



HAL
open science

Racines italiennes

Isabelle Felici

► **To cite this version:**

Isabelle Felici (Dir.). Racines italiennes. Isabelle Felici. Laboratoire Babel Université du Sud Toulon-Var, 140 p., 2006, 978-2952783002. <hal-03050848>

HAL Id: hal-03050848

<https://hal.science/hal-03050848v1>

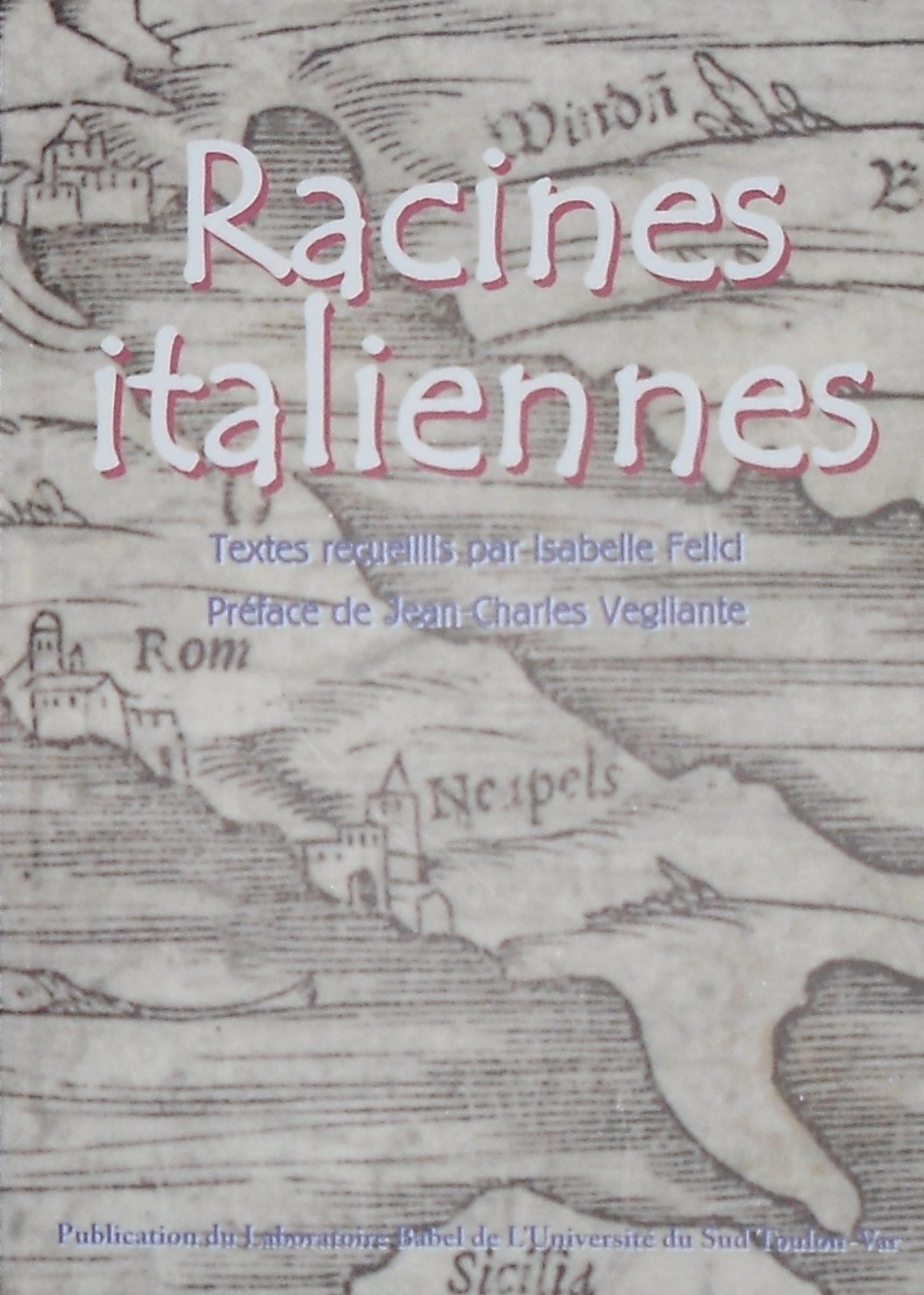
Submitted on 16 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Racines italiennes

Textes recueillis par Isabelle Felcl

Préface de Jean-Charles Vegliante

Racines italiennes

Racines italiennes

Textes recueillis par Isabelle Felici
Préface de Jean-Charles Vegliante



Université du Sud Toulon-Var
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Laboratoire Babel

LABORATOIRE BABEL

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

UNIVERSITÉ DU SUD TOULON-VAR

BP 20132, F-83957 La Garde CEDEX

Tél : 04 94 14 20 00

Crédits photographiques : toutes les photographies proviennent des archives personnelles des auteurs, sauf celle de la page 130 (statue de Lorenzo Orengo) qui provient des *Servizi Civici* de la Mairie de Gênes.

Mise en page et couverture : Jean-Marc Bonnard

ISBN 2-9527830-0-4

Ouvrage publié avec le soutien du Conseil Régional Provence Alpes Côte d'Azur

Région



Provence-Alpes-Côte d'Azur

Avertissement

Ce recueil présente des travaux d'étudiants élaborés dans le cadre du cours de civilisation italienne de licence et maîtrise LEA (Langues Etrangères Appliquées), dispensé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université du Sud Toulon-Var. Lorsqu'est abordé en cours le thème de l'émigration, les étudiants d'origine italienne sont souvent heureux de saisir l'opportunité qui leur est offerte de mieux connaître l'histoire de leur famille, ou d'un de leurs parents, et de la replacer dans le contexte global de l'histoire de l'Italie contemporaine. Une grande partie des textes de ce recueil reflète le résultat de ces recherches. D'autres textes proposent les réflexions d'étudiants qui ont effectué un séjour en Italie, notamment dans le cadre de l'échange Erasmus avec l'Université de Turin, et qui ont pu approcher la réalité des phénomènes migratoires qui intéressent l'Italie actuellement. Enfin, des étudiants étrangers, venus étudier en France, abordent la question de l'émigration italienne dans le contexte qui leur est familier, celui de leur pays d'origine.

Ces différentes approches contribuent à mettre en évidence le caractère universel et récurrent des déplacements et aident souvent les étudiants à mieux comprendre une histoire individuelle ou familiale, qui comporte inévitablement des souvenirs douloureux, mais qui prend tout son sens lorsqu'on la resitue dans un contexte plus large. Ces travaux donnent aussi un sens aux études italiennes qu'ils ont choisi d'entreprendre, car l'intérêt d'un tel ouvrage est également pédagogique, comme l'ont compris les instances du Conseil Régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, qui en ont subventionné la publication.

RACINES ITALIENNES

Le recueil contient également les contributions de quelques membres de la communauté universitaire qui ont bien voulu prendre la plume et évoquer qui ses racines italiennes, qui le lien qu'il entretient avec l'Italie. Cela pour nous rappeler qu'il souffle toujours à Toulon un fort vent d'Italie...

Isabelle Felici

Ici-ailleurs, même

« ... Lequel est la marge de l'autre ? »

L'expression citée en exergue, prise dans l'un des textes qui suivent, donne bien le ton de ces *Racines*, le plus souvent invisibles – comme devraient l'être en effet des fondations, rarement étalées au regard de tous – et pourtant trop fort brandies ces derniers temps, dans l'incertitude au fond moderne d'une priorité entre centre et périphérie, accord et dissidence, voire souterrain et plein soleil, suivant la leçon de Pasolini. Il s'agit plutôt de (re)découvertes, parfois naïves comme peut l'être la vraie recherche, par exemple du fait que, oui, en milieu immigré « survivre était donc pour eux un défi quotidien » (p. 12), un défi en général tu par la suite... ce que la pudeur de ce recueil a su refléter. Ou encore, qu'une telle base enfouie n'est pas toujours « de souche » (p. 122), en dépit d'une expression trop employée par les meilleurs historiens des phénomènes migratoires, ce *faire souche* qui m'a souvent laissé rêveur (et il existe bien des racines flottantes). Mais aussi, à l'inverse, qu'il faut peut-être se défier des faciles gratifications d'un « ailleurs », de sa banalité médiatique désormais, comme certain « métissage » de surface, quitte à y vouloir trouver de mirobolantes origines presque un branché « sang bleu », un « plus » en tout cas (mettons, l'Égypte ancienne pour les IAM d'Akénaton par exemple). Un abîme est pointé çà et là, séparant tourisme et migration (le visa « touristique » avait été pourtant un sésame d'arrivées semi-clandestines en provenance d'Italie, autre époque, de même que l'errance de l'ancienne « bohème »), sans excès. Que l'on me permette, en guise de salut augural, de rapprocher plutôt ces pages de la discrétion émue d'un Jean-Claude Izzo, lequel aurait accepté sans doute de les préfacer mieux que je ne saurais le faire.

Combien plus ardu, intriqué, embrouillé et ambivalent, l'être de *quelque part*, un petit pays souvent, avec sa vague honte, même s'il fut projeté au loin, très loin (ici, la Suède regardée au cinéma) au hasard des migrations parentales, des récits de vie. L'on n'a pas choisi, le plus souvent, son *quelque part*, quitte à faire perdre toute trace dans l'*utopie* possible de la circulation harmonieuse fraternelles méditerranéées, famille romane élargie (voir Zanzotto), slaves du sud et autres mariages, là encore à l'opposé des fameuses *petites différences* narcissiques, et bien entendu de tout enfermement communautaire. Entre des extrêmes, il faut se bricoler une identité, une reconnaissable intégrité, une innocence (Ungaretti), ce qui ne signifie nullement comme on l'a cru parfois angélisme, ni pureté. Au contraire, les ricanements de l'Histoire sont là – et ses blessures –, dans telle allusion, tel constat (à quoi bon naturaliser « deux femmes » p. 15), et d'emblée la nécessaire transmission, souvent féminine, et les sources bien reconnues (p. 11), l'invisibilité de certains parcours (les travailleurs italiens en Allemagne nazie, p. 34 – cf. le souvenir de Luce d'Eramo dans notre *Ailleurs, d'ailleurs*, PSN 1996), le lien entre histoire vécue banale singulière, et destinée générale (p. 58, où l'on passe du reste également par l'autobiographisme du roman *Sillio*) ; mais aussi les riches imaginaires familiaux, les mensonges inoffensifs de l'origine (voir le *tópos* du nom, du premier partant, des anciens métiers comme chez ces marchands de « *Tel* », du *nostos* infini, etc.), l'allusion à un vaste intertexte commun (la *plume* plus lourde à manier que la *pioche*, l'enfant que son *Padre padrone* arrache à l'école, le sentiment d'être étranger à sa patrie lorsqu'on n'y est pas né, le bercement de la langue...), l'anamnèse – ou culture. Chacun fera les rapprochements qui lui sont le plus familiers, de Sgorlon à Modiano à Rigoni Stern à Ledda ou Ungaretti, à Nuto Revelli pour les témoignages, ou encore pour certaines proses poétiques au nomade Dino Campana. Cependant, et c'est heureux, il y a ici très peu de Littérature, du moins au sens volontaire esthétique où on l'entend généralement. Pour ce qui est du relatif nomadisme, pour ne donner qu'un exemple, il est aussi, ne l'oublions pas, une caractéristique de l'ancienne bougeotte italienne, cette *habitude du changement* dont j'ai souvent eu à traiter (cf. déjà *Autres passages*, PSN 1990) et qui a donné lieu à tant de malentendus dans le stable presque-même français, dès le moment où les classes dirigeantes avaient réussi à fixer tant bien que mal leurs propres travailleurs (dans les mines du Nord et du Nord-Est en particulier), leurs propres *Classes dangereuses* (Louis Chevalier), jusqu'à ce qu'une présence

italienne s'ancre elle-même en France durablement (p. 119)... Ou bien, pour telle filière migratoire peu connue et que l'on croise ici à diverses reprises (en provenance de la minuscule Procida par ex.), pour le passage clandestin en France par voie maritime (et l'on songe à Mr. Goldoni, cf. *Les Langues Néo-Latines* n° 279, déc. 1991, p. 106) ou bien terrestre (la convenue « Questa è la terra di Francia », cf. *ID. Quelques autres Italies*, 1982, lettre de Luigi Campolongo à sa mère, p. 124), pour la chaîne familiale plus ou moins fiable, parfois réduite à une simple adresse postale (p. 41) ; ou encore pour l'émigration *avec développement* (p. 44), le célèbre « boom con emigrazione » des économistes transalpins, et enfin de nouvelles immigrations en Italie même (p. 71 et p. 89), dont Isabelle Felici nous a récemment proposé un premier tableau (« Regards culturels sur les phénomènes migratoires », *Babel* n° 11, 2005), etc. Bref, du point de vue original de « Lointaines ascendances » vues par les deuxièmes ou troisièmes générations, nous pouvons traverser un pan fondamental de l'histoire de l'Italie et des pays en relation avec elle, à partir de représentations mentales qui nous obligent à changer constamment de plan, d'échelle et d'orientation perspective. De style aussi, j'y reviendrai... Cela, en dépit de l'ancienneté et de la consistance de l'émigration italienne dans le monde (cf. le récent *Itinera. Paradigmi delle migrazioni italiane* de la Fondation Agnelli, Turin), n'est pas si fréquent qu'on ne doive le remarquer fortement.

Mais il importe davantage peut-être de souligner la qualité d'écriture de cet ensemble exceptionnel, jamais complaisant, jamais bavard, sincèrement porté par une évidente envie d'Italie, y compris chez qui se sent « si tristement français » ou capable juste « d'en comprendre la langue sans vraiment la parler ». Il y a quelques années, nous étions un certain nombre à désespérer de voir encore s'épanouir une véritable expression italo-française, alors que le moment d'échange massif et intense était vraisemblablement passé entre les deux pays « cousins » concernés. L'impression assez morose était celle d'un repli nostalgique sur des origines plus ou moins mythifiées, égoïstes et à terme mortifères (la pièce *La nonna* de l'italo-argentin Cossa en était une cocasse illustration), et d'une improbable originalité de bi-culturalisme inoffensif, publicitaire-médiatisé (les nombreuses pubs à fond « italien » et le succès des cours privés le montraient à l'envi), nettement en retard sur ce que pouvaient produire d'autres populations issues de l'immigration en France – comme bien sûr les Maghrébins non communautarisés – ou des groupes d'origine italienne

dans d'autres parties du monde – pensons à *Smoke* ou *Brooklin Boogie* de Wang et Auster, à *Italian for beginners* de Lone Sherfig, aux publications des Italiens en Allemagne (par ex. autour de Carmine Abate), etc. En Italie, symétriquement, beaucoup semblaient avoir renié leur passé d'émigrants. Il ne faut vraiment jurer de rien, même si rien n'est assuré. Un sujet « rital », quoi qu'on ait pu en dire, ne se constituera sans doute jamais il y faudrait bien d'autres engagements, et non seulement universitaires. Le détour par l'histoire, c'est-à-dire par des formes contrôlées de fiction, est encore balbutiant (mais la belle *Chronique des morts* de notre ami Adrien Salmieri vient d'être rééditée), sauf peut-être dans la Bande Dessinée. Pourtant, nous voyons qu'une veine secrète continue à s'écouler, innervant profondément la culture de nombreux habitants de l'Europe du Nord et du pourtour méditerranéen pas tout à fait « de souche », donc, ni totalement sédentaires: une majorité désormais, semble-t-il, toutes époques confondues, qu'il serait absurde d'ignorer ou de continuer à considérer comme simplement « transparents », ou si l'on préfère assimilés. Une présence diffuse, souvent implicite ou spectrale (je pense de nouveau au traitement du passé dans *Brooklin Boogie*), mais bien visible, pour peu que l'on prenne le temps de regarder, et bien reconnaissable dans le seul concert humain, avec son léger accent au milieu d'autres voix: qu'il suffit d'écouter, d'accueillir, de suivre dans la vraie vie ou par des tracés textuels aussi fermes et vivants et diversifiés que ceux que nous avons la chance de recevoir ici aujourd'hui.

Jean-Charles Vegliante

Le chemin de vie de deux expatriés

Mon grand-père Anastasio et sa sœur Gina sont nés en Italie dans un petit village du nom de Pietralunga qui se situe dans la province de Pérouse en Ombrie. Ils sont décédés il y a plusieurs années. Leurs parents étaient fermiers, ils étaient propriétaires d'une ferme et de quatre hectares de terrain. Ils n'ont pas eu une vie facile et ont fait preuve d'un grand courage et de beaucoup de volonté pour surmonter les obstacles qui se sont souvent trouvés sur leur chemin. J'ai donc pris à cœur de relater l'histoire de leur vie avec le plus d'exactitude possible en fonction des renseignements que j'ai pu recueillir auprès de mon père et de sa cousine, ainsi que dans plusieurs documents conservés précieusement par mes parents.

Conditions de vie en Italie avant le départ pour la France

Durant les années qui ont précédé la seconde guerre mondiale, mes arrière-grands-parents étaient inscrits au parti communiste et, malgré les intimidations et les menaces du régime en place, ils ont refusé d'adhérer au parti fasciste. Le fascisme et les difficultés financières les ont donc contraints à fuir leur pays au cours des années 1930.

Ils décidèrent d'aller en France, dans l'espoir de réussir à faire venir toute leur famille par la suite. Ils furent obligés de laisser mon grand-père et sa sœur alors qu'ils n'avaient respectivement que douze et quatorze ans. Mes

arrière-grands-parents confièrent leur ferme à leur fils aîné qui était en réalité le frère de lait d'Anastasio et de Gina. Il était censé veiller sur eux, mais étant marié et ayant lui-même quatre enfants à faire vivre, il ne le fit pas. Anastasio et Gina furent donc livrés à eux-mêmes.

Bien que n'ayant fréquenté l'école que très peu de temps, ils savaient tous les deux lire et écrire. Mon grand-père était menuisier de formation et réussissait à trouver un peu de travail et Gina avait trouvé un emploi de serveuse. Pour se rendre sur le lieu de son travail elle devait parcourir plusieurs kilomètres à pied dans la neige. Au bout d'un certain temps, ses patrons lui proposèrent de passer la nuit chez eux ; elle dormait dans un lit d'enfant. Ce que mon grand-père et Gina gagnaient était loin de suffire pour leur permettre de vivre décemment. Leurs conditions de vie étaient déplorables, ils souffraient du froid et de la faim. Dans cette région les hivers sont très rigoureux et ils n'avaient pas de quoi se vêtir. Survivre était donc pour eux un défi quotidien. Ils restèrent plusieurs années sans aucune nouvelle de leurs parents, puis ils réussirent à en avoir par l'intermédiaire de la Croix Rouge. La guerre éclata, mon grand-père fut capturé immédiatement par les Anglais qui le gardèrent prisonnier en Égypte pendant quatre ans. De ce fait il ne vit pas de champ de bataille.

Entre temps, Gina tomba enceinte. Lorsqu'elle l'apprit, son compagnon était parti faire la guerre. Il fut déclaré mort. Ainsi Gina se retrouva mère célibataire à vingt-quatre ans. À l'époque le statut de mère célibataire était extrêmement difficile à assumer, personne ne voulait l'embaucher. L'unique possibilité qu'il lui restait était de mettre sa fille Brunette à l'orphelinat, solution qu'elle écarta sans aucune hésitation. La seule alternative pour elle était donc de partir en France, à Toulon, où ses parents avaient immigré quelques années auparavant. Son père fit tout son possible pour lui procurer un passeport. Brunette et Gina prirent ainsi le train jusqu'à la frontière. Entre temps, son compagnon, qu'elle croyait mort fut retrouvé vivant et lorsqu'il rentra en Italie, ses parents qui désapprouvaient une union avec Gina lui cachèrent le fait qu'il avait une fille et lorsqu'il l'apprit, il était trop tard, il était marié et avait des enfants. Gina est restée en France et n'a jamais refait sa vie.

Comment Gina, sa fille Brunette et mon grand-père ont-ils réussi à passer la frontière ?

Lorsque Gina et Brunette arrivèrent à la frontière, il manquait une signature sur le passeport. Leur entrée en France fut donc refusée. Une personne leur proposa alors de les aider à traverser la frontière par la mer pendant la nuit. Elles firent ainsi le trajet de Vintimille à Menton en barque afin d'éviter d'être repérées. Ce fut un moment très éprouvant pour Gina et pour sa fille qui n'avait que trois ans. Brunette se souvient encore de la peur et de l'angoisse qu'elle éprouva à ce moment là. Elle avait la coqueluche et il ne fallait surtout pas tousser pour ne pas être découvert. Une fois arrivées à Menton, une personne les guida. Il ne fallait surtout pas marcher en groupe pour ne pas attirer l'attention ; elles suivirent donc cette personne de loin. Elles prirent ensuite le train jusqu'à Antibes car des cousins germains vivaient là-bas. Ce sont eux qui les conduisirent à Toulon. Lorsqu'elle arriva en France, en septembre 1946, Gina n'avait pas de contrat de travail, de plus elle ne connaissait pas un seul mot de français. Les années qui suivirent son arrivée en France furent donc pour elle extrêmement difficiles.

Une fois la guerre terminée, lorsque mon grand-père rentra en Italie, il trouva du travail non déclaré, mais très souvent il ne réussissait pas à se faire payer. Il décida donc de rejoindre sa sœur en France. Les conditions dans lesquelles il passa la frontière furent très différentes de celles de sa sœur, car il avait un contrat de travail dans la maçonnerie.

En effet, après la seconde guerre mondiale, la France avait besoin de main d'œuvre pour reconstruire le pays. À cette époque il était donc très facile d'obtenir un emploi dans le bâtiment, car c'était le domaine dans lequel la France avait le plus besoin de main d'œuvre.

La première entreprise pour laquelle mon grand-père a travaillé s'appelait l'entreprise Marion ; il se spécialisa ensuite dans le travail du marbre (salle de bains, tombeaux.....) et devint marbrier. À son arrivée en France, il était déjà marié avec ma grand-mère Pierrina. Celle-ci était issue d'une famille aisée. Les conditions dans lesquelles elle vécut à son arrivée furent d'autant plus difficiles pour elle qu'elle était habituée à vivre dans un certain confort.

Les difficultés rencontrées à leur arrivée en France

Gina et Brunette

À leur arrivée en France, Gina et Brunette vivaient à cinq dans un endroit composé de deux pièces, les toilettes étaient à l'extérieur et elles se lavaient dans des bassines. Pendant des années, elles ont dormi à deux dans un lit à une place qui se trouvait dans la chambre de mes arrière-grands-parents. Gina ne savait pas parler français, de plus son statut de mère célibataire et d'immigrante italienne la rendait encore plus sujette aux diverses brimades et moqueries venant des Français. Les gens disaient à Gina en parlant de Brunette : « Elle n'a pas besoin de travailler à l'école, elle fera des ménages comme sa mère ». Lorsqu'elle est allée à la mairie pour se faire naturaliser, la personne qui s'est occupée d'elle lui a dit « à quoi cela sert-il de faire naturaliser deux femmes ». Elle a travaillé pendant plusieurs années sans être déclarée, comme femme de ménage. Au bout de cinq ans, elle a finalement réussi à obtenir un contrat de travail. Elle a gardé cet emploi pendant trente-cinq ans. Pour éviter les moqueries à l'école, Brunette disait que son père était mort.

Brunette a suivi des études dans un centre d'apprentissage de couture. Pour obtenir son BEP, elle a été obligée de se faire naturaliser. Elle y est parvenue grâce à l'aide du patron de sa mère qui a fait les démarches nécessaires. Quelques années plus tard, en 1962, elle a épousé Giovanni Rossi. Ils ont toujours vécu avec Gina, ensemble ils ont réussi à acheter une très belle maison et ont eu deux enfants, Serge et Patrick, à ce jour restaurateurs tous les deux. Ils ont débuté en exploitant une pizzeria. Puis, le plus jeune s'est associé avec ses beaux-parents et travaille désormais au Brusco dans un restaurant qui s'appelle « Le Royaume de la bouillabaisse » dont la spécialité est le poisson. Quant à l'aîné, il a ouvert un restaurant de spécialités italiennes, « Le Montecassino », au Mourillon. Les deux frères ont désormais le projet de s'associer pour créer une entreprise de traiteur à domicile, secteur très porteur aujourd'hui. Le plus grand bonheur et la plus grande satisfaction de Gina ont été d'avoir pu donner à sa fille la vie qu'elle n'avait pas eue, de voir grandir ses petits enfants, de les voir se marier et d'avoir la chance de connaître ses arrière-petits-enfants.

Mes grands-parents

À leur arrivée en France, mes grands-parents ont trouvé une cave à louer à Toulon, avenue François Nardi. Dans cette rue les cabanons appartenaient à des officiers de marine. Le loyer n'était pas élevé car les locataires s'engageaient à remettre les lieux en état. L'intégration de mes grands-parents s'avéra très difficile car ils maîtrisaient très mal le français. Lorsqu'ils allaient faire les courses, par exemple, ils essayaient de payer avec un billet quand ils le pouvaient car ils n'étaient pas en mesure de comprendre la somme qu'ils devaient, et au fil des années ils s'aperçurent que les commerçants en avaient profité. Toutes les tâches quotidiennes devenaient un véritable défi qu'il fallait surmonter.

Très rapidement, ma grand-mère a réussi à travailler en tant que femme de ménage. Quand elle n'était pas dans les maisons voisines pour effectuer les tâches ménagères, elle lavait les draps que des personnes lui portaient. Elle les lavait dehors l'été aussi bien que l'hiver. Au fur et à mesure mes grands-parents réussirent à économiser suffisamment d'argent pour louer une petite maison. C'est à ce moment là qu'ils décidèrent d'avoir un enfant. Mon père est né en 1954. Mes grands-parents n'ont eu qu'un seul enfant car l'avenir leur faisait peur. Ils voulaient que cet enfant ne manque pas de l'essentiel qui avait tant fait défaut à mon grand-père lorsqu'il était jeune. À l'âge de dix ans à peine mon père s'occupait déjà des papiers de ses parents car leur connaissance du français était insuffisante. Il se fit naturaliser à l'âge de seize ans afin d'avoir le droit d'accéder par la suite à certaines professions pour lesquelles il était exigé au moins cinq années de nationalité française.

Mon père n'a pas vraiment le souvenir d'avoir subi des discriminations de la part des Français dans son enfance. On lui faisait de petites réflexions, mais il n'y faisait pas beaucoup attention. Quant à mes grands-parents, ils ont souvent dû subir des réflexions qui les ramenaient à leur condition d'immigrés. À titre d'exemple, les personnes chez qui travaillait ma grand-mère lui répétaient sans cesse qu'il était inutile pour mon père d'étudier à l'école car il n'avait qu'à être maçon comme son père, sous-entendant ainsi le fait que les études étaient destinées aux enfants d'origine française, et les travaux les moins qualifiés aux Italiens.

Toutefois, en dépit de l'énorme handicap que représentait la mauvaise maîtrise du français, mes grands-parents ont toujours surveillé les études

de mon père. Ils ne pouvaient pas vérifier son travail, mais ils l'ont obligé à rester devant son bureau et mon père a su mettre ce temps à profit pour étudier. Après toutes les difficultés endurées, la plus grande satisfaction de mes grands-parents a été de voir leur fils obtenir ses diplômes, passer des concours, entrer en 1978 à la Caisse d'Épargne et obtenir il y a quelques années un poste de directeur d'agence après avoir repris des études universitaires en cours du soir. Mes grands-parents ont également été très heureux de le voir fonder une famille, avoir des enfants et une vie beaucoup plus agréable que celle qu'ils avaient eue. Dans les années soixante-dix, mes grands-parents ont réussi à acheter leur maison. Elle se trouve à cinq cents mètres de celle de Gina et de sa famille. Gina et mon grand-père sont toujours restés unis dans les joies comme dans les peines, et à la mort de ma grand-mère. Mon grand-père a veillé sur sa sœur et sur sa nièce qu'il a aimée comme sa propre fille, et lorsqu'il s'est éteint entouré des siens, deux ans après sa sœur, mon père et Brunette ont partagé ensemble le même chagrin, comme un frère et une sœur unis dans la même peine.

Sabrina Urbani
Licence LEA 2004-2005

L'Italie :

une histoire de femmes

Le fait d'avoir choisi l'italien comme seconde langue n'est peut-être pas un hasard. Ma mère aimant beaucoup l'Italie, et surtout ma grand-mère, qui a des origines italiennes, y sont sans doute pour beaucoup. En somme, l'Italie est, dans ma famille, une histoire de femmes qui remonte à cinq générations... J'ai toujours été attirée par ce pays latin, assez proche de notre culture, même si certaines différences existent. L'Italie est, comme la France, associée à une gastronomie de qualité, et je trouve que l'italien est une langue chantante.

Dans ce dossier, je vais tenter de raconter l'histoire de ces femmes, leur vie d'épouses, de mères... et je tenterai également de décrire leurs sentiments quant à leurs origines.

Le parcours de ma famille

De l'Italie à l'Égypte

Anita Fürst (nom d'origine polonaise sans doute), la mère de mon arrière-grand-mère, était italienne. Elle est née en 1863 à Livourne et s'est mariée à Vittorio (né au milieu des années 1800 dans le centre de l'Italie). Lorsqu'ils ont quitté l'Italie pour aller en Égypte (dans les années 1880), c'était sans doute pour des raisons économiques. Le travail qu'offrait le Canal de Suez était attrayant ; de plus la Compagnie du Canal de Suez (fondée en 1856 par Ferdinand de Lesseps) proposait certains avantages qui contribuaient à une bonne qualité de vie (retraite, logement, indemnités... et même domestiques).

Et puis le climat sain de l'Égypte était plus que tentant, les températures allant de 5°C l'hiver à 42°C l'été¹. Enfin, le désir de s'expatrier était général.

Je n'ai pas pu obtenir beaucoup d'informations à ce sujet, car les faits remontent à un passé assez lointain, et la communication ne faisait pas partie des priorités familiales. Une fois installés en Égypte, à Port-Saïd (l'une des trois nouvelles villes nées grâce au Canal), Vittorio et Anita ont fondé une famille composée de cinq enfants : trois filles et deux garçons, dont Irma, la mère de ma grand-mère.

Irma Dello Strologo, mon arrière-grand-mère, est née en 1890 à Alexandrie et s'est mariée à un Français, Albert Roux (né en 1890 à Alexandrie). Ensemble, ils ont eu trois filles : Mireille (née en 1915 à Marseille), Éliane (née en 1917 à Marseille) et Aline (née en 1921 à Port-Saïd). Irma avait deux sœurs (Inès et Emma) ainsi que deux frères (des jumeaux morts à la guerre à l'âge de 17 ans sous le drapeau italien). Les cinq enfants de Anita et de Vittorio sont nés à Alexandrie. Tous parlaient probablement le français, et ils ne s'exprimaient en arabe que pour parler aux domestiques.

De l'Égypte à la France

Mon arrière-grand-mère Irma est donc née à Alexandrie, tout comme mon arrière-grand-père Albert. Ils se sont connus, puis aimés en Égypte, et se sont mariés en France, à Marseille en 1915. C'est là qu'ils ont eu Mireille la même année, puis Éliane (ma grand-mère) en 1917. Jusqu'à la fin de la guerre, Albert étant français, il a été appelé au combat, mais étant sourd il n'a pas pu aller sur le front, il devait alors fabriquer des obus et a probablement été cantonné dans la région de Marseille. Son engagement à la Compagnie du Canal de Suez date de l'immédiat après-guerre.

Une fois la guerre terminée, Albert est retourné en Égypte avec sa famille pour travailler en tant qu'architecte au Canal de Suez (toute sa famille y travaillait depuis son ouverture en 1859). Ils ont eu leur troisième fille Aline en 1921 à Port-Saïd. En 1937, Albert meurt accidentellement (il est alors âgé de quarante-sept ans). Le règlement du Canal imposait à la famille de vivre sur place encore un an et un jour. Pendant cette année, les frères d'Albert ont organisé le déménagement futur de toute la famille, car Irma se retrouvait

1. *Le Canal Maritime de Suez*, Paris, 1937, p. 11.

seule pour élever ses trois filles âgées de vingt-deux, vingt et seize ans. Elle ne voulait plus vivre en Égypte, et souhaitait que ses filles fassent leurs études à Paris, respectant ainsi la volonté de son mari. En un mois, elle trouve un appartement qui sera aménagé de façon à ce qu'il soit plus agréable. À cette époque, Irma a pu vivre grâce à la retraite versée par la Compagnie de Canal de Suez.

La vie

Quelle relation ces femmes avaient-elles avec leurs origines ?

Anita

D'après ma grand-mère, sa grand-mère était « une personne très effacée et silencieuse, triste, comme perdue dans ses souvenirs ¹ ». Elle avait beaucoup d'affection pour Albert qui avait créé un groupe soudé avec sa femme Irma et leurs trois filles.

Irma

Irma parlait italien avec ses sœurs Inès et Emma, et sa mère Anita. Pourtant, lorsqu'elle a épousé son mari Albert, elle n'a plus jamais parlé italien. En effet, Albert lui disait que maintenant qu'elle était mariée, elle était française et devait donc parler et écrire français, même lorsqu'elle correspondait avec sa famille. Elle n'a d'ailleurs jamais enseigné sa langue d'origine à ses trois filles. En fait, elle était très attachée à la France : elle écrivait en français et lisait des romans français également. Elle se sentait plus française qu'italienne, mais sans pour autant renier l'Italie. La preuve en est que lorsqu'elle partait en vacances dans le pays de ses origines, elle était heureuse de parler la langue. En somme, elle était « française de cœur », même après la mort de son mari. Cette attitude était peut-être due au fait qu'elle n'était pas née en Italie et qu'elle n'avait pas vécu là-bas.

Éliane

Enfants, les trois filles d'Albert et d'Irma n'ont pas appris l'italien. En fait, elles l'entendaient et l'ont compris très vite, et surtout elles l'ont retenu :

1. Tous les passages entre guillemets rapportent les propos de ma grand-mère Éliane Mercier.

« Mireille était la meilleure, avec un bon accent, moi, je m'appliquais plus à ce qui était écrit. Pour Aline tout était plus vague et ne l'attirait pas beaucoup ». La facilité qu'avaient Mireille et Éliane pour « apprendre » cette langue était donc instinctive. Ce n'est qu'à partir de la classe de seconde qu'elles ont eu des cours d'italien, car leurs connaissances n'étaient jusque là que superficielles.

Étaient-elles victimes de racisme ?

Anita

Je n'ai pu obtenir d'information à ce sujet, sans doute parce que les faits remontent à trop longtemps, et puis aussi parce que les familles ne partageaient pas leurs souvenirs comme elles peuvent le faire de nos jours.

Irma

Irma s'est mariée à un Français, et elle a été très bien acceptée par sa belle-famille. De plus, Anita et Vittorio ont tout à fait accepté Albert. Elle n'a pas connu le racisme en Égypte. Et en France, sans doute à cause de son nom d'épouse, le racisme n'était toujours pas d'actualité. Même si elle avait un léger accent italien, elle savait parler français, et elle était issue d'un milieu bourgeois, son insertion dans l'hexagone a donc été un peu moins difficile que ce qu'ont pu vivre d'autres familles d'Italiens venues s'installer en France directement.

Éliane

« Pas question de heurts franco-italiens, c'était la famille qui comptait avant tout ».

« On ne parlait jamais de ces choses-là en famille à l'époque, les enfants n'étaient quasiment pas admis parmi les adultes », c'est pourquoi certains points de cet essai n'ont pas pu être éclaircis.

Le milieu dans lequel ont vécu ces trois femmes était un milieu bourgeois, les règles étaient strictes : par exemple, les enfants ne mangeaient jamais en même temps que les adultes, ils devaient se tenir les mains sur la table et ne pas parler pendant tout le repas, ou encore, ils devaient vouvoyer leurs parents. En fait, les enfants étaient totalement exclus des conversations d'adultes, ils n'avaient pas à connaître les histoires de famille. Et puis les appartements

dans lesquels ils grandissaient étaient spacieux, il leur était donc plus difficile d'entendre des conversations entre adultes.

Paradoxalement, je n'ai pas eu autant d'informations que je l'avais espéré sur la vie de ma grand-mère. Effectivement, la première explication serait de dire qu'avec le temps qui s'est écoulé, et son âge (quatre-vingt-huit ans), la mémoire peut faire défaut. Mais la véritable cause est, je pense, qu'elle n'aime pas parler d'elle, elle pense que son histoire ne peut intéresser personne ; par conséquent, elle n'a pas donné beaucoup de détails. Mais elle m'a tout de même aidée volontiers. Je suis donc très heureuse d'avoir eu l'occasion d'entendre son histoire avec ses mots. Ainsi, cette expérience m'aura permis d'avoir par écrit la mémoire de ma grand-mère, et donc celle d'une partie de ma famille... Aline (la cadette des filles Roux) est la seule à avoir fait des recherches sur l'histoire de sa famille, mais je n'ai pas pu la contacter étant donné qu'elle n'est plus en très bonne santé.

À mon avis, il est dommage de ne pas communiquer avec sa famille et notamment avec ses grands-parents, car eux seuls peuvent nous raconter leur histoire, c'est leur mémoire qu'ils nous transmettent.

Julie Robert
Licence LEA 2004-2005

Histoire d'une famille d'immigrés italiens

Je vais vous présenter dans ce dossier l'histoire de ma famille, une famille composée essentiellement d'immigrés italiens, partis au cours des siècles chercher une vie meilleure.

Vous découvrirez par le biais de mon récit les raisons de telles migrations vers ces pays étrangers, la situation économique et le contexte historique de ces différentes époques, en résumé, la vie de deux générations d'immigrés.

I- La première génération d'immigrés

I-1 L'immigration : du nord de l'Italie vers le sud-est de la France

L'histoire commence, si l'on peut dire, avec la naissance de Bartolomeo Magliano en 1875. Bartolomeo, mon arrière-grand-père, est né à Cosseria, un petit village situé dans la province de Savone, en Ligurie. Ses parents étaient agriculteurs mais, habitant une région montagneuse, ils travaillaient également le bois, un matériau très utilisé à l'époque, notamment pour la construction des charrettes.



La famille Magliano était une famille très nombreuse, Bartolomeo avait en effet sept frères et sœurs, et tous vivaient quasiment en autarcie, mangeant ce qu'ils cultivaient, ne fréquentant pour ainsi dire jamais la ville. Cette vie de campagne était très rude et difficile, surtout l'hiver, lorsque le gel ou la neige leur faisait perdre toutes les récoltes.

Un jour, le père de Bartolomeo, qui se prénomait Carlo, se blessa profondément la jambe en coupant du bois. La gangrène le frappa et il mourut peu de temps après, par manque de soins, laissant la famille dans un désarroi et une pauvreté immenses.

Bartolomeo, qui, à cette époque, avait dix-neuf ans et s'avérait être un garçon très courageux, décide alors de partir pour la France afin de trouver un travail et envoyer de l'argent à sa famille. Il part avec trois de ses frères ainsi que des cousins et arrive en France, en 1894, à La Seyne-sur-Mer, ville bien connue des immigrés pour les opportunités qu'elle offrait en matière d'emploi.

Il est de suite embauché sur les chantiers navals, et travaille plus précisément dans une usine où l'on peint les bateaux.

Bartolomeo n'a pas eu beaucoup de mal à se faire à cette nouvelle vie, à s'intégrer à cette nouvelle société, parce qu'il y avait à l'époque beaucoup d'Italiens sur les chantiers, ils formaient une communauté et s'aidaient réciproquement. Par exemple, Bartolomeo n'a pas connu de problème vis-à-vis de la langue, étant donné que tous parlaient l'italien .

Durant deux ans, Bartolomeo et ses frères travaillent dans cette usine et envoient régulièrement de l'argent à leur famille restée en Italie.

Cependant, en 1896, un accident se produit. L'usine de peinture explose, faisant de nombreux morts, parmi lesquels les frères et cousins de Bartolomeo. Ce dernier s'en sort légèrement blessé.

Mon arrière-grand-père, qui a alors vingt et un ans, doit regagner l'Italie afin d'y effectuer son service militaire.

I-2 L'immigration vers les États-Unis

Santina Colombo, mon arrière-grand-mère, est née un siècle avant moi, en 1882, dans un petit village voisin de Cosseria en Ligurie : Pallare.

Tout comme Bartolomeo, Santina vivait à la montagne avec ses parents, agriculteurs eux aussi. Elle était l'unique fille de la famille et avait de nombreux frères. Pour la famille Colombo, la situation était quasiment identique à celle de la famille Magliano : tous survivaient grâce à ce qu'ils cultivaient,

ils menaient une vie très très difficile, surtout pour une fille.

Santina, de plus, était différente des autres. On la surnommait « mains d'or » car elle était une excellente couturière et elle possédait également le don de guérir les gens, en imposant les mains sur eux et en récitant des prières.



Mais cette rude vie de campagne ne lui plaisait pas du tout, et étant allée à l'école, elle rêvait souvent de partir pour découvrir le monde.

Par chance, le père de Santina, qui se prénomme Giovanni, avait des cousins qui un an auparavant étaient partis en Amérique du Sud, plus précisément en Uruguay, à Montevideo, afin de mener une vie meilleure.

Un jour, ces fameux cousins envoient une lettre à la famille Colombo pour les informer qu'ils avaient effectivement trouvé du travail dans les plantations d'agrumes et de canne à sucre, précisant ensuite que le pays recherchait beaucoup de main d'œuvre et qu'il y avait par conséquent du travail pour tout le monde.

Après réflexion, le père de Santina décide de les rejoindre en Amérique. Santina voit dans ce voyage l'opportunité pour elle de changer de vie, de réaliser ce qu'elle souhaitait depuis longtemps : partir, quitter cette montagne. À cette époque, pour partir à l'étranger, les immigrants devaient se munir du fameux « passeport rouge ».

Ce passeport, Santina ne l'a malheureusement pas utilisé pour se rendre en Uruguay. En effet, le jour du départ, alors que la famille entière se réunit sur le quai d'embarcation (à l'exception de la mère de Santina, qui, malade, ne pouvait effectuer le voyage), le père de Santina change d'avis, et interdit à Santina de les accompagner. Sûrement parce qu'il craignait pour sa fille la longueur et la pénibilité du voyage.

Déçue, Santina doit rentrer à Pallare rejoindre la campagne qu'elle désirait tant quitter.

Elle ne reverra plus jamais son père ni ses frères, qui s'installeront à vie en Amérique.

I-3 L'installation définitive en France

À cette époque, et surtout dans ces régions montagneuses, les jeunes n'avaient que peu de divertissement. Ils organisaient cependant une fois par mois ce qu'on appelait les « veillées », soirées au cours desquelles tous les jeunes des villages voisins se réunissaient, bavardaient, dansaient, etc.

C'est au cours d'une de ces fameuses veillées que Santina et Bartolomeo se rencontrent, en 1900.

Quatre ans plus tard, ils se marient à Cosseria, et Santina part vivre avec Bartolomeo dans la ferme familiale.

Durant deux ans, Bartolomeo et Santina vivent dans cette ferme et exercent toujours le dur métier d'agriculteurs. Mais comme je l'ai précisé auparavant, cette vie difficile de campagne ne convenait pas à Santina, qui rêvait d'ailleurs.

Femme de caractère, elle réussit en 1906 à convaincre Bartolomeo de partir pour la France.

Ils s'en vont alors à La Seyne-sur-Mer, unique ville française que connaissait Bartolomeo, où ils trouvent un petit appartement ainsi que du travail : Santina œuvre comme couturière tandis que Bartolomeo est chef des cultures dans une exploitation agricole.

Mes arrière-grands-parents ont beaucoup de chance en s'installant dans ce petit appartement, il se trouve en effet que leurs voisins de palier sont italiens. Ces gens, qui sont très vite devenus des amis fidèles, leur enseignent le français.

Toutefois, un problème se fait vite sentir au sein du couple : Santina adore la France et la nouvelle vie qu'elle y mène, mais l'Italie et ses terres manquent cruellement à mon arrière-grand-père. C'est pourquoi le couple regagne son pays d'origine en 1911. Mais Santina refuse de retravailler la terre, et trouve alors un compromis : ils achètent une épicerie à Cosseria, où elle vend les produits que Bartolomeo cultive. Cette affaire marche bien, ils mènent une vie tranquille et ont leurs premiers enfants.

La première guerre mondiale éclate en 1914 et Bartolomeo est affecté dans une usine de produits explosifs à Cengio, tout près de Cosseria, où il effectuera cinq années de mobilisation.

En 1923, mon arrière-grand-mère reçoit une lettre de ses amis italiens restés à La Seyne, lettre par laquelle elle apprend que lesdits amis ont trouvé du travail pour Bartolomeo ainsi qu'un logement pour le couple. Une fois encore,

Santina réussit à convaincre Bartolomeo, et ils repartent pour la France en 1923, mais de façon définitive. Mon arrière-grand-mère a ainsi obtenu ce qu'elle désirait depuis si longtemps !

Grâce à leurs économies, ils achètent une maison et un terrain à Hyères, où Bartolomeo continue d'exercer sa passion : l'agriculture. Santina, comblée, devient une couturière renommée.

II- La deuxième génération d'immigrés

II-1 L'immigration pour raisons économiques

Giacomo Berardengo, mon grand-père maternel, est né à Valloriate en 1911, une petite ville piémontaise.

Ses parents aussi étaient agriculteurs, mais on peut dire qu'ils étaient vraiment pauvres, la vie qu'ils menaient dans leur campagne était très difficile, les revenus maigres, l'avenir plus qu'incertain.

Un jour de 1922, les parents de Giacomo, Magno et Maria, décident de vendre leur ferme et leurs terrains afin de venir s'installer en France, pour trouver une vie meilleure.



Ils s'installent alors à Hyères, car il était bien connu à cette époque que le sud-est français offrait de réelles opportunités de travail, et de plus, Valloriate étant située près de la frontière franco-italienne, la différence sociale et économique entre les deux pays était bien visible, tout comme le flux migratoire qu'elle engendrait.

La famille Berardengo arrive donc à Hyères, où elle achète une maison et un terrain, et reprend son activité agricole.



Pour elle aussi, l'intégration au nouveau pays n'a pas été très compliquée, en effet, Magno et Maria retrouvent près de chez eux d'anciens amis qu'ils connaissaient de Valloriate, amis par le biais desquels ils apprennent le français, découvrent la ville et la région.

Rosa Doneti, ma grand-mère paternelle, est quant à elle née en France en 1918. Son histoire m'est beaucoup moins connue que les autres, mais je sais que ses parents italiens étaient agriculteurs et ont eux aussi

quitté l'Italie afin de gagner la France, Hyères précisément, pour vivre une vie meilleure, tout comme les parents de Giacomo.

II-2 L'immigration pour raisons familiales

Vittorio Magliano, mon grand-père paternel, fils de Bartolomeo et Santina, est né en Italie en 1914, à Cosseria. Il a vécu une dizaine d'années en Italie et a rejoint la France lorsque ses parents s'y sont installés définitivement, en 1923.

Toutefois, Vittorio aimait beaucoup l'Italie, tout comme son père, et chaque année, il retournera dans son pays natal afin de rendre visite à ses cousins, ses oncles et tantes, etc.

Vient ensuite l'histoire originale de Margherita De Giovanni, ma grand-mère maternelle.

Margherita est née en 1917 à San Damiano Macra, un petit village voisin de Cuneo, dans le Piémont. Tout comme Santina, ma grand-mère était une femme de caractère.



Ses parents exerçaient également le métier d'agriculteurs, et la famille De Giovanni ne comptait que des filles, qui travaillaient toutes dans l'exploitation familiale.

Mais Margherita avait une tante qui vivait en France, à Hyères, et lui envoyait régulièrement des lettres, dans lesquelles elle lui décrivait la vie en ville, ce qui faisait tout simplement rêver ma grand-mère.



À quinze ans, Margherita, pleine d'ambition, décide de quitter l'Italie pour rejoindre sa tante. Elle demande alors à ses parents l'autorisation de partir, mais ces derniers, ayant besoin d'elle à la ferme, refusent.

Margherita ne se décourage pas, elle s'arrange avec sa tante et part tout de même. Elle arrive en France en 1932.

Margherita travaille tout d'abord comme ménagère, puis ouvrière agricole, chez sa tante. Mais le travail est beaucoup moins harassant en comparaison de celui qu'elle effectuait en Italie, comme nous le prouve une phrase extraite d'une lettre envoyée par Gina, sœur de Margherita, restée elle en Italie :

Scusami se ho scritto male ma ho la mano tanto stanca per zappare.
 (Excuse-moi d'avoir mal écrit mais j'ai la main très fatiguée à force de piocher)



Margherita retournera très régulièrement en Italie pour rendre visite à ses sœurs et à sa famille, comme nous le montrent son passeport et les diverses autorisations de sortie du territoire conservés par la famille.

II-3 La vie en France

Vittorio et Rosa, qui étaient alors voisins, se sont mariés et ont eu trois enfants, dont Richard, mon père, né en 1954. Ils ont continué leur métier d'agriculteur et agrandi au fil des ans leur exploitation au quartier des Ourlèdes à Hyères.

Margherita et Giacomo, voisins eux aussi, se sont mariés, et ont eu deux enfants, dont Marie-jeanne, ma mère, née en 1956. Ils ont également poursuivi et fait fructifier ensemble leur domaine agricole situé à Hyères, chemin du Père éternel.

Pour ces deux couples, on peut dire que les rencontres ont peut-être été facilitées de par la similarité de leurs histoires, les similitudes dans leur mode de vie, la correspondance de leurs métiers... et tout simplement leur même pays d'origine.

Mon père, qui a pourtant fait des études d'ingénieur, a repris l'exploitation familiale une fois son cursus scolaire terminé.

Ma mère, qui se destinait à devenir professeur d'italien, n'a pas eu le choix, et a dû aider ses parents juste après le bac.

Richard et Marie-jeanne se sont mariés en 1981. Tous deux ont repris et rassemblé les terrains de leurs parents, aujourd'hui encore, ils continuent leur exploitation.

Je suis née le 16 décembre 1982, et je m'appelle Emmanuelle – Rosa – Margherita Magliano, en hommage à mes deux grands-mères. Ces prénoms aux connotations florales me plaisent beaucoup car ils ont pour moi une forte symbolique : ils rappellent d'une certaine manière ce lien avec la terre que ma famille a toujours cultivée au cours des siècles.

Voilà ainsi résumée l'histoire de ma famille, cette famille d'immigrés italiens qui ont tous quitté leur pays d'origine pour venir en France afin de trouver de meilleures conditions de vie.

Cet exposé m'a beaucoup appris sur ma famille, ainsi que sur la dureté de la vie agricole. J'ai pu notamment suivre, en quelque sorte, les différents types d'immigration grâce à l'aventure personnelle de chaque membre de ma famille.

Toute cette histoire m'a été transmise par ma tante, Jeannie Magliano, sœur de Richard, pour ce qui concerne la branche « paternelle » de la famille, ainsi que par ma mère, Marie-jeanne Magliano, qui m'a raconté l'histoire de ses parents.

Toutes deux m'ont gentiment fourni des documents qui m'ont été utiles pour rédiger ce dossier.

Emmanuelle Magliano
Licence LEA 2002-2003

Une famille frioulane

J'ai le sentiment que nous ne sommes pas les artisans exclusifs de nos existences et que nos destins sont étroitement liés à l'histoire de nos ancêtres. En ce qui me concerne, je sais que le lien culturel, linguistique et affectif qui m'attache à l'Italie est essentiel dans ma vie. Par ailleurs, le Frioul¹, région d'origine de mon ascendance paternelle est, depuis des siècles, une terre d'émigration. Aussi, toute question sur quelque membre de ma famille renvoie à des récits plus ou moins douloureux de départs, de séparations, de voyages, d'allers et de retours. L'histoire de mes ancêtres (et par conséquent ma propre histoire), s'inscrit, se confond même, dans cette problématique de l'immigration.

Aujourd'hui s'offre à moi l'opportunité de rendre hommage aux générations passées, à travers quelques récits de leurs humbles existences qui m'ont été contées tantôt par mon père et ma tante Lydia, tantôt par mes grands-parents Attilio et Maria.

Il est possible d'envisager l'émigration sous des facettes très différentes.

Ainsi, on peut apprendre dans les livres que l'émigration italienne, et frioulane en particulier, a connu la plus forte accélération à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

1. Le Frioul Vénétie Julienne est une région du Nord-Est de l'Italie, frontalière avec l'Autriche et la Slovénie, entre les Alpes au nord et l'Adriatique au sud. Elle inclut quatre provinces : Udine, Pordenone, Gorizia, et Trieste.

Mon étude quant à elle cherchera à mettre en évidence la « culture de l'émigration » italienne, et plus précisément celle du Frioul. Elle s'attachera donc à montrer pourquoi il apparaît plus juste de parler de tradition plutôt que de phénomène.

Depuis près de vingt ans, chacun de mes « pèlerinages » au Frioul a enrichi mes connaissances, les anecdotes sur l'émigration de ma famille à travers les générations.

De ces nombreuses discussions, j'ai pu constater l'ampleur de l'émigration puisque la quasi-totalité des familles ont des parents résidant ou ayant résidé à l'étranger.

D'après l'expérience d'Attilio (mon grand-père), outre leur savoir-vivre, les émigrés italiens se caractérisent par un goût prononcé du travail. Ils apparaissent réputés en maçonnerie et dans la taille de la pierre principalement.

C'est à cette même diaspora que je dois mes origines.

Le surnom de ma famille, « Tel » dans le village de Forgaria, vient de mes ancêtres grecs, des commerçants de tissu qui s'étaient installés en Italie pour y faire fortune. Aujourd'hui, aucun membre de la famille ne saurait en dire davantage. Sans doute parce que cette émigration remonte à plusieurs siècles.

Le témoin matériel le plus ancien dont a hérité mon père et qui se rapporte à la famille est une affiche publicitaire de liqueur, aujourd'hui fièrement exposée sur le placard de notre cuisine.

L'inventeur de cette boisson herbacée eut son heure de gloire, succès relatif qui, comme me l'a expliqué mon père, n'évitera pas toutefois à son fils Leonardo (arrière-grand-père de mon père) d'émigrer aux États-Unis dans les années 1860.

Grâce à ses qualités de tailleur de pierre, ce dernier amasse une petite fortune. Lorsqu'il revient en Italie, vers 1906, environ quarante-cinq ans après, il s'établit à Forgaria où il décide d'acheter des terres et d'y construire deux grandes fermes.

Les Pascuttini sont à cette époque au sommet de leur réussite, laquelle se concrétise dans la charge de maire du village qu'occupe Leonardo.

Toutefois, le sens des affaires n'étant pas héréditaire, ses fils Giovanni, Pietro, et Gidio ne savent pas faire fructifier le bien familial. Cette génération dilapidera donc en affaires douteuses et mal conduites (selon ma tante) la fortune qui leur avait été léguée.

C'est pour cette raison, comme me l'a longuement expliqué Lydia, que leurs descendants prennent tous le chemin de l'émigration.

Du plus loin que mon grand-père se souvienne, ses frères Renzo, Luigi et Pascalín (Pasquale en italien) partiront s'installer définitivement en Argentine à l'âge de vingt ans. Ils connaîtront une réussite mitigée dans l'industrie des transports.

Après l'euphorie de l'après-guerre, l'Argentine sombre dans la crise économique et les oncles de mon mère survivent difficilement.

Seul Luigi reviendra au village, âgé et malade, pour mourir dans son village natal.

Leur sœur, Norina était allée rejoindre son mari aux États-Unis où elle vit encore aujourd'hui.

Ses deux filles, elles, vivent au Canada. Fatalité de l'émigration ? Une tradition ? Certes.

La seconde sœur, Cecilia est la « gardienne du temple », comme elle aimait à dire.

Elle connaît le travail des champs et a pour tâche de garder la *casa* et de prendre soin de la mère qui mourra en 1976. C'est au cours de la même année qu'a lieu le terrible tremblement de terre qui achève la dislocation de l'héritage par la réquisition forcée des terres, en vue de la reconstruction antisismique du village.

Les frères et sœurs sont au nombre de six. L'aîné des enfants, Attilio, connaîtra quant à lui un destin bien différent.

Malgré son grand âge (quatre-vingt-dix ans), mon grand-père Attilio se souvient encore de certains éléments propres à son émigration.

Il a une dizaine d'années lorsque, dans les années 1920, on le sépare de ses frères et sœurs, de ses parents : il est confié à un oncle qu'il connaît alors à peine pour aller travailler en France.

Un matin d'hiver, alors qu'il s'adonne à des jeux d'enfant dans la cour d'école, on vient le chercher pour le plonger dans le monde des adultes.

La transition est brutale puisqu'il doit partir le jour même. Pour les émigrants italiens, l'embauche a souvent lieu avant même leur départ (ce qui est le cas d'Attilio) ou sur place, dès leur arrivée dans le pays.

L'emploi qu'il obtient est peu gratifiant compte tenu d'une absence totale de qualification : il doit porter des briques, lui qui connaît seulement le travail des champs.

Même si personne ne veut l'avouer, j'ai appris par mon père que dans la famille, la terre est synonyme de misère et de désespoir. Cela explique donc pourquoi aux yeux de mes grands-parents, mon père a « raté » sa vie parce qu'il travaille dans le secteur agricole.

Par contre, mon oncle Pieri est l'incarnation même de la réussite pour ses parents. Il travaille dans le bâtiment pour une grande entreprise internationale, Bouygues, et surtout, il possède une maison, conduit de belles voitures : des symboles de réussite par excellence, toujours selon les critères bien personnels d'Attilio et Maria.

En 1935, Attilio revient en Italie, à Forgaria où il épouse ma grand-mère, Maria Barazzutti, originaire elle aussi du Frioul.

Cependant, le couple ne reste pas au village et repart pour la France, pour des raisons économiques.

Mon grand-père trouve un emploi dans la maçonnerie, à Poitiers, et Maria devient couturière à domicile. C'est ainsi que la sœur aînée de mon père, Lydia naît en France.

Peu de temps après, la famille est séparée, pour des raisons politiques cette fois. En effet, le Pacte d'Acier signé en 1939 entre Mussolini et Hitler rend les émigrés italiens indésirables sur le sol français.

Maria retourne vivre à Forgaria, dans la maison familiale tandis qu'Attilio part pour l'Allemagne. Il n'avait pas le choix. Il devait subvenir aux besoins de sa famille, mais cherchait aussi à échapper à l'enrôlement forcé dans les troupes fascistes mussoliniennes.

Il ne revient dans son pays natal qu'à la fin de la guerre. Trois autres enfants naissent entre 1946 et 1953 (naissance du benjamin Valerio, mon père).

La même année, la situation économique en Italie ne permettant pas de rester dans le pays, mes grands-parents reprennent le chemin de l'exil.

Toutefois, la crise du logement dans la France de l'après-guerre les contraint à laisser les enfants au Frioul. La « gardienne du temple » (Cecilia) devient alors la mère de substitution des quatre enfants, surtout pour Valerio qui n'a à l'époque que quelques mois quand sa mère émigre (à nouveau). La grand-mère représente, elle, l'autorité.

Les frères et sœurs grandissent donc à Forgaria, dans le respect des traditions paysannes.

La relation parents-enfants n'existe, quant à elle, qu'une fois par an lorsque Attilio et Maria viennent passer le mois de congés payés au village.

Aujourd'hui, Attilio et Maria sont retraités et vivent à Forgaria.

Ils ont acheté une petite maison qui se trouve sur la colline qui, auparavant appartenait à la famille et où mon père avait l'habitude de porter les chèvres paître. Ces souvenirs sont encore très présents dans l'esprit de mon père surtout et il maudit aujourd'hui encore cette terrible année 1976 qui a fait perdre toutes les terres à la famille.

Lydia a repris le flambeau. Elle perpétue la tradition de garder la maison, de s'occuper des anciens.

Son destin semble calqué sur celui de « la Cecilia », cette tante qui l'a élevée.

Après quelques années passées en France, Antonietta est revenue vivre au Frioul et s'est mariée.

Pieri est installé dans le Gers, marié à une Française (d'origine frioulane !). Il est devenu chef de chantiers internationaux, ce qui implique une absence de neuf mois sur douze de son foyer.

Poussé par la curiosité, mon père arrive en France, âgé de dix-sept ans, dans l'espoir de connaître enfin ses parents.

Ce départ marque le début d'une expatriation définitive. À quarante-huit ans, il semble être un exemple d'intégration réussie.

En effet, afin de ne plus subir le racisme « anti-rital », il parle aujourd'hui le français sans accent, alors qu'à son arrivée en 1970, il ignorait totalement cette langue.

Ce racisme dont il a souffert se retrouve dans les anecdotes qu'il m'a un jour racontées.

À son emménagement dans le Var, il entre un jour dans un bar de village d'où il est jeté dehors quelques minutes après par le patron. Ce dernier refuse de servir un rital, un « facho ».

Lorsqu'il épouse une Française, dans son désir inconscient d'adaptation (?), il connaît là aussi des problèmes pour se faire accepter de ses beaux-parents. Des années après la guerre, le souvenir de l'Italie alliée à l'Allemagne fasciste restait gravée dans les esprits.

Influencé par les difficultés qu'il rencontre, mon père ne jugera pas opportun de nous transmettre sa langue, synonyme de nostalgie, de souffrance, de discrimination.

Ce qu'il considérait donc comme un handicap serait pourtant selon moi une réelle richesse.

Qu'elle soit motivée par des raisons politiques ou économiques, l'émigration a toujours pour conséquence la dispersion des familles.

De plus, au terme de l'enquête sur mes ascendants, force est de constater la répétition de scénarios de vie sur plusieurs générations.

Cette étude met donc en évidence une « culture de l'émigration », c'est-à-dire une tradition, plus forte en Italie que dans d'autres pays d'Europe.

Mathilde Pascuttini
Licence LEA 2002-2003

Enfance d'une immigrée toscane

Il était une fois, en 1930, un petit village nommé Caccialupi dans la province de Lucques en Toscane (Italie). Un village tranquille, rural, retiré de l'agitation citadine où les seules ressources provenaient du travail de la terre. Une terre accueillante et fertile. Et là, un beau matin de décembre, naquit une petite fille du nom de Napolina Landi. Elle deviendra ma mère trente-huit ans plus tard.

Il faut dire que Napolina n'a pas choisi le moment idéal pour débiter dans l'existence et aspirer à un avenir radieux. En effet, le climat qui régnait en Italie à cette époque était hostile. Mussolini était au pouvoir depuis 1922 (chef du gouvernement), puis, vint la grande crise de 1929. D'un point de vue économique et industriel, l'Italie était en retard par rapport à ses pays voisins. Pauvreté, revendications sociales, clivages politiques et sociaux, tel est le contexte de l'époque. Et pour couronner le tout, l'Italie fasciste s'allie avec l'Allemagne nazie et déclare la guerre à la France et à la Grande Bretagne le 10 juin 1940.

Le décor étant planté, je vais essayer, dans un premier temps, de retracer l'enfance de Napolina marquée par la guerre, suivie, quelques années plus tard, de son exil pour la France.

I- Une enfance marquée par la guerre

I-1 1930/1940

Napolina, fille de Carminina et de Giuseppe a deux frères, l'un se prénomme Silvano et l'autre Pordino. Étant l'aînée de la famille, dès l'âge de six ans, elle doit s'occuper d'eux. Elle doit également préparer les repas, participer aux tâches ménagères... Les parents, quant à eux, travaillent dur. Ils sèment, récoltent, vendent leurs produits, élèvent du bétail. Les quelques hectares de terre dont ils s'occupent ne leur appartiennent pas. Ils paient une rente à un vieux couple de paysans à la retraite chez qui ils habitent. Une sorte de « viager ». C'était fréquent à cette époque.

Ainsi, après plusieurs années de « viager », le vieux couple s'éteint et les parents de Napolina deviennent enfin propriétaires. Tout semble donc aller pour le mieux pour la famille Landi. Cependant, Napolina n'a pas le temps ni la force de se rendre à l'école. En effet, entre la charge de travail que lui impose sa mère et l'éloignement géographique de l'établissement (environ trois kilomètres) Napolina n'a pas tellement l'occasion d'utiliser sa plume et son encrier. À cette époque, l'école était obligatoire de six à onze ans, en théorie, et le fascisme était omniprésent dans le système éducatif. À partir de 1930, le régime contrôle les livres scolaires et impose aux enseignants et aux élèves des textes uniques dans les écoles primaires.

C'est donc dans ce contexte, que grandit Napolina. Une enfance difficile, trop rapide, dépassée par les événements. Nous sommes le 10 juin 1940, Napolina a dix ans, et l'Italie entre en guerre.

I-2 1940-1945

C'est à la radio (un vieux poste à peine audible) que la famille Landi apprend la nouvelle. Un climat de terreur s'installe. Mais heureusement, Giuseppe est trop âgé pour partir à la guerre et les deux frères sont trop jeunes. La famille reste donc unie pendant cette longue et dure période. Il faudra attendre 1943 pour que les choses évoluent.

Mais rien n'est encore gagné, même si la tendance politique s'inverse. En effet, le gouvernement Badoglio déclare le 13 octobre 1943 que l'Italie est désormais en guerre avec l'Allemagne.

C'est à cette époque que Napolina entend quotidiennement les bombardements sur les lignes de chemins de fer, sites stratégiques, situées à deux pas

de chez elle car, même si le sud a été libéré par les alliés, le nord a encore un régime fasciste et l'Italie se retrouve coupée en deux par la ligne gothique. Mussolini, avec l'aide des Allemands s'est installé sur le lac de Garde et a créé la République de Salò. Donc, lors de ces bombardements, Napolina prend ses deux frères sous son aile et les emmène dans le refuge prévu à cet effet. Elle a treize ans et doit prendre seule toutes ces initiatives car ses parents travaillent dans la colline où ils ont eux-mêmes construit un abri. Fréquemment, les partisans de Mussolini emmenaient les Allemands au domicile des Landi pour leur prendre toute leur nourriture (cochons, poules, œufs etc.).

Un jour, Carminina (la mère de Napolina) refusa de donner un cochon à l'Allemand. Celui-ci, furieux, pointa son arme sur son front en menaçant de la tuer sur-le-champ. Napolina se trouvait à ses côtés et pleurait, suppliait sa mère de céder aux injonctions de l'officier allemand. Alors, prise de bon sens, Carminina céda.

Toutefois, Napolina et ses parents ont participé à leur façon à la résistance contre Hitler et Mussolini. En effet, la ville alentour était bombardée et quelques habitants venaient trouver refuge chez eux. Cependant, il n'y avait pas assez de nourriture pour tout le monde. Ainsi, la nuit venue, ils partageaient tous « reconquérir » la ville assiégée, au risque de se faire tuer, dans l'espoir de récupérer quelques denrées alimentaires. Ce qui manquait le plus était le sel, le savon, la farine car les champs de blé étaient surveillés par l'ennemi. À titre d'exemple, le savon était fabriqué avec des os de moutons (vous pouvez imaginer l'odeur !).

Pour conclure, de 1943 à 1945, Napolina et sa famille connurent les bombardements, l'agressivité et la domination des Allemands, la misère sociale, les restrictions alimentaires et la crainte de la mort, présente à chaque instant. Mais, heureusement, le 25 avril 1945 advint la libération, tant pour l'Italie que pour la famille Landi.

I-3 La libération

Le 25 avril 1945, Milan est assiégée par les troupes alliées et l'Italie tout entière est enfin libre. Mussolini est fusillé près de Dongo trois jours après. Tout le village de Caccialupi est euphorique. On chante, on danse, on acclame les troupes anglo-saxonnes. Beaucoup d'Américains s'installent dans le village voisin.

Napolina qui est désormais une belle jeune fille de quinze ans va les voir, « discute » avec eux par le langage des signes ! Ils lui offrent des chocolats, des chewing-gums. Il y en a même un qui tombe amoureux d'elle. Mais quelle surprise pour Napolina. Le jeune homme est noir et Napolina n'en a jamais vu. Elle ne sait même pas que cela existe. Alors, effrayée, elle prend ses jambes à son cou et ne retourne jamais plus voir les Américains. Ils resteront environ un mois dans ce village avant de regagner leur patrie.

Nous voici à présent dans l'Italie de l'après-guerre et c'est à ce moment là, que Napolina songe à quitter son pays.

II- L'exil pour la France

II-1 Les préparatifs 1946/1951

La guerre fit 443 523 morts et ses conséquences furent désastreuses. Un désastre psychologique, économique et matériel. En 1945, le revenu national était de moitié par rapport à celui de 1939. De plus, le chômage atteignait des chiffres record : environ deux millions de chômeurs. C'est pourquoi, à cette période, beaucoup d'Italiens ont émigré en France et ailleurs. Et Napolina voulait en faire autant. Mais ce n'était pas chose facile. D'autant plus qu'en 1946, Napolina a seize ans, elle est donc mineure (majorité à vingt et un ans) et n'a pas une lire en poche pour payer les formalités (passeport) et les frais de voyage. Ainsi, pendant cinq ans, elle va travailler dur pour gagner un peu d'argent car sa mère est contre cette idée d'expatriation et ne veut rien lui donner.

Napolina, têtue et très motivée, décide alors d'aller vendre des fruits, des légumes, des lapins aux villages alentour, notamment à Castelvechio. Elle part à pied, tous les matins, avec une corbeille remplie de victuailles sur sa tête (comme les femmes africaines) et marche pendant des heures et des kilomètres sur des chemins abrupts avant d'atteindre les acheteurs potentiels. Les gens sont gentils avec elle, ils lui achètent ses produits, sans doute plus par générosité que par nécessité. Quoi qu'il en soit, Napolina obtient un petit pécule qui lui permet de payer son passeport et de garder de l'argent pour le voyage. Mais quelles sont les vraies motivations qui ont poussé Napolina à partir et pourquoi avoir choisi la France ?

Étant fille d'agriculteurs, Napolina n'a pas le droit de travailler à l'usine, en ville. En effet, pour pouvoir y travailler, il fallait un livret, et ce livret n'était

pas attribué aux enfants d'agriculteurs. L'État considérait que ces derniers pouvaient vivre du travail de la terre et par conséquent, les autres postulants devenaient prioritaires. Napolina est donc condamnée à vivre et à travailler à la campagne, comme ses parents et ça, elle ne le veut pour rien au monde. Elle choisit la France non pas par passion démesurée pour ce pays, mais parce qu'une tante, qu'elle connaît à peine, vit là-bas, depuis plusieurs années.

En effet, la tante de Napolina avait émigré en France avec son mari, au début du XX^e siècle, pour fuir la misère et le chômage. Elle retourna en Italie une ou deux fois rendre visite à sa sœur, Carminina. C'est là, que Napolina entendit parler pour la première fois de la France.

Ainsi, en 1951, Napolina est majeure et réussit à convaincre son père de l'accompagner. Pour Giuseppe, c'est l'occasion inespérée de voir autre chose que Caccialupi et de souffler un peu (car il faut dire que Carminina a une forte personnalité, propre aux « mamma » italiennes). Mais tous deux n'ont qu'une adresse à leur disposition car la tante n'a jamais répondu aux courriers incessants de sa nièce. Tans pis, ils décident quand même de partir, sans trop savoir comment allait se dérouler l'expédition.

II-2 Le départ et l'arrivée en France 1951

Un beau matin d'avril 1951, Giuseppe et Napolina sont prêts pour la grande aventure. Comme seul bagage, Napolina a un balluchon, avec à l'intérieur une culotte et un tricot. Ils prennent donc le train et après d'interminables heures, ils arrivent enfin en terre promise, la France. Pays contre lequel l'Italie était en guerre, onze ans plus tôt (10 juin 1940).

Il est environ dix heures du soir et comme ils ont peu d'argent, ils décident de dormir sur un banc, à la gare de Toulon. Le lendemain matin, ils partent à la recherche du lieu tant attendu. Le trajet, pourtant court en distance, s'avère long et difficile car Giuseppe et Napolina ne savent ni lire ni parler le français et par conséquent, ils ont énormément de mal à trouver l'adresse. Cependant, ils y parviennent et s'arrêtent devant la maison de la mystérieuse tante. Mais là, surprise, la tante ne veut pas leur ouvrir. C'est



son fils, Jeannot, le cousin germain de Napolina qui après maintes tentatives, convainc sa mère de les accueillir.

Voilà, l'histoire s'achève. Giuseppe est retourné en Italie retrouver « sa chère et tendre » Carminina et Napolina est restée en France. Plus tard, elle trouvera du travail chez un Général en tant que « bonne ». Puis, elle rencontrera Jules, mon père, qui était boulanger, se mariera, obtiendra la nationalité française, deviendra commerçante, et aura deux enfants, ma sœur Brigitte et moi-même, Claudia.

Ma mère et moi-même avons été très émues par ce plongeon dans le passé. En effet, tous les vieux et pénibles souvenirs sont remontés à la surface et je ne vous cache pas que Napolina a dû essuyer, à plusieurs reprises, quelques larmes. En ce qui me concerne, j'ai pris un plaisir énorme à écrire ces quelques pages. J'ai été émue, certes, mais l'idée de pouvoir laisser un écrit retraçant l'histoire de ma mère, m'a comblée de bonheur.

Claudia Estellon
Licence LEA 2002-2003

Émigrer à quatorze ans

D'après le témoignage d'Aniello Pavia

Au milieu des années 1950, Aniello Pavia, comme de nombreux Italiens originaires du Mezzogiorno, décida de prendre son destin en main et de partir pour la France, véritable terre de promesses. Tant pour rejoindre son « idole » de frère que pour découvrir le monde et connaître de meilleures conditions de vie, ce jeune homme, du haut de ses quatorze ans, prit la décision de partir, et travailla dur pour se faire une place dans un pays où tout semblait possible.

Dans un premier temps nous verrons que le lent développement industriel et économique de l'Italie dans les années 1950 a indirectement stimulé le processus d'émigration, et que Aniello est un témoin de l'histoire italienne du XX^e siècle.

Puis nous étudierons en détail les différentes étapes qu'il dut affronter quand il émigra et comment progressivement il s'intégra dans la société française. Nous constaterons que Aniello, comme ses frères qui ont connu le parcours de l'émigration, est désormais un « Italien 100% français ».

Enfin nous verrons que mis à part Aniello et ses deux frères, d'autres membres de la famille ont également « voyagé ». Partir du Mezzogiorno c'était se donner les moyens pour une meilleure vie.

I- Le choix d'émigrer

I-1 L'Italie dans les années 50

Au milieu des années 1950, l'Italie est un pays sous-développé par de nombreux aspects. L'industrie est en progrès dans certains secteurs seulement et surtout dans les régions du nord. En majeure partie, les Italiens gagnent leur vie dans des secteurs traditionnels comme l'agriculture.

De 1946 à 1957, l'émigration apparaît comme étant la solution aux problèmes que rencontre la population italienne en matière de travail. Trois types d'émigration apparaissent clairement :

- Émigration à l'intérieur même de l'Italie (vers le nord)

Flux majeur. Les villes les plus importantes (Turin, Milan) attiraient un flux constant de travailleurs manuels à la recherche d'emploi, surtout dans le domaine du bâtiment.

- Émigration transocéanique (Amérique, Canada, Australie, Argentine, Venezuela)

Dans le nombre, on comptait une majorité d'artisans ou petits propriétaires. Beaucoup s'installèrent là-bas définitivement. Il est intéressant de noter que 70% des Italiens émigrés vers ces destinations venaient du sud de l'Italie.

- Émigration vers l'Europe septentrionale (Allemagne, Suisse, France, Belgique)

Dans ce cas, il s'agissait souvent de séjours plus courts – six mois à un an. En 1963, l'Allemagne et la Suisse accueillirent 86% du flux migratoire italien en direction de l'Europe septentrionale.

Le « miracle économique » se fait ressentir en 1955-1963 grâce à la fin du protectionnisme italien (Italie en première ligne pour l'expansion et l'intégration de l'Europe), au développement de l'industrie et à la main d'œuvre peu chère qui permet à l'Italie de rester compétitive. La demande interne croissante et le Marché Commun stimulent la croissance. Cependant des déséquilibres se créent au niveau des priorités liées à la consommation, au niveau de l'économie et surtout entre le nord et le sud. Ce qui explique que l'émigration continue (surtout en ce qui concerne la population méridionale.)

I-2 Un jeune Italien parmi tant d'autres...

C'est à cette période que Aniello Pavia fit comme de nombreux Italiens de sa région et partit pour la France à la recherche d'une nouvelle vie.

Aniello Pavia, né le 13 mars 1941 et quatrième d'une famille melicuccaise (sud de la Calabre) comptant huit enfants, n'était pas destiné à faire de longues études et il en était ainsi pour presque tous les enfants de la famille. En effet, le certificat d'étude en poche, il commença officiellement à travailler sur les chantiers à onze ans aux côtés de son père et de ses frères aînés, contribuant ainsi à rapporter de l'argent dans le foyer.

Deux éléments poussèrent ce jeune homme à quitter son pays. Tout d'abord, Aniello avait une profonde admiration pour son frère aîné Vincenzo, qui en 1953, annonça à la famille qu'il voulait aller « découvrir le monde » et partit pour la France. Aniello se trouva fort dépourvu quand son frère s'en alla, et à partir de ce moment, l'idée de le rejoindre commença à occuper de plus en plus ses pensées. Les quelques lettres échangées entre Vincenzo et la famille ne suffirent pas à Aniello, qui décida finalement en 1955, de quitter son pays et d'aller retrouver son frère installé à Forbach (Nord-est de la France).



Il est important de noter que malgré les déséquilibres constatés suite au miracle économique, il y avait du travail dans le *mezzogiorno*. Aniello se souvient que le travail ne manquait pas dans le domaine du bâtiment à l'époque. Cependant les conditions de travail et les salaires n'avaient rien à voir avec ce que racontait Vincenzo dans ses lettres en provenance de la France, voilà le deuxième élément déclencheur. C'est véritablement la promesse d'une meilleure vie, aux côtés de son frère, qui encouragea Aniello à prendre à son tour la décision.

En 1955, Aniello décida d'entreprendre les démarches pour rejoindre son frère dans le Nord-est de la France. Contrairement à Vincenzo qui était parti en possession d'un contrat de travail (contrat négocié avec un Italien travaillant dans une entreprise de maçonnerie de Forbach et qui était revenu en Italie les mois d'hiver parce que la très basse température de Forbach empêchait tout travail), Aniello partit sans garanties concernant le travail. Mais cela ne lui fit pas peur, il savait que la France avait besoin de main d'œuvre. Vincenzo s'occupa de lui trouver un emploi tandis que Aniello mettait tout à jour pour le grand départ : certificat d'étude, visite médicale, passeport de tourisme. Aniello était mineur (onze ans) et son frère n'avait pas le droit de tutelle sur

lui car il était célibataire. Le seul moyen de faire venir Aniello légalement était de le faire passer pour un touriste. Mais dans la tête des deux frères il ne s'agissait pas du tout d'un simple voyage touristique.

C'est par le biais de lettres qu'Aniello et Vincenzo se mirent d'accord sur l'arrivée du petit frère. Vincenzo lui avait trouvé un accompagnateur légal pour voyager de Reggio Calabre à Forbach (un de ses collègues de travail rentré au pays pour les congés d'hiver). Une chance pour Aniello qui, mineur, ne pouvait faire son voyage seul.

Il est important de préciser que lorsque Vincenzo envoyait des nouvelles, très souvent il glissait de l'argent dans l'enveloppe, car son salaire était élevé par rapport aux salaires italiens et la famille en avait bien besoin : le père était malade et la tradition voulait que les parents construisent une maison à chacune des filles qui se marierait (Aniello avait trois sœurs). Vincenzo envoyait par ailleurs un tiers de son salaire, ce qui équivalait à un salaire entier en Italie à l'époque (tout ceci était noté dans un carnet officiel qu'avaient les immigrés qui envoyaient de l'argent dans leur pays). Voir son frère gagner plus d'argent que jamais ne fit qu'appuyer la décision du jeune homme de partir pour la France.

II- Voyage vers la France... terre de promesses

II-1 Le voyage en train et l'arrivée à Forbach

Le 26 mai 1955 Aniello, du haut de ses quatorze ans, monta dans le train pour le grand périple... De Reggio, il alla à Rome, puis à Milan, Modane, et enfin il arriva à Forbach après deux jours de voyage. Il éprouva une grande joie lors des retrouvailles avec son frère, même s'il était un peu inquiet quant à son avenir dans ce pays « glacial ».

À l'époque, cette région connaissait une activité spectaculaire : les mines de charbon étaient en plein essor et de nombreux immigrants étaient venus pour y travailler. La majeure partie des habitants de Forbach vivait au rythme des mines. Depuis ce jour, le « spectacle » des mines est ancré dans sa mémoire. Aniello découvrit également le tramway, les grandes routes, la neige... beaucoup de nouveautés pour ce jeune homme.

Très souvent les émigrés avaient ce sentiment à leur arrivée dans les villes du nord de l'Italie ou dans les villes étrangères. Tous partis de leurs terres

natales peu développées, dans le but de trouver de meilleures conditions de vie (meilleurs salaires, conditions de travail, stabilité), ils étaient très surpris à leur descente du train (le mode de transport le plus emprunté par les migrants même si les voyages étaient longs et éprouvants) d'assister à un tel spectacle : de grandes rues, la circulation, les panneaux publicitaires, les néons, les vêtements... et le froid !

Heureusement ils n'étaient pas seuls au début pour affronter toutes ces nouveautés. En effet, les personnes qui émigraient avaient toujours un contact sur leur lieu de destination. De la famille ou des amis avec lesquels ils avaient correspondu pour mettre au point le voyage. Pour Aniello il s'agissait de son frère aîné Vincenzo.

II-2 Le travail

Aniello alla s'installer là où vivait son frère, dans une baraque « assez confortable » mise à disposition pour les employés par le patron de l'entreprise. C'était une baraque en bois bien isolée et chauffée au charbon (charbon roi dans cette région) comprenant trois ou quatre dortoirs de cinq ou six lits ainsi qu'une cuisine et une salle de bain. Les toilettes étaient dehors. À cette époque, beaucoup de gens vivaient dans des baraques, ils les aménageaient le plus convenablement possible faute de pouvoir acheter ou louer une vraie maison.

Une fois installé, et après être allé déclarer sa présence au Consulat, Aniello commença à travailler dans l'entreprise de maçonnerie Camous Dietch (noms à consonance allemande très courants étant donné la proximité de la frontière) où travaillait son frère ; bien entendu il n'était pas déclaré puisqu'il n'était officiellement qu'un simple « touriste » et qui plus est mineur sans tuteur légal. Il percevait tout de même un salaire d'apprenti avec lequel il arrivait à subvenir parfaitement à ses besoins. Ce n'est que neuf mois après son arrivée, que Aniello obtint son permis de travail (Vincenzo le lui avait obtenu grâce à des connaissances et à de petits pots de vin).

Dans l'entreprise il y avait beaucoup d'immigrés venant de pays différents (Pologne, Afrique du Nord, Italie) mais aussi des Français.

En ce qui concerne les travailleurs émigrés, voici quelques chiffres et informations permettant d'apprécier quantitativement et qualitativement l'émigration italienne à cette époque : dans le nord de l'Europe (Allemagne plus particulièrement) : sur 800 000 ouvriers étrangers, 297 000 étaient italiens (les autres : espagnols, turcs, grecs) et 37% travaillaient dans le bâtiment. Souvent,

ceux-là ne comptaient pas rester à vie à l'étranger et donc ne faisaient pas venir la famille. Ce qui explique que beaucoup partaient avec un passeport de tourisme au lieu de véritables permis de séjour. Ces émigrés travaillaient principalement dans le bâtiment, les mines et les industries.

Il est nécessaire de noter que l'émigration du sud de l'Italie vers le nord de l'Italie (ou triangle économique), était également un flux très important car dans le nord de l'Italie, le marché du travail était assez favorable. Les émigrés méridionaux commençaient rarement par travailler dans les industries, au début ils étaient souvent embauchés dans le secteur du bâtiment (beaucoup trouvèrent du travail grâce aux coopératives de travail.)

Remarquons qu'à cette époque, les émigrés travaillaient aussi dans le secteur du commerce (moins que dans les autres secteurs mais on en trouve) et qu'on trouve de plus en plus de femmes dans les usines. Pour ceux qui n'obtenaient pas de travail l'unique solution se trouvait dans l'illégalité ; ils devenaient petits délinquants ou entraient dans le monde de la prostitution.

II-3 La vie en France

Aniello était l'un des plus jeunes de l'entreprise et il ne côtoyait que des adultes que ce soit au chantier ou aux cours du soir donnés gratuitement aux immigrés. Il sortait donc avec des adultes au bal, au bistrot (où on l'initia aux plaisirs de la bière, lui qui ne connaissait que le vin), au restaurant les jours de fête, à la messe le dimanche.

Son frère et lui s'étaient bien intégrés à la vie française et ne restaient pas seulement avec des Italiens (certains Italiens se regroupaient entre eux dans des bars. Aniello se souvient de « clans »). Lui, n'eut pas à faire face à une forme de discrimination violente. Quelquefois on le taquinait sur ses difficultés à parler français ou sur le fait qu'il avait pris le travail de la population locale mais il s'agissait plutôt de plaisanteries selon lui.

Il est nécessaire de préciser que la France faisait partie des pays qui avaient montré un certain intérêt à recevoir des flux d'immigrés (besoin de main d'œuvre dans les mines, dans le bâtiment) ; cependant, même si le gouvernement se disait ouvert en matière de politique d'immigration, les syndicats et la population locale y étaient assez opposés. Le gouvernement français quant à lui, aurait préféré une immigration temporaire plutôt que permanente¹.

1. L. Derosa, *Lo sviluppo dell'Italia dal dopoguerra a oggi*, Laterza, Roma-Bari, 1997.

Cependant Aniello ne ressentit pas les choses de façon violente. La véritable épreuve que rencontra le jeune homme fut la langue et ce fut plus un problème personnel. Malgré une grande volonté, l'apprentissage de la langue fut long et laborieux. Au bout de quelques mois il arrivait à comprendre le français mais le parler était beaucoup plus difficile. Les cours du soir ne lui permirent pas de franchir le pas. Cette impossibilité de s'exprimer fit beaucoup de mal à ce jeune homme qu'on ne comprenait pas toujours et qu'on ne prenait pas au sérieux quand par exemple il allait faire les courses ou quand il voulait faire de nouvelles connaissances. Son apprentissage de la langue fut en partie long à cause du grand nombre d'Italiens dans son entourage.

II-4 Nouveau départ : destination Nice

Mais il allait vite être amené à parler plus souvent le français quand en 1957 son grand frère eut envie de découvrir un autre pays et partit au Canada. Étant toujours mineur mais disposant d'un permis de travail, Aniello pouvait rester en France à condition qu'il trouve un tuteur. Il partit alors pour Nice où sa sœur Costanza et son mari Domenico Longordo s'étaient installés pour le travail (cultivateurs pour un propriétaire niçois) deux ans auparavant.

En 1957 il prit le train pour Nice. Arrivé à Nice il dut prendre le bus puis le taxi (cheval avec un cocher) pour rejoindre le pont de la Manda où vivait le couple. Trois ans sans revoir sa sœur, celle-ci fut bien fière de présenter à tous les amis le petit frère fort autonome pour son âge. Au début, Aniello travaillait avec sa sœur, puis il trouva vite du travail dans une entreprise de maçonnerie à Saint Laurent du Var. Dans cette entreprise, il y avait quelques Italiens qui étaient venus pendant et après la seconde guerre mondiale mais on ne parlait pas italien comme à Forbach. Ce fut le déclic pour Aniello qui apprit très vite à parler le français et même le niçois. En ce qui concerne les papiers, ce fut beaucoup plus facile qu'à Forbach car Aniello vivait avec un couple. Il alla se déclarer au Consulat et il obtint très vite tous les papiers nécessaires pour travailler.

Vivre avec un couple était plus agréable également dans la mesure où Aniello retrouva une vie de famille et certaines choses de son pays (notamment la cuisine traditionnelle de Calabre, la chaleur de la famille).

Aniello s'intégra de mieux en mieux à la vie française. Son frère Vincenzo par contre ne put se faire au climat du Canada et revint un mois après son départ. Il émigra dans le sud de la France, à Saint Paul de Vence, où il avait trouvé du travail grâce à un ami.

II-5 Onze ans après le scénario est rejoué...

En 1966, Ademo, le frère cadet d'Aniello, suivit le parcours de ses frères malgré les tentatives des parents pour empêcher un nouveau départ. Ainsi se reproduit ce qu'il s'était passé onze ans auparavant pour Aniello et Vincenzo. Cette fois ce fut Aniello qui s'occupa de Ademo. Il le fit embaucher dans l'entreprise pour laquelle il travaillait et le logea avec lui.

III « Des Italiens 100% français »

Les trois frères vivent toujours en France et ont, comme de nombreux immigrants restés dans leur pays d'accueil, eu une « meilleure vie » que beaucoup de leurs amis et frères et sœurs restés en Italie. En effet, dans beaucoup de domaines, la France offre de meilleures opportunités à ses citoyens, par exemple au niveau de la prise en charge des soins médicaux, des salaires etc.

Même si leur début n'a pas été facile, leur travail a été récompensé.

Tous les trois ont monté leur propre entreprise de maçonnerie avec quelques salariés. Un d'eux (Ademo) a même repris ses études pour obtenir son diplôme de professeur dans un lycée technique où il enseigne la maçonnerie. Les trois frères se sont mariés avec des Françaises (preuve de leur intégration). Ils ont tous fondé une grande famille (de trois à cinq enfants) et leurs enfants ont gravi l'échelle sociale avec succès¹ (études, bonne situation professionnelle)

Ce sont désormais des « Italiens cent pour cent français », leur naturalisation en est la preuve.

Bien sûr ils ne renient pas leurs origines, au contraire c'est avec plaisir que chaque année, à l'occasion des vacances, la famille va passer quelques semaines chez la *nonna* à Melicucco. Mais on le sent bien, ils ne pourraient pas refaire le chemin inverse...

IV- Les voyages dans le sang...

À l'époque – et aujourd'hui parfois encore –, voyager c'était se donner les moyens pour une meilleure vie. Ceci, Vincenzo le comprit très vite et il fut

1. J.P Dumont, « Un Italien... cent pour cent Français », *L'économie italienne sans miracle, les grandes enquêtes économiques*, Le Monde, 1980.

un véritable modèle pour Aniello et Ademo qui suivirent son parcours. Mais d'autres frères et sœurs partirent du village natal :

Costanza, la sœur aînée de Aniello, vint à Vintimille puis en France (plus précisément à Nice) avec son mari pour travailler dans les années 1950. Elle retourna en Italie après avoir vécu à Nice. Quelques mois plus tard, elle émigra en Belgique où elle resta quelques années puis finalement elle repartit en Italie, dans le village de sa famille.

Dans les années 1960, Clotilda (la plus jeune sœur de Aniello) vint à Nice, elle était alors très jeune ; elle vint pour garder les enfants de Costanza lorsque celle-ci travaillait aux champs. Après être rentrée au pays, elle retourna à Nice où elle épousa un parent de la famille de Domenico, le mari de Costanza. Elle vécut à Nice et y décéda d'un cancer, laissant deux enfants et son mari.

Vittorio, le plus jeune des frères, continua ses études et émigra dans le nord de l'Italie (La Spezia) où il devint ingénieur, se maria et eut deux enfants. Il vit toujours là-bas avec sa famille.

Beaucoup de cousins partirent en Amérique, en Argentine et en Australie. Dans ces cas, ils vendaient tout ce qui leur appartenait et n'envisageaient jamais de revenir un jour.

Ordinairement, durant l'été, Aniello part avec toute la famille en Italie, à Melicucco bien entendu. Cette année, quarante-huit ans après son départ d'Italie, Aniello est retourné à Melicucco pendant un mois, seulement avec ses deux frères qui ont comme lui émigré en France. Ils ont tous les trois travaillé à la restauration de la maison de la *nonna*, maison dans laquelle ils ont grandi. Chaque jour, ils avaient la visite des amis ou des voisins qui ont vite appris qu'ils faisaient des travaux chez Rosa Pavia. Ce fut très émouvant pour eux de retravailler ensemble et de plus dans leur maison d'enfance. Cependant, quand les voisins leur demandaient s'ils envisageaient de rentrer définitivement au pays, les trois frères étaient sûrs d'eux, leur vie est en France maintenant.

Sillio. Histoire d'un émigré

En janvier 1998, mon père a décidé de regrouper les informations qu'il avait recueillies sur la vie de mon grand-père en Italie, sur son départ et son installation en France. Il a perdu à vingt ans, un père qu'il n'a connu qu'en partie. En fait, mon grand-père, pendant les vingt dernières années de son existence, a fermé à double tour les portes de son passé. Mon père comprenait mal certaines interdictions : il ne fallait pas parler de l'Italie, des événements historiques qu'il étudiait au lycée et qui le poussaient à poser des questions : communisme, fascisme, les rapports franco-italiens, la personnalité de Mussolini, la guerre de 39-45. De même, certains tabous l'intriguaient : Cagnes, où habitaient pourtant beaucoup de cousins, l'Italie, terre interdite. Enfin, l'adolescent qu'était mon père comprenait mal la condamnation radicale que mon grand-père portait sur la société de l'après-guerre.

Toutes ces raisons ont fait que consciemment ou pas, pendant de longues années, après le décès de mon grand-père en 1966, mon père a essayé de comprendre le mal de vivre, le traumatisme permanent, et cette sorte de recherche d'identité qui caractérisait mon grand-père. Petit à petit, il a reconstitué la trame de sa vie passée, et il a réussi à comprendre certains mots, certaines attitudes.

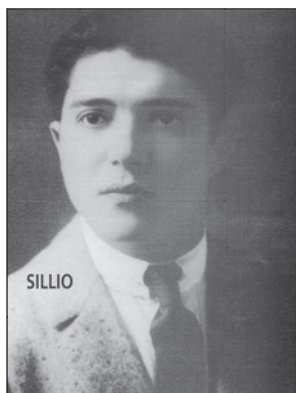
Enfin, à l'occasion d'un séjour plus fructueux que les précédents en Italie, il a fini par reconstituer le puzzle pendant l'été 1997, en interrogeant longuement à Pistoia une cousine très âgée (quatre-vingt-dix ans aujourd'hui), qui est en quelque sorte la dernière mémoire de la famille. En février 1998, il a enfin réalisé cette reconstitution qui lui tenait tant à cœur, en mettant en

œuvre un livre qui résume les événements de la vie de mon grand-père sous forme de roman.

Je vais à mon tour évoquer dans un premier temps, en me fondant sur le récit que mon père a fait, les difficultés qui ont contraint en 1922 mon grand-père à l'exil, puis les épreuves liées à sa fuite et à l'instabilité de sa vie, enfin, la façon dont il a vécu la guerre de 39-45, et le tribut qu'il a dû payer injustement à la société, à cause du fascisme. Je relaterai dans un deuxième temps mes recherches personnelles en Italie, ainsi que mes découvertes.

I- Histoire d'un émigré : Le malentendu de 1922, et l'exil

En 1920, Sillio était un jeune homme heureux de vivre, qui avait envie de dévorer la vie à pleines dents, une vie qui n'était pourtant pas facile pour lui. En 1916, à dix-huit ans, il était descendu de ses collines de châtaigniers pour apprendre le métier de cordonnier à Pistoia. Il logeait là, dans le minuscule appartement de sa sœur aînée, Elisa, qui était couturière. Il économisait sou après sou, pour s'acheter une guitare. Il jouait au football le dimanche, et faisait partie des chœurs du théâtre Manzoni.



L'apparition du fascisme provoqua chez lui un malaise feutré. L'idéologie mussolinienne ne le dérangeait pas vraiment, mais il fut entraîné, un peu malgré lui vers le communisme – anarchisme, de façon tout à fait anodine. Celui de ses camarades qui lui prêtait sa guitare régulièrement l'entraîna un soir dans une réunion politique.

Ce fut pour lui le début d'un engrenage qui allait le conduire à un acte inconsidéré. Sa « mission » consista un beau jour à piloter un prêtre fascisant vers un guet-apens qui allait lui coûter la vie. Sillio accomplit ce geste sans comprendre vraiment la portée qu'il aurait par la suite.

Pendant cette période, le football et le chant avaient perdu beaucoup d'importance, au profit des affaires de cœur. Sillio se maria, et chercha à s'établir. Mais ses projets s'écroulèrent quand les camarades l'avertirent qu'il était recherché par les milices fascistes. Le piège se referma sur lui, quand on

le contraignit à la fuite et à la vie de paria, sans qu'il comprenne vraiment pourquoi. Les choses s'aggravèrent définitivement, quand l'exil vers la France bouleversa le déroulement de sa vie.

En effet, ce fut à Cagnes sur mer, à quelques kilomètres de Nice, que Sillio débarqua à vingt-cinq ans, avec l'impression d'être seul au monde. On l'avait aiguillé chez un cordonnier, lui-même émigré italien, chez qui il tenta de survivre, sans pouvoir communiquer pendant des mois, ni avec sa jeune femme qui attendait un enfant, ni avec sa famille. L'usure du temps, la lassitude, le désir de survivre, tout cela amena un beau jour Sillio à faire venir à Cagnes, sa famille, presque au complet. C'est là qu'il apprit de la bouche de son père, le décès de sa jeune épouse, intervenu avant l'accouchement. Ainsi, à vingt-six ans, il lui fallait refaire sa vie, dans un pays étranger, avec l'interdiction de retourner dans sa mère patrie.

I-1 La rançon de la fuite, et la vie errante

Pendant quelques années, sa vie se stabilisa. D'abord il épousa Paolina, une jeune cousine de la famille Brunelli, qui comme les Natali, était venue s'installer à Cagnes. Les Brunelli étaient liés à la famille de Sillio Natali par les femmes. Paolina lui donna une fille, Odette, qu'il adora rapidement. Mais le destin allait contrarier leurs projets, et en 1929, il fallut à Sillio ramener sa petite nièce Liliane, fille d'Elisa, en Italie, parce que lui seul pouvait le faire. Là, à Pistoia, Sillio, par faiblesse et par imprudence, permit aux fascistes de retrouver sa trace. Et ce qui devait arriver arriva. Rentré précipitamment à Cagnes, il dut faire face à un émissaire fasciste, et appliquer la légitime défense, pour ne pas perdre la vie.

Ainsi, alors que Paolina attendait son deuxième enfant, il se trouva confronté à la situation instable d'un banni, et à la condamnation à la vie errante. Par l'intermédiaire de son ami Rinaldi, ce fut à Hyères qu'il échoua un peu par hasard. Il y loua un fonds de commerce, rue Bourgneuf, et commença un nouvel épisode de sa vie. Son deuxième enfant vint au monde, un garçon dont il fut très heureux, et malgré quelques soubresauts, son existence se stabilisa. C'était sans compter avec la guerre, qui en 1939 éclata, mettant en situation délicate les émigrés italiens.

I-2 La guerre de 39-45, et les dégâts du fascisme

Situation délicate pour les Italiens en général, parce que les gens, de façon trop facile, faisaient l'amalgame entre le fascisme mussolinien et les émigrés d'Italie. Dans toutes les situations de ce genre, il est difficile de porter la nationalité d'un pays ennemi. Par exemple, pendant les alertes à l'école, Albin, le fils de Sillio se voyait refuser le masque à gaz, se faisant traiter de « Mussolini ».

Pour Sillio, d'autre part, le contexte familial envenimait les choses, en ce sens que Boris, son frère cadet, sympathisant fasciste, s'exhibait dans Hyères en chemise noire, en faisant le salut fasciste.

Cela allait d'ailleurs lui coûter cher au moment du débarquement en Provence en août 1944, à la libération, quand à la suite d'une dénonciation d'une vague cousine rancunière, les FFI firent la confusion plus ou moins voulue entre Sillio et son frère Boris qui s'était enfui. Accusé d'activisme fasciste, Sillio devint prisonnier politique. Il ne put prouver son innocence, face aux accusations dont il fut victime, principalement en raison de l'activisme fasciste de son frère cadet, Boris. Il fut emprisonné au fort de Sainte Catherine à Toulon, alors qu'il avait eu en 1942, son troisième enfant, Lidia. L'injuste sanction dura un an et demi, période pendant laquelle, à l'occasion des visites de Paolina à Bandol où il fut transféré, il conçut son quatrième enfant, un garçon, Romain, qui vint au monde juste après sa libération.

Dans le roman, on note cette phrase qui exprime le désarroi auquel il dut faire face à ce moment là : « Rentré à Hyères à la rue Bourgneuf, il eut à faire un long chemin dans sa tête pendant plusieurs semaines, pour se sentir capable d'y rester, de pardonner, tout simplement de tenter de revivre comme Monsieur tout le monde ».

En 1966, à la fin de sa vie, Sillio, en disparaissant prématurément, donnait l'image parfaite du paradoxe que mon père a synthétisé dans cette phrase : « Lui qui avait toujours rêvé de stabilité, il avait dû s'adonner à la fuite, et vivre des situations sans cesse provisoires. Avidé d'égalité, il avait admiré sans réserve certaines couches sociales par qui il s'était fait un devoir d'être apprécié. Profondément patriote, il s'était vu contraint de nier son amour pour son pays. Grand apôtre de l'amour exclusif, il avait été bouleversé par beaucoup de visages de femmes. Il avait été un artiste qui n'avait jamais pu aller au bout de son art. Il n'avait pu rester fidèle à lui-même avec ses enfants

qu'il avait désirés plus que tout et aimés passionnément, qu'il avait voulu introniser enseignants obtenant en cela un bonheur suprême ».

II- Mes recherches personnelles

II-1 Les raisons de mes recherches

Lorsque mon père m'a offert pour mes dix-sept ans l'ouvrage récemment imprimé, je ne connaissais alors que vaguement les événements qui remplirent la vie de mon grand-père, et encore moins les raisons qui le poussèrent à émigrer en France. Je n'avais qu'en de rares occasions entendu parler du fascisme, et de Mussolini. Ces événements n'avaient guère provoqué ma curiosité jusque-là. Pourtant quand je me suis mise à lire le roman, j'éprouvais de plus en plus un sentiment de compassion par rapport à tout ce que Sillio, le grand-père que je n'ai pas connu, dut endurer au cours de sa vie.

Lorsqu'en première année de faculté j'appris qu'un séjour d'un mois à l'étranger était obligatoire, cela me parut l'occasion à ne pas manquer, pour enfin découvrir l'Italie de mon grand-père, et de toute ma famille paternelle, que je ne connaissais que trop peu. Pistoia, c'était décidé, serait le lieu de mon séjour.

II-2 Mes découvertes

Pendant l'été 2000, je suis donc partie pour l'Italie, direction la Toscane. Arrivée à Pistoia, j'ai d'abord fait la connaissance de ma famille italienne, que je n'imaginai pas si grande. Il me fallut bien une semaine, pour mettre tout le monde à sa place, sur l'arbre généalogique. Mais la personne que j'ai eu le plus de plaisir à connaître, fut Liliana, la cousine germaine de mon père, aujourd'hui très âgée. C'est d'ailleurs cette cousine à qui mon père doit quasiment tous les renseignements qu'il a obtenus pour écrire le roman. J'ai profité de ses connaissances, pour en connaître encore davantage sur la vie de jadis en Italie, quand mon grand-père et sa famille y vivaient encore. Pendant de longs moments, nous avons parlé de tout ce qu'elle savait et qu'elle avait plaisir à me raconter.

Mis à part la famille, j'ai également connu d'autres vieilles dames italiennes, dont les histoires de famille de l'époque, ressemblaient plus ou moins à celle de mon grand-père. Je pense en particulier à une très gentille vieille personne qui venait me rendre visite quasiment tous les après-midi à la *lavanderia*

où je travaillais. Lorsque je lui parlai de la vie de Sillio, et des raisons qui l'obligèrent à quitter l'Italie, elle me raconta à son tour l'histoire de l'un de ses frères aînés, qui dut aussi s'exiler à Nice, puis Toulon, et enfin Marseille, pour échapper aux griffes des fascistes.

Je pense encore à une autre vieille dame, une Mazzocchi, veuve, dont le grand frère et une sœur, connurent le même sort que Sillio : le frère, communiste, avait lui aussi commis des actes antifascistes, et il en allait de sa vie de quitter l'Italie au plus vite avec sa sœur cadette. Eux se réfugièrent dans les Alpes françaises.

Toutes ces expériences rapportées m'ont fait arriver à la conclusion que le destin de Sillio a certainement été celui de beaucoup d'Italiens, dans la première moitié du XX^e siècle, des gens déracinés qui se sont installés en France dans des conditions précaires, exposés en permanence à des menaces diffuses, qui rendaient pour eux l'avenir très incertain.

Après les recherches sur ma parenté italienne, je me suis mise en quête des lieux. Ainsi, j'ai essayé systématiquement de retrouver les endroits importants évoqués dans le roman. À Pistoia, d'abord, j'ai recherché la Via del Ceppo, puis la Piazza del Duomo, et enfin, le théâtre Manzoni. J'ai été saisie d'émotion en pensant que ces mêmes pierres avaient vécu d'autres époques, en particulier, celle des soirs de premières représentations d'opéras, dans les années 1920.

Ensuite, j'ai recherché tous les lieux anecdotiques du récit de mon père. Je me suis rendue à Mominio, en passant par son col abrupt et ses lacets à n'en plus finir. Là, j'ai pu reconnaître l'Auberge Amelia et son épicerie juste en face, toujours en activité. La fontaine en contrebas du village, ainsi que les abondantes forêts de châtaigniers. C'est là que Sillio retrouva la première femme qu'il avait aimée, après l'avoir longtemps recherchée. Je suis également passée sur le pont de la Venturina, où mon grand-père vint cogner à vélo, le soir où il redescendit de Mominio, rempli de joie, après que Laura lui eut dit qu'il pourrait revenir la voir.

Puis, la découverte de Badi et de Moscacchia, villages de mes grands-parents, a suscité chez moi une grande émotion. À Moscacchia, j'ai eu la chance de rencontrer un vieux monsieur, qui jadis connut ma grand-mère, et de voir la maison où elle passa le début de sa vie. Cette personne âgée, nommée Pierino, m'a raconté avec plaisir l'époque où Paolina vivait à Moscacchia :

les visites des cousins, les parties de baignades au lac, les bals du samedi soir au Poggio...

Pour finir, je me suis rendue au Lago di Suviana et m'y suis baignée, en pensant que mes *nonni* faisaient de même, il fut un temps, par les grosses chaleurs de l'été toscan.

Toutes ces recherches et découvertes ont été pour moi une expérience extrêmement enrichissante et magique, en ce sens qu'après la découverte de nombre de lieux, personnages et faits à travers la lecture du roman *Sillio*, j'ai pu tout redécouvrir en réalité, et même en savoir davantage, grâce aux multiples connaissances que je fis tout au long de mon séjour. Tout cela fut d'autant plus agréable que je ne parlais qu'en italien et avec des Italiens, qui de temps en temps portaient soit le même nom que moi, ou mieux encore, avaient connu mes grands-parents !

Murielle Mazzocchi
Licence LEA 2001-2002

L'émigration italienne vers la Suède dans les années 1950 et 1960

**Analyse basée sur le film
Un paradiso senza biliardo
de Carlo Barsotti**

Sur le nombre total des émigrants italiens du second après-guerre, ceux qui choisirent d'aller en Suède n'étaient certes pas une majorité. Mais pendant deux décennies les Italiens allaient constituer un des groupes les plus importants d'immigrés en Suède. Il s'agissait en majeure partie d'hommes jeunes et célibataires.

Quelle vie les attendait au bout d'un voyage de plus de 3000 kilomètres ? Quels obstacles devaient-ils affronter afin de s'intégrer dans la société suédoise ? La Suède ressemblait-elle réellement à l'image dépeinte par les industriels pour y attirer les Italiens ? Afin de répondre à ces questions, je me suis essentiellement basée sur le film *Un paradiso senza biliardo* de Carlo Barsotti, qui met en scène le destin de deux jeunes Italiens émigrés en Suède.

Après un bref résumé du film, je tenterai d'analyser les diverses difficultés auxquelles devaient faire face ces émigrants italiens, qui, arrivés en Suède, allaient découvrir des conditions climatiques et culturelles, des habitants et un monde de travail très différents.

Résumé du film

L'histoire commence en 1950, dans le village toscan Castellina in Livorna. Les hommes qui ont fait la guerre contre les Allemands se retrouvent sans travail. Ils passent leurs journées dans le bar du village, le « bar sport », à jouer au billard et à lire les lettres de Franco, qui est parti travailler en Suède deux ans auparavant. Là-bas, écrit-il, le salaire d'un ouvrier est trois fois plus élevé qu'en Italie, le logement et l'assistance médicale sont gratuits, on peut tutoyer le patron, et on n'a même pas besoin de faire grève puisque « l'employeur augmente les salaires de sa propre initiative en accord avec le syndicat ». À ce « paradis sur terre » ne manque qu'une seule chose : le billard.

Encouragé par ces lettres, Giuseppe, un ami de Franco, décide de se rendre lui aussi au « paradis », et part travailler dans la même usine que Franco. Mais au fur et à mesure qu'il découvre la vie en Suède, il se rend compte qu'elle comporte également des aspects moins positifs, que Franco ne mentionnait jamais dans ses lettres. Malgré ses efforts il ne parvient pas à s'y adapter, et tandis que Franco épouse une Suédoise, Giuseppe finit par décider de retourner en Italie.

I- Une nature et une culture profondément différentes

Si la différence entre deux pays était liée à la distance qui les sépare, on aurait pu croire que les émigrés Italiens se seraient intégrés plus facilement en Suède qu'en Amérique par exemple. La réalité est tout autre ; il aurait été difficile en effet de trouver un pays plus différent de l'Italie que l'était la Suède de l'époque.

I-1 Les conditions géographiques et climatiques

Les émigrants italiens venaient en Suède en train. Le paysage qui se déroulait sous leurs yeux n'avait pas grand-chose en commun avec celui auquel ils étaient habitués. La Suède est un pays de grande superficie, son sol représente 4/5 de celui de la France. Mais les Suédois sont peu nombreux, en 1950 ils n'étaient que 7 millions. Il en résulte que de grandes parties du pays sont complètement désertes. Vu la disposition géographique de la Suède, qui est tout étendue en longueur, il fallait parcourir un long chemin avant d'arriver

dans les villes qui accueillait les immigrants, le plus souvent situées dans le centre du pays.

Avec ses forêts immenses et ses rares habitations, le paysage suédois devait leur paraître plutôt hostile, surtout à ceux qui sont arrivés en hiver. Pendant le dur hiver nordique il n'y a pas de verdure, les seules couleurs de la nature sont le gris, le marron et le blanc de la neige. Enneigé, le paysage peut être pittoresque, mais pendant de longues périodes la nature semble totalement dépourvue de vie. Beaucoup de ceux qui sont arrivés en Suède en hiver croyaient que les arbres étaient morts et que le paysage serait toujours aussi désolant.

Il n'a pas dû être facile de quitter un pays au climat doux et à la nature luxuriante pour se retrouver dans un endroit où les conditions climatiques sont difficiles à supporter même pour ceux qui y sont nés. En Suède l'hiver peut durer plus de neuf mois par an, et la température peut descendre à plus de 30 degrés au-dessous de zéro.

« Toujours du mauvais temps », s'exclame Giuseppe après quelque temps passé en Suède, le pays où l'on « fait des nuages en parlant ». « Mais où se trouve le soleil ici ? », s'interroge-t-il.

En fait, l'absence de lumière est encore plus insupportable que le froid. Et durant l'hiver le soleil se fait rare. À trois heures de l'après-midi c'est déjà le crépuscule et à quatre heures il fait nuit noire. En été les journées sont d'autant plus longues, mais cela ne compense guère le manque de lumière de l'hiver puisque la belle saison ne dure jamais très longtemps.

I-2 Mentalités et modes de vie

Ces différences climatiques ont sans aucun doute une grande influence sur les habitants des pays en question. Sur de nombreux points, les mentalités et les coutumes suédoises et italiennes sont aussi opposées que le sont les climats et les paysages.

En hiver les Suédois préfèrent rester à la maison en famille, et ils ne sortent que pour se rendre au travail. Il paraît donc naturel qu'ils soient plus introvertis que les Italiens.

Les Suédois sont plutôt discrets ; ils parlent doucement et sans gesticuler. En Suède il faut être ordonné, obéir à ses supérieurs, éviter de s'énerver et de déranger les autres. Aujourd'hui tout ceci s'est un peu atténué, mais dans

les années 1950 et au début des années 1960 chaque citoyen respectable se devait de suivre ces règles de conduite.

Dans cette société tranquille débarquèrent les Italiens, qui se servaient de leurs mains pour s'exprimer, qui parlaient fort et riaient aux éclats dans des lieux publics.

« Les Suédois n'élèvent la voix que lorsqu'ils sont ivres », écrit Franco au début. Giuseppe se demande alors ce que penserait un Suédois s'il venait dans leur bar...

De nombreuses scènes du film illustrent ces différences de mentalité. Il y a par exemple l'épisode dans la cantine de l'usine à l'heure du déjeuner. Les Italiens ont une table pour eux et les Suédois une autre. Alors que les Suédois mangent calmement sans discuter, les Italiens semblent faire la fête. Cependant ils se plaignent de la nourriture : si l'on peut parler d'une culture culinaire suédoise, l'on peut dire que les plats sont conçus avant tout pour être nourrissants. Au déjeuner on ne boit pas de vin mais du lait. Giuseppe se dit que c'est drôle la vie : quand il était petit et adorait le lait, on n'en trouvait même pas au marché noir, et maintenant qu'il est adulte, et qu'il ne l'aime plus, il doit en boire au déjeuner !

Heureusement se trouve parmi les Italiens un homme de la Maremma qui sait cuisiner à l'italienne, et tous les soirs ils font la fête avec des pâtes et du vin italiens, en jouant de la guitare et en chantant des chants traditionnels du pays.

Il y a également la scène où Giuseppe va déjeuner pour la première fois dans un restaurant suédois. Pour commencer, Franco vient le chercher à onze heures, lui expliquant que tout se fait plus tôt en Suède. Les deux repas de la journée se prennent à onze heures et à cinq heures. Ceci aussi est lié aux conditions climatiques : on commence la journée plus tôt pour profiter de chaque heure ensoleillée.

Cette organisation du temps se trouve pourtant en contradiction avec une autre spécificité de la société suédoise. Arrivés dans le restaurant, Franco et Giuseppe demandent une bouteille de vin avec le repas, mais la serveuse refuse de servir du vin avant midi. En Suède la consommation d'alcool est en effet strictement contrôlée. On ne peut même pas acheter une bouteille de vin dans un supermarché classique ; il existe des boutiques spécialisées pour la vente de boissons alcoolisées. Les restaurateurs n'ont pas le droit de servir

d'alcool avant l'heure de midi, et « le règlement est le règlement ». La bouteille qu'avait commandée Franco arrive quand ils ont déjà fini de manger.

En buvant le vin les deux amis entament une discussion « à l'italienne », et les autres clients du restaurant leur lancent des regards effrayés. Plus d'une fois dans le film on les prend pour des ivrognes ou des fous parce qu'ils parlent fort.

Toutes ces différences ne pouvaient laisser indifférents les Suédois, peu habitués aux étrangers. Voyons maintenant ce qu'a éprouvé la population suédoise face à cette nouvelle immigration.

II- Les réactions des Suédois à l'immigration italienne

En Suède l'immigration est un phénomène récent. Avant la seconde guerre mondiale, les seuls étrangers présents sur le sol suédois venaient des autres pays nordiques. Comme les peuples scandinaves se ressemblent, l'intégration se faisait généralement sans heurts.

À partir de 1945 la Suède ouvrit ses portes à l'Europe du sud. L'industrie suédoise envoyait même des représentants en Italie et ailleurs à la recherche d'ouvriers qualifiés. L'immigration augmenta de façon rapide, et même si les immigrants ne faisaient que répondre à l'appel des industriels, certaines parties de la population suédoise ne voyaient pas d'un bon œil ce flux d'étrangers.

II-1 Préjugés et xénophobie

Contrairement aux Finlandais et aux Danois, les Italiens ne passaient pas inaperçus avec leurs cheveux noirs et leurs manières exubérantes. Et alors que les différentes langues du nord se ressemblent, les Italiens ne pouvaient, du moins au début, communiquer avec les Suédois pour mieux faire connaissance. Comme souvent dans de telles situations, la différence donna lieu à des préjugés.

Au début du siècle les premiers Italiens venus en Suède étaient des stucateurs qui fabriquaient des stucs en plâtre. D'où le surnom péjoratif que donnaient les Suédois aux immigrants italiens dans les années 1950 et 1960 : *chats de plâtre*.

Dans le film *Un paradiso senza biliardo*, les Italiens qui se rendaient en Suède devaient subir dès leur arrivée une douche désinfectante, ce qui démontre bien l'image qu'avaient les Suédois des Italiens, qui étaient considérés comme sales et malsains.

« Il faut être propre pour être civilisé », argumente le responsable du groupe d'immigrants. « Essayez de ne pas souiller, tentez de montrer que vous êtes dignes de vivre en Suède », poursuit-il.

Dans une autre scène les hommes sortent, comme tous les dimanches, devant les baraques qui leur servent de logement ; ils sont observés par une foule de curieux comme s'ils étaient des singes dans un zoo.

II-2 Les hommes et la jalousie

Toutefois, les cheveux noirs et les yeux bruns ne déplaisaient pas à tout le monde. Si les hommes suédois se sentaient menacés par la présence des Italiens, c'était dû aussi au succès qu'avaient ces derniers auprès des femmes, et pas seulement parmi les célibataires.

Dans le film de Carlo Barsotti, les hommes invitent régulièrement des Suédoises à faire la fête avec eux dans les baraques. Le mécontentement des Suédois ne se fait pas attendre. L'un d'entre eux fait appel à la police puisqu'il soupçonne sa femme de se trouver dans les baraques avec les Italiens. Surprise : ils y retrouvent non seulement son épouse mais également celle du commissaire !

La plupart des Italiens qui décidaient de rester en Suède le faisaient parce qu'ils avaient trouvé une compagne suédoise. C'est le cas de Franco, qui à l'arrivée de Giuseppe n'habite plus dans la baraque des ouvriers mais dans un appartement avec une Suédoise et sa fille. Giuseppe entame lui aussi une relation avec une femme, sans savoir que celle-ci est déjà mariée. En les prenant au flagrant délit, le mari s'exclame :

« *Je savais que je te trouverais au lit avec l'un d'entre eux !* ».

Ces problèmes liés à l'intégration dans la société suédoise et aux relations avec les Suédois n'étaient donc pas négligeables. Néanmoins ils auraient eu moins d'impact si les patrons avaient tenu parole sur les conditions de travail, qui constituaient l'attrait principal pour les Italiens. Nous verrons que ce n'était pas toujours le cas.

III- Avantages promis et désillusions

Pour attirer les travailleurs, les patrons n'ont pas hésité à glorifier la Suède, où la vie était à leurs dires si facile et les avantages bien plus nombreux qu'en Italie. S'ils disaient vrai sur certains points, sur d'autres la réalité ne correspondait guère à leurs beaux discours.

III-1 Le logement

L'un des privilèges promis par les industriels suédois était celui du logement gratuit. En fait les ouvriers étrangers se retrouvaient dans de simples baraques juxtaposées à leur usine. Ils y vivaient regroupés, à quatre hommes par chambre, avec cuisine et salle de bains communes.

Ce mode de logement constituait-il vraiment un privilège pour les immigrants ? Aucune vie privée n'était possible dans ces conditions. Et le fait de les regrouper ainsi ne facilitait pas l'intégration des nouveaux venus en Suède. Ils n'avaient pas de voisins suédois, et ne pouvaient pas recevoir de visite sans l'accord de leurs colocataires.

En outre manquait à ces logements l'intégrité d'un vrai chez-soi. Il y avait constamment sur place un représentant de l'entreprise pour vérifier l'ordre et la propreté. Et lorsque la police les soupçonnait d'accueillir des femmes mariées, elle n'hésitait pas à fouiller chaque chambre.

Ce logement était effectivement gratuit, mais comme le dit Giuseppe, « dans un camp de concentration on ne paie pas de loyer non plus ».

III-2 Les relations avec la hiérarchie

Les Italiens qui partaient travailler en Suède avaient tous entendu parler des bonnes relations qui existaient dans les usines suédoises entre les travailleurs et la direction. Ils savaient avant d'arriver qu'on tutoyait même le patron et qu'il y avait des accords constants entre le syndicat et le patron pour les augmentations de salaire.

En effet les Italiens étaient toujours bien accueillis avec une cérémonie de bienvenue. Mais peu à peu ils découvraient que derrière cette façade harmonieuse se cachait une hiérarchie aussi stricte qu'en Italie. Le fait de tutoyer le patron ne changeait rien : en Suède on ne vouvoie personne, si ce n'est les membres de la famille royale !

Les ouvriers italiens attendaient beaucoup du soutien syndical. Mais il faut savoir que les syndicats sont très différents dans les deux pays. En Suède il existe un système de syndicat unique auquel appartiennent 90% des personnes actives ; c'est le taux le plus élevé au monde. Les représentants syndicaux sont en étroite relation avec les patrons. Ce sont même eux qui s'occupent de la discipline sur le lieu de travail. Giuseppe y voit une méthode cachée pour contrôler les mouvements des travailleurs. Il est communiste et ne veut pas faire partie d'un syndicat sans position politique.

Un jour Giuseppe dit à Franco que si les travailleurs italiens refusaient de travailler, tout le système serait bloqué. Franco lui répond qu'en Suède on ne doit même pas parler de faire grève, que le mot « grève » sonne comme une injure.

Pour Giuseppe ces attitudes rappellent celles du fascisme, et il pense que les Suédois sont fascistes sans s'en rendre compte. Il est vrai qu'en Suède il existe comme un accord tacite qui veut que chacun doit faire son devoir sans se plaindre.

III-3 Le salaire

Le majeur attrait de la Suède pour la main d'œuvre italienne fut celle de la différence du niveau de rémunération entre les deux pays. Beaucoup avaient de la famille à nourrir en Italie, comme Giuseppe dont la mère était veuve sans revenu avec deux jeunes enfants à charge.

Pour les chômeurs, mais aussi pour ceux qui travaillaient dans les usines italiennes, les promesses de salaire des patrons suédois dépassaient de loin ce à quoi ils pouvaient aspirer en Italie. Souvent lors de la signature du contrat ils se contentaient de vérifier la somme avant de signer.

Pourtant il existe une différence fondamentale lorsqu'on parle de salaire en Suède et en Italie. En Suède on exprime toujours la somme brute qu'on gagne, c'est-à-dire le montant dont on dispose avant la soustraction des impôts ; alors que les Italiens ont l'habitude de parler de leur salaire net.

Les impôts en Suède représentent presque un tiers du salaire. L'assistance médicale n'est pas gratuite, mais financée par les impôts. Pour les Italiens qui recevaient leur premier salaire la somme qu'ils recevaient était souvent une mauvaise surprise par rapport aux chiffres mentionnés dans le contrat.

C'est avant tout pour cette raison que Giuseppe décide de rentrer au pays. Dans ses lettres, Franco lui avait parlé de salaires trois fois plus élevés

qu'en Italie, mais c'était sans tenir compte des impôts. S'il ne gagne pas plus d'argent, Giuseppe ne veut pas rester dans un pays auquel il n'arrive pas à s'adapter. Même Franco, qui restera pourtant en Suède, dit à Giuseppe lors de son départ :

« Dis la vérité aux amis, dis-leur de rester au pays. Quand on émigre, on ne devient pas émigré, mais exilé ! »

L'intégration dans la société suédoise ne s'est donc pas effectuée sans heurts, et sur de nombreux points la réalité ne fut pas aussi merveilleuse que l'avaient laissé entendre les employeurs de l'industrie. Pourtant la majorité des personnes ainsi venues travailler en Suède allaient y rester à vie. Même s'il y avait des problèmes d'intégration, ils n'étaient pas insurmontables et la vie en Suède comportait également des aspects positifs.

Toutefois ceux qui y sont restés n'oubliaient jamais la mère patrie. Les dernières minutes du film de Carlo Barsotti montrent Franco, qui même après trente ans en Suède a les larmes aux yeux en lisant les lettres de Giuseppe. Pour garder un lien avec la vie italienne, les émigrants italiens venus en Suède dans les années 1950 et 1960 emmenèrent avec eux des parties de leur culture. Ainsi furent introduits en Suède les pâtes, la pizza, l'huile d'olive etc. Avec les immigrants d'autres pays, les Italiens allaient donner au royaume aux trois couronnes une ouverture sur le monde.

À partir de 1967 et le début d'un ralentissement de l'économie, le gouvernement suédois a de nouveau instauré des mesures de contrôle pour réduire l'immigration. Depuis les années 1970 l'émigration italienne vers la Suède a été minime. Mais il existe encore une communauté italienne en Suède, constituée de ceux qui y sont restés, leurs enfants et petits-enfants. Ces derniers sont complètement intégrés dans la société suédoise et aujourd'hui les deux pays appartiennent à la même communauté : celle de l'Union Européenne.

(traduit de l'italien par l'auteur)

Kristina Berg-Bernasconi
Licence LEA 1998-1999

Immigrés italiens en Suède 1955 et 1965

	Enfants (-15 ans)		Célibataires (+15 ans)		Mariés		Veufs/ divorcés		Total	
	M	F	M	F	M	F	M	F	M	F
1955	28	49	279	77	195	135	2	11	504	272
1965	154	128	792	97	388	311	8	27	1342	583

L'immigration des femmes en Italie

Pendant le premier semestre de Licence, j'ai eu l'opportunité d'aller étudier à Turin en projet Erasmus/Socrates. J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt le cours d'Histoire Sociale du professeur Ada Lonni. En illustration de son cours intitulé « Sociétés méditerranéennes du XX^e siècle, entre conflits et migrations », j'ai assisté avec les autres étudiants à diverses conférences, et plus particulièrement à la conférence sur les nouvelles politiques migratoires en Italie et en Europe, qui se déroulait à Turin dans les locaux du centre interculturel des femmes *Alma Mater*. C'est lors de la visite de ce lieu que nous avons rencontré les membres de l'association du même nom. C'est par la suite que j'ai eu l'idée d'approfondir le thème de l'immigration féminine à travers l'*Alma Mater*.

L'Italie a été la source et l'objet de plusieurs vagues d'immigration. Tout d'abord, à la fin du XIX^e siècle, les Italiens ont émigré en masse à l'étranger. Cette première vague a duré jusqu'en 1950. Ensuite, les Italiens du sud se sont déplacés vers le nord de l'Italie. Enfin, les femmes étrangères ont commencé à arriver en Italie dans les années 1960 et 1970. Ces femmes n'ont pas toutes eu le même parcours.

Des questions se posent à nous : pourquoi ces femmes sont-elles venues ? Aujourd'hui beaucoup de femmes étrangères arrivent encore sur le territoire italien, et leur intégration n'est pas toujours facile. Pourtant il existe des

attentes communes à ces femmes immigrées et à la société italienne. Voilà pourquoi a été créée l'association *Alma Mater* qui a pour projet commun avec d'autres associations turinoises de chercher à répondre à ces attentes.

I Analyse de la situation actuelle

I L'évolution du phénomène de l'immigration

Ada Lonni explique l'évolution des migrations féminines dans la revue *Balie italiana e colf straniera*. À la fin des années 1960, l'Italie avait atteint une situation économique favorable : augmentation des richesses, expansion continue et croissance économique. Mais suite à la crise de 1973-74, les espérances ont été revues à la baisse. Par ailleurs, la venue de femmes étrangères était bien vue des familles italiennes qui ne pouvaient plus payer des Italiennes pour exécuter les tâches domestiques. On peut aussi ajouter que certaines activités qui avaient toujours fait partie de la vie d'une femme étaient de plus en plus délaissées, comme par exemple l'aide aux personnes âgées. Avec l'évolution des mentalités, la femme s'émancipait et avait d'autres aspirations. Elle commençait à travailler à l'extérieur et assumait d'autres rôles.

Dans les années 1970, des femmes sont arrivées en Italie, venant de pays ravagés par les guerres, les maladies, la misère. Dans ces pays du sud, les problèmes politiques et économiques les poussaient à partir et offraient à l'Occident une main d'œuvre bon marché. Des femmes somaliennes, capverdiennes commencèrent à arriver pour travailler comme domestiques dans des familles d'anciennes colonies. Cette immigration clandestine était silencieuse et invisible puisque les femmes ne sortaient pas des maisons où elles travaillaient.

Ensuite, à partir de 1985, ces venues se sont multipliées mais le phénomène restait le même : les femmes étrangères arrivaient toujours seules dans les villes italiennes pour travailler comme domestiques. Aux femmes capverdiennes, latino-américaines, érythréennes et somaliennes, s'ajoutaient toujours plus nombreuses les femmes philippines. Elles arrivaient avec l'aide religieuse ou d'agences de placement, plus ou moins licites.

À la fin des années 1980, le phénomène a commencé à changer. Les femmes immigrées ont ressenti le besoin de sortir de l'isolement qui les avait séparées les unes des autres pendant des années, et qui ne leur permettait pas de s'intégrer dans la société italienne. Les femmes arrivées les premières

laissaient leur poste de domestiques permanentes pour un travail à la journée ou à l'heure. Elles acquéraient de cette façon plus de visibilité dans la société italienne.

Dans le même temps, des femmes commençaient à arriver pour retrouver leurs familles, cette fois encore de façon lente et clandestinement.

C'est la raison de la venue de Gabriela de Roumanie, dans le premier récit de *Per voce sola. Ritratti di donne immigrate*¹:

Moi je n'en pouvais plus d'attendre. Il était parti pour l'Italie, de nouveau. J'ai supporté deux mois, je courais au bar m'agripper au téléphone, mais ensuite... Ma cousine m'a dit il y a trois jours si tu y vas, je pars avec toi. Et nous voilà ici.

Après la fermeture des frontières des pays du centre et du nord de l'Europe, les travailleurs étrangers ont émigré en Italie. Et après quelque temps, parfois quelques années, ils ont fait venir leur femme et leurs enfants restés dans leur pays d'origine. Ces femmes arrivaient surtout du monde arabe : de l'Égypte, de la Tunisie et du Maroc. D'autres femmes venaient d'Extrême-Orient, comme les Chinoises, et s'inséraient avec leurs maris dans la restauration ou dans le secteur du vêtement. Dans un autre récit, il y a l'histoire de Chen Les qui est arrivée en Italie et a commencé à travailler dans un restaurant chinois à Turin, avec sa famille, émigrée avant elle à cause du communisme.

Mais les rapprochements familiaux se faisaient et se font même pour les hommes. L'exemple des Philippins est classique : ils rejoignent leur femme une fois insérée sur le marché du travail italien. Dans ces cas là, les parcours de rapprochement se révèlent souvent semés d'embûches. L'homme doit par exemple s'intégrer dans son nouveau pays, être logé, entretenu. Ensuite, il ne peut pas travailler en règle pendant un an, il doit donc choisir entre le travail au noir et l'inactivité forcée.

Il en allait de même pour les femmes qui venaient en Italie pour retrouver leur mari, cela n'a pas été facile. La difficulté commençait avant même d'arriver, en voyageant seules ou avec leurs enfants, certaines ont souffert pendant un parcours souvent dangereux. Dans son récit, Gabriela se rappelle :

1. Eramo P.P., *Per voce sola. Ritratti di donne immigrate*, Associazioni Genti e Città, Torino, 1998.

Eh, j'arrive, ne ferme pas les yeux, attends-moi, ne pars pas, ne me laisse pas seule ! Il est quatre heures du matin et il a commencé à pleuvoir, c'est la dernière épreuve, comme un examen pour voir si tu es vraiment convaincue, si tu veux vraiment y arriver. Les cheveux et ensuite les bras et les jambes et les chaussures qui se noient et le dos, les yeux, les pensées, tu te demandes quoi d'autre encore...

Puis l'épreuve continuait car elles arrivaient dans un pays nouveau dont elles ne connaissaient pas la langue ni les traditions.

Une fois arrivées en Italie, les femmes devaient affronter toute une série de problèmes. Les difficultés variaient selon les raisons qui les ont poussées à partir.

2 De nombreux motifs d'émigration

En effet, ces dernières années, les femmes ont émigré soit pour des raisons de travail soit par rapprochement familial.

Aujourd'hui, il y a 432 000 étrangères présentes en Italie légalement, soit 43% de l'immigration totale. Les Marocaines sont les plus nombreuses. Sur la base des permis de séjour au 1^{er} janvier 1997, il y a 115 026 Marocains immigrés en Italie, parmi lesquels 20,6% de femmes. La plupart d'entre elles sont venues pour retrouver leur mari.

Beaucoup de femmes occupent encore aujourd'hui des emplois de domestiques. Il suffit de regarder les chiffres de l'ISMU : en 1994, sur 23 043 femmes enregistrées à l'OML du Ministère du travail, 2 317 travaillent dans l'agriculture, 3 390 travaillent dans l'industrie et 17 336 sont répertoriées dans d'autres activités, parmi lesquelles 10 306 occupent des emplois de domestiques. Par exemple, expliquent Favaro et Omenetto¹, les femmes philippines immigrées ont un niveau d'instruction et de formation professionnelle plutôt élevé. La majorité en effet est diplômée et, dans certains cas, a le niveau de la licence. Cependant, le marché du travail dans les secteurs dans lesquels elles sont spécialisées est presque inexistant en Italie, alors que « l'unique emploi disponible est celui du secteur domestique. La gamme de possibilités varie du poste d'employée « fixe » avec obligation de résider sous le toit de l'employeur, à celui d'employée à la journée ou à l'heure ; de femme à tout

1. Favaro G., Omenetto C. , *Donne filippine in Italia*, Guerini e Associati, Milano, 1993.

à faire à l'emploi plus qualifié de baby-sitter ou d'assistante aux personnes âgées ». Dans ce secteur, les femmes philippines continuent à être recherchées. En général, affirment Favaro et Omenetto, la demande de domestiques continue à être élevée en Italie. Selon Pugliese ¹, la domestique symbolise le statut de la petite et moyenne bourgeoisie italienne.

Mais l'immigration pour le travail et celle pour rapprochement familial ne sont pas les seules formes d'immigration. Comme le dit Ada Lonni, on émigre aussi pour d'autres raisons, et dans certains cas, ce peut être une dernière solution, souvent non désirée, non voulue. Alors n'oublions pas toutes les femmes qui, seules ou avec leur famille, cherchent en Italie hospitalité et protection contre la guerre. Les images des familles qui fuient, généralement par la mer, à travers des moyens de transport précaires, sont de plus en plus nombreuses. Hier, elles fuyaient les enclaves bosniaques, et aujourd'hui, elles s'expatrient du Kosovo pour laisser derrière elles le climat de terreur qui règne dans les villes. De nombreuses femmes cherchent refuge dans les pays voisins et se regroupent en camps de réfugiés, où elles vivent dans des conditions terribles.

Nous ne pouvons pas généraliser l'immigration : il y a des femmes forcées à fuir à cause de la guerre et des atrocités qu'elles doivent subir, et d'autres, nigérianes et slaves essentiellement, qui arrivent en Italie et sont forcées de s'insérer dans le monde de la prostitution pour pouvoir survivre.

Bien que ces femmes soient plus visibles que les autres aux yeux de la société, leur nombre est difficile à évaluer. On note une forte concentration dans les grandes villes. Elles sont estimées à 2 500 dans la capitale italienne.

Beaucoup de ces femmes savent à l'instant du départ quel type d'activité les attend en Italie. Mais elles ne connaissent pas le degré d'exploitation, aussi bien sexuelle qu'économique, auquel elles seront soumises.

D'autres femmes se sont vu promettre dans leur pays d'avoir en Italie un logement et un travail comme domestique ou baby-sitter, mais, après des jours d'attente difficile, elles comprennent quelle est la réalité. Ni l'appartement ni le travail n'arrivent et quelqu'un vient les trouver, souvent une connaissance qui a participé à leur arrivée, pour leur annoncer qu'elles ont contracté une dette de plusieurs milliers d'euros, dette qui correspond au coût du voyage... Elles

1. Pugliese E., Maciotti M.I., *Gli immigrati in Italia*, Bari, Laterza, 1991.

doivent donc accepter n'importe quel compromis pour pouvoir rembourser l'argent. Elles entrent ainsi malgré elles dans la prostitution, dont il est très difficile de sortir à cause des proxénètes qui dirigent ces circuits. Toutes ces femmes se trouvent isolées, forcées à vivre en situation de marginalité et à se déplacer continuellement sur le territoire italien. Elles vivent avec la peur d'être dénoncées, parce qu'elles sont toutes présentes en Italie clandestinement, d'être expulsées ou d'être retrouvées par leur proxénète, mais, surtout, d'être dénoncées si elles parlent avec quelqu'un.

Le manque de contacts avec la réalité italienne les empêche d'apprendre la langue ; rarement en effet elles connaissent l'italien, alors que leur niveau d'instruction est relativement élevé : presque 50% d'entre elles, comme le révèlent les diverses enquêtes menées sur le territoire italien, ont un brevet des collèges.

Pour ces femmes en situation d'irrégularité, le permis de séjour pourrait représenter une opportunité pour changer de travail et donc pour changer de vie. Toutefois, ce permis n'est pas facile à obtenir.

3 La loi italienne

Alors que l'Europe industrielle avait déjà fermé ses frontières aux immigrants du sud, l'Italie ne disposait d'aucune loi pour régler les entrées ou freiner l'immigration, car c'était un phénomène nouveau pour ce pays. Parce que le tourisme était une de ses ressources économiques majeures, l'Italie n'avait pas de raisons de fermer ses frontières. C'est ainsi qu'elle est devenue un pays de transit : des immigrants du Maroc, de l'Algérie ou de la Tunisie débarquaient sur les côtes italiennes avec l'objectif de rejoindre la France ou l'Allemagne, pays plus industrialisés et riches.

Ces projets prenaient fatalement fin en Italie à cause de la fermeture des frontières et, donc, beaucoup de ces immigrants étaient contraints de s'arrêter en Italie, et de s'insérer dans la société.

Les femmes furent les premières à venir en Italie pour travailler. Ensuite, les hommes sont venus seuls pour la cueillette des fruits dans le sud de l'Italie. Très souvent, certains d'entre eux rentraient dans leur pays après la saison.

Tout cela ne créait pas de problèmes pour la société italienne. La situation s'est modifiée par la suite : beaucoup sont restés dans ces villes où l'industrie avait besoin de main d'oeuvre et aucune mesure législative n'a été votée pour régulariser cette immigration croissante et souvent clandestine. La première

loi sur l'immigration a été votée en décembre 1986. Toutefois, elle se révéla une tentative vaine et inefficace, malgré une série d'objectifs concernant le secteur ouvrier : offrir les mêmes opportunités et droits aux travailleurs étrangers et italiens, faciliter l'insertion, régulariser les situations en délivrant des permis de séjour et, enfin, établir des règles sur les flux migratoires. Ces objectifs n'ont pas eu les résultats espérés. En effet, en ce qui concerne les régularisations des immigrés en Italie, bien peu étaient enclins à déclarer leur présence puisque cela aurait signifié être licencié d'un travail qui le plus souvent était illégal.

Les premiers changements furent introduits en 1990 avec la loi Martelli, nom du ministre des Affaires sociales. Cette loi prévoyait la délivrance d'un permis de séjour à ceux qui arrivaient en Italie, sans nécessité de justifier d'un emploi. L'unique critère d'attribution était de justifier de papiers prouvant une présence réelle sur le territoire. Toutefois, la crainte d'un possible refus, et donc d'une expulsion du territoire, poussait beaucoup d'étrangers à rester dans la clandestinité, et de ce fait dans l'irrégularité. Toutefois, la loi a eu beaucoup de succès : 700 000 immigrés ont été régularisés, en particulier beaucoup d'Africains.

Un des principaux objectifs de la loi Martelli était la modification du concept de réfugié politique, en particulier pour tout ce qui avait trait aux freins d'ordre temporel (étaient déclarés réfugiés politiques ceux qui avaient subi des persécutions racistes, politiques ou idéologiques avant le 1^{er} janvier 1951), et aux freins d'ordre géographique (n'étaient acceptés que les réfugiés des pays d'Europe de l'est). Selon la nouvelle loi, tous sans distinction pouvaient demander le statut de réfugié politique s'ils pouvaient démontrer, une fois arrivés à la frontière, avoir été l'objet de persécutions. Or seules les persécutions physiques pouvaient être facilement démontrées car elles laissaient des traces visibles. La majeure partie des femmes qui fuyaient la guerre du Kosovo ne pouvaient démontrer les horreurs, la peur, et les massacres qu'elles avaient vus ou elles-mêmes vécus. La crainte d'un éventuel refus pousse alors beaucoup d'immigrés à rester dans cette irrégularité.

La loi Martelli a été renforcée en 1995 avec le Décret Dini qui prévoyait une application complexe des cas d'expulsions. L'importance de ce décret vient de la parution d'un article soutenant l'obligation de pratiquer des soins médicaux sans faire cas du statut régulier ou non du malade.

Par rapport aux lois précédentes, la loi Turco-Napolitano de 1998 est la première à affronter le problème de l'immigration dans son ensemble, en tenant compte des droits et des devoirs de la personne. La loi prévoyait par exemple de donner le droit de vote aux immigrés pour les élections régionales et communales. Mais cette règle n'a pas été appliquée car elle était contraire à la Constitution italienne. Parmi d'autres avancées de la loi Turco-Napolitano, on note la possibilité de renouveler un permis de séjour, et pour l'étranger présent depuis cinq ans en Italie, la délivrance d'une carte de séjour permanente. Les droits fondamentaux ont été mis en avant, comme le droit d'être informé dans sa propre langue ou dans une langue compréhensible, le droit de ne pas subir de discriminations de la société, des autorités publiques et de la police, le droit à l'éducation, même pour les enfants en situation irrégulière. La loi s'est également attachée aux droits civiques généraux : le droit à la sécurité sociale, le droit à l'instruction et le droit à l'accès à un logement.

On se demande alors quel peut être l'impact de ces nouvelles présences, clandestines ou régulières, sur le territoire italien. Comment réagit la société italienne en terme d'intégration et également de discrimination ?

II Les difficultés d'intégration

I Des problèmes spécifiques, des modes de vie différents

Encore une fois, les chiffres montrent l'existence d'un véritable fossé entre la perception de l'immigration par la société et la réalité économique. Dans la *Revue Européenne des Migrations Internationales*¹, Ada Lonni explique que d'un côté, les nouveaux arrivants représentent une concurrence pour les travailleurs locaux, et que d'un autre côté, ils occupent des postes que les ouvriers italiens refusent car ces emplois sont mal payés, ou contraires à leurs exigences, ou encore parce que la protection sociale rend la main d'oeuvre italienne trop onéreuse pour le secteur de la production. C'est la raison pour laquelle beaucoup de femmes étrangères sont venues en Italie pour travailler comme employées de maison.

1. Lonni A., *Histoire des migrations et identité nationale en Italie*, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Vol. 9 (I), 1993, p. 29-45.

Selon des analyses statistiques menées à partir des années 1970, les femmes étrangères qui travaillaient comme domestiques restaient à la maison du patron. Cette forme de protection les renfermait et les isolait. D'après l'étude *Balie italiane e colf straniera*¹, on a enregistré dans les années 1980 une augmentation du nombre de femmes appelées à travailler auprès des familles italiennes comme domestiques. Leur condition n'avait toutefois guère changé : elles continuaient à être seules, sans demander l'aide publique pour elles ou leurs enfants, et elles ne dérangeaient pas l'ordre social établi.

La fin des années 1980 marque un changement très important pour les domestiques. Ces employées ont en effet commencé à sortir de leur isolement en se regroupant pour former des groupes de même origine. Choissant de travailler à l'heure et non plus comme résidentes fixes, elles gagnent ainsi plus de liberté dans leur vie privée, affective et sociale. Elles deviennent également plus visibles aux yeux de la société.

La présence de nombreuses femmes étrangères en Italie s'explique également par des raisons d'ordre personnel, bien au-delà des motifs économiques. Les rapprochements conjugaux permettent d'éviter l'isolement et représentent avant tout un véritable besoin affectif de se rapprocher de sa famille.

Tout cela n'est toutefois pas sans conséquence. C'est le plus souvent le mari qui travaille et la femme reste à la maison sans possibilité de s'insérer dans la société italienne. Pourtant, ces femmes ont des besoins spécifiques : services pour leurs enfants, besoin d'assistance sanitaire... ainsi que les difficultés rencontrées par les enfants lorsqu'ils sont adolescents, les problèmes d'ordre psychologiques dus au fait que pendant un an l'épouse ne peut pas travailler légalement...

La terminologie employée change aussi : les immigrés deviennent « travailleurs étrangers ». On ne dit plus « assimilation » qui signifiait accepter les règles du pays d'accueil, mais aussi sa culture et son mode de vie, ce qui est quasi impossible, mais on parle « d'intégration », terme moins exclusif, ou « stabilisation » lorsque les deux parties s'acceptent, l'autochtone et l'étranger.

Un autre élément important qui ressort des études est que la présence de ces femmes a favorisé la création d'un réseau de soutien aux nouvelles arrivées.

1. Lonni A., *Balie italiane e colf straniera, Migrazioni al femminile nella storia della società italiana, Il calendario del popolo*, Milano, Teti editore, 1997.

Les femmes déjà présentes organisaient pour les autres le départ des proches et amis, s'occupaient de les accueillir à leur arrivée, de favoriser leur insertion ou de leur trouver des emplois de domestiques.

Ce qui aide ces femmes à partir de leur pays d'origine, ce sont les liens conservés avec ceux qui sont déjà partis, par téléphone ou lors de leur retour au pays pendant l'été. Lors de ces moments, on ne raconte pas les souffrances vécues ou les difficultés rencontrées, mais on veut prouver que l'on a réussi en couvrant les autres de cadeaux, par exemple.

Dans le récit *Made in Austria*¹, tout cela est très bien expliqué :

Quand elle était encore dans son pays, Patricia se souvient que l'Italie était le premier sujet de conversation dans son quartier. Celui qui part n'a pas droit à l'erreur. C'est pour cela que le retour en Afrique est préparé minutieusement, des cadeaux pour toute la famille aux histoires à raconter, des habits à porter au comportement à avoir. Un mythe bien monté, destiné à être envié...

On peut se demander alors ce qu'elles trouveront vraiment en Italie, comment elles feront pour survivre et comment elles seront acceptées par les Italiens.

2 Les critères d'intégration et les possibilités d'insertion.

Comme nous l'avons déjà vu, de nombreuses femmes étrangères travaillent comme domestiques ou dans les secteurs de l'habillement et de la restauration. Comme il est expliqué dans *Balie italiane e colf straniere*², le travail de domestique à temps plein représente une opportunité pour les femmes tout juste arrivées en Italie car cela résout le problème du logement. Vivre dans la maison du patron est une forme de repère pour ces femmes qui ne maîtrisent pas encore la langue du pays. Mais ce type de travail comporte son lot d'inconvénients. Ces femmes sont ainsi isolées travaillant à des horaires et à des rythmes difficiles.

Lentement, et pour certains groupes comme les Érythréennes, cette situation commence à s'arranger lorsqu'elles trouvent un poste payé à l'heure et

1. Eramo P.P., *op. cit.*, p. 45-57.

2. Lonni A., *Balie italiane e colf straniere, op. cit.*

qu'elles partagent à plusieurs des logements. Cela leur permet de faire venir leur famille et d'avoir plus d'indépendance. Par contre, ce choix d'occuper un poste à l'heure a un inconvénient car il ne garantit pas de trouver du travail et certaines femmes ont eu de longues périodes d'inactivité.

La vie en communauté se développe également. Les femmes érythréennes ont une forte volonté de conserver leur culture d'origine. Les mariages entre érythréens sont majoritaires et sont célébrés selon la tradition du pays.

Pour les autres femmes étrangères, le mariage avec un Italien est vécu comme une possibilité d'améliorer sa condition sociale en acquérant la nationalité italienne.

Les femmes philippines sont les plus nombreuses à se marier avec des Italiens. Ce phénomène est favorisé par le réseau des amis. L'appartenance à la religion chrétienne intervient également, ainsi qu'une culture proche de celle des pays occidentaux et un niveau d'instruction plutôt élevé.

Les femmes arabes en revanche, qui ne peuvent épouser personne d'autre qu'un musulman, risquent l'exclusion de leur communauté. Si la nationalité peut changer, l'appartenance religieuse elle ne peut pas changer. Les unions mixtes sont également rares chez les Chinoises.

Le mariage et les motivations qui poussent les femmes à s'inscrire à des cours d'italien sont liés au projet d'immigration. Selon Favaro et Tognetti¹, pour les femmes philippines, capverdiennes et sud-américaines, la connaissance de l'italien est importante pour pouvoir communiquer avec les hommes italiens et pour améliorer leurs conditions de travail. Pour les Érythréennes, parler italien permet d'acquérir les outils nécessaires pour sa vie privée et pour l'activité de la communauté. Dans cette volonté de progresser, le temps de l'enseignement est vécu comme un espace pour soi de grande importance.

Les femmes chinoises en revanche, car elles travaillent dans des restaurants, des ateliers de cuir et d'habillement, ne ressentent pas le besoin d'apprendre la langue italienne comme les autres femmes immigrées.

D'un côté, les femmes immigrées sont tous les jours confrontées à la culture italienne, mais d'un autre, elles cherchent à maintenir vivante leur culture d'origine. Face à ce nouveau monde, elles cherchent à conserver la mémoire et les traditions de leur pays, participant à la vie de communautés de même origine. Ce sont les femmes qui rendent les rencontres possibles, à travers

1. Favaro G., Tognetti M., *Donne dal mondo*, Milano, Guerini, 1991.

l'organisation de fêtes, la préparation de spécialités, l'évocation du pays quitté, de sorte que le village ne semble plus si loin. L'évocation des souvenirs permet de mieux affronter le présent.

La présence d'un enfant, explique Ada Lonni¹, change le rapport avec la société d'accueil. Le processus d'insertion s'accélère. Mais cette présence pose aussi des problèmes : les premières contradictions au sein de la famille apparaissent. Les enfants qui vont à l'école vivent une expérience totalement différente de celle que vivent leurs parents, en particulier pour les mères qui ne sont pas insérées dans le monde du travail. Les deuxième générations acquièrent rapidement l'utilisation des instruments linguistiques et s'approprient complètement la langue. D'un côté, cela permet aux enfants de servir d'interprète et de médiateur dans le cercle familial, mais d'un autre, cela peut aussi poser des problèmes à l'intérieur de la famille. Dans le récit *Made in Austria*², la fille de cinq ans de Patricia, une femme sénégalaise immigrée à Turin, ne lui parle qu'en italien. Aux paroles *wolof* de la maman, elle répond en italien : « Elle comprend, mais ne veut pas parler notre langue ».

Pour les mères, il est difficile de participer à la vie de l'école, aux moments de rencontre. Au-delà des problèmes de communication, ce monde est étranger à leur vécu, à leurs expériences.

À ce moment-là, elles cherchent à émouvoir leurs enfants en leur parlant de leur histoire personnelle passée, de la beauté de leur pays natal, des proches restés au pays... Mais ce mythe du pays d'origine n'est pas familier aux enfants. Ils cherchent à se projeter dans l'avenir.

Ce sera la deuxième génération qui mènera à son terme le cycle migratoire : à l'école, au travail, en famille, avec des mariages mixtes... Mais ce sera aussi la génération de la rupture avec les racines, de l'oubli volontaire du pays d'origine, de l'acceptation totale de la culture du pays d'accueil. Et pour les femmes ce sera un pas de plus vers l'autonomie et l'émancipation.

1. Lonni A., *Balie italiane e colf straniere*, op. cit.

2. Eramo P.P., *Per voce sola*, op. cit.

III Des réponses aux attentes et aux besoins

1 Un réseau de solidarité

Face aux difficultés et aux souffrances vécues par les femmes arrivant sur le territoire italien, des réseaux de solidarité se créent, sur l'initiative des immigrés eux-mêmes et de la société italienne.

Au sein des groupes ethniques déjà formés, des systèmes d'entraide se créent pour ceux qui rejoignent des amis ou des proches en Italie. Par exemple, soulignent Favaro et Omenetto¹, les femmes philippines s'aident entre elles pour chercher un travail. Quand l'une quitte un poste de domestique résidente pour un poste à l'heure, une connaissance en est immédiatement informée. Ce sont elles qui accueillent leur compatriote à peine arrivée.

Ce réseau de soutien favorise la « chaîne migratoire » qui consiste à choisir de partir à l'étranger, de préférence là où quelqu'un parle la même langue, en cas de problème d'ordre pratique.

Parallèlement à ce type de soutien spontané, il existe les solidarités dites institutionnelles. La principale est celle émanant du consulat. Pour Ada Lonni, dans son livre *I diritti di chi non ha diritti*², les autorités consulaires étrangères présentes en Italie ne jouent pas le rôle de médiateur entre les différentes cultures, les exigences, les habitudes du pays d'origine, et la nouvelle réalité à laquelle est confronté l'immigré. Elles se concentrent sur les activités administratives.

Au niveau des structures locales, le bureau des étrangers a un projet d'aide aux travailleurs immigrés. Mais c'est le syndicat qui s'en occupe le premier en cherchant à limiter les abus qui existent dans le monde du travail.

Les associations volontaires, religieuses ou laïques, œuvrent face aux carences de ces institutions. Elles s'occupent de l'accueil et de l'insertion des étrangers, et sont constituées par la volonté des autochtones. Face aux problèmes d'insertion dans la société et dans le monde du travail, l'immigré doit se tourner vers des groupes du pays d'accueil. Ces réseaux de solidarité se créent sur l'initiative de ceux qui veulent contribuer à aider les nouveaux arrivants à dépasser les barrières, aussi bien au niveau de l'organisation

1. Favaro G., Omenetto C., *op. cit.*

2. Lonni A. (*a cura di*), *I diritti di chi non ha diritti*, Migrazioni di ieri e di oggi, Torino, Edizioni dell'Orso, 1995.

pratique qu'au niveau de la connaissance de la langue, de la culture, des habitudes.

Quand Patricia est arrivée à Turin, elle a été hébergée par les religieuses *valdesi*, « jusqu'à ce qu'un prêtre leur trouve un toit et les religieuses de quoi le meubler¹ ». Elle habitait auparavant avec d'autres sénégalaises à Verbania et, quand elle a accouché, le bureau pour les étrangers lui a payé un loyer pendant quatre mois.

Il existe encore des initiatives du pays d'origine, essentiellement de type religieux. Ces réseaux n'ont pas comme objectif l'insertion ou la résolution des problèmes quotidiens des immigrés, mais plutôt le maintien de leur identité culturelle et religieuse.

Les principales initiatives sont les cours de langue arabe pour les Italiens, alors que les interventions de type social se limitent à de l'assistance : distribution de vivres et de vêtements.

D'autres associations s'occupent de promouvoir la culture étrangère comme *Italia – Nicaragua*. Il existe aussi des écoles dont le but est la connaissance d'autres cultures.

Ces types d'aides peuvent sembler disproportionnées : le citoyen « offre » et l'étranger « reçoit ». Mais en réalité, le rapport qui s'installe n'est pas équitable du point de vue de la connaissance réciproque.

2 L'association *Genti e Città*

L'association de volontaires *Genti e Città* s'est constituée il y a sept ans et elle est composée de personnes faisant partie ou non de groupes comme l'Église *valdese*, le Comité de solidarité avec le peuple érythréen et d'autres.

Offrir une aide sociale aux immigrés qui vivent à Turin et les aider à rechercher un appartement à louer constitue le but principal de l'association.

Selon Maria Teresa Wally Falchi, présidente de l'association, de nombreux étrangers qui vivent à Turin, alors qu'ils travaillent en situation régulière et qu'ils peuvent donc payer un loyer, ne réussissent pas à trouver de logement, souvent parce qu'ils n'ont pas la nationalité italienne.

L'association cherche donc auprès des particuliers ou d'agences immobilières des appartements à louer afin de les relouer à ses adhérents, aux familles qui se tournent vers des centres d'accueil car elles sont contraintes de vivre séparées ou dans des conditions difficiles.

1. Eramo P. P., *Per voce sola*, op. cit., p. 45-57.

En 1996, l'association a ouvert un centre d'accueil pour femmes seules ou avec enfant.

Elle s'était rendu compte que certaines femmes souffraient beaucoup de solitude, de difficultés financières, et certaines fois avaient des difficultés à s'occuper de leur enfant, ne pouvant plus travailler pour le garder. Ce sont ces femmes-là qui ont quitté leur pays à cause de la guerre, de la faim, par besoin de vivre. Ce sont les mêmes femmes qui fuient la prostitution, avec toutes les conséquences que cela comporte.

Pour ces femmes marquées par leur propre culture, abandonnées par leur mari, sans domicile, la maison d'accueil essaie d'apporter un peu de tranquillité afin qu'elles puissent se reconstruire, réorganiser leur vie, et surtout retrouver une dignité de femme, de mère.

3- Le centre interculturel des femmes *Alma Mater*

Alma Mater est un centre créé pour soutenir la vie des femmes immigrées à Turin et pour favoriser les échanges entre migrantes et Italiennes. C'est un lieu qui se veut accueillant, capable de développer et de soutenir les activités interculturelles, sociales et économiques.

En mai 1994 a été créé à Turin *Alma Terra*, une association à but non lucratif voulue par un groupe de femmes italiennes et étrangères, pour certaines déjà actives dans l'association turinoise « produire et reproduire ». Les femmes étrangères voulaient un lieu pour se retrouver après le travail et connaître des femmes italiennes. La première tentative a été lancée en mars 1990 lors d'un congrès sur l'immigration des femmes organisé par la région du Piémont. Ensuite des femmes italiennes et immigrées se sont réunies et le centre a ouvert ses portes en 1993.

Toutes les initiatives de l'association *Alma Terra* sont coordonnées par le centre interculturel des femmes *Alma Mater*, dans une ancienne école de Turin, réaménagée de telle sorte à proposer de nombreuses activités, on y trouve même un hammam au rez-de-chaussée.

De vingt-quatre membres en 1994, on compte aujourd'hui cinquante femmes actives dans l'association, et près de vingt sont accueillies chaque jour. Ce sont essentiellement des femmes maghrébines arrivées en Italie par rapprochement familial, mais aussi des femmes immigrées seules : nigériennes, philippines, péruviennes.

Les services et les initiatives de l'association peuvent être regroupés en trois secteurs : l'accueil et la médiation culturelle, l'activité interculturelle, et les activités générant un salaire.

Les étrangères, en particulier celles qui sont en difficulté, voient dans le centre un soutien, un appui, un lieu où elles sont écoutées et aidées. La médiatrice peut accompagner la personne à l'hôpital, à l'école pour rencontrer les professeurs des enfants, ou simplement pour donner des conseils ou des informations. C'est une figure importante pour les immigrés : elle les accompagne et facilite leur parcours d'intégration. Il n'y a pas d'accueil nocturne ou de structure de santé, les femmes sont mises en rapport pour cela avec d'autres structures.

Pour certaines l'*Alma Mater* est un lieu multiculturel où l'on peut connaître et découvrir de nouvelles cultures. Le centre propose aussi un groupe de théâtre, mais ce n'est pas qu'un lieu d'intégration, c'est aussi un espace où les femmes peuvent prendre possession de leur propre rythme, travailler. Les enfants sont accueillis jusqu'à l'âge de quatorze ans, les enfants de tous âges et de toutes les origines se rencontrent. On trouve aussi un centre de documentation pour toutes les personnes désirant consulter des ouvrages traitant de l'immigration, ainsi que de la littérature italienne ou africaine.

Pour celles qui considèrent ce centre comme un lieu où trouver du travail, l'association *Alma Mater* est aussi un lieu où implanter de vraies activités économiques à donner en gestion à des femmes italiennes et étrangères à la recherche d'un travail. Certaines activités économiques sont gérées directement par l'association, comme la restauration. D'autres activités sont gérées par des coopératives, comme le hammam.

Selon les desseins de ceux qui l'ont créé, ce centre devrait devenir le lieu où concrètement toutes les femmes de Turin, quelle que soit leur origine, avec une réelle participation et responsabilisation, peuvent apprendre à vivre, à travailler ensemble, fournissant des services et remplissant des rôles utiles à la vie de la communauté, dans le respect de chacun.

Qui entre en contact avec le centre est immédiatement touché par le sentiment d'interculturalité qui y règne. Après avoir eu un peu de mal à trouver les locaux, il peut être surpris par la beauté et la simplicité du lieu. Il ne se sent même pas étranger grâce à l'accueil qui lui est fait, et de par la diversité des femmes présentes. Quelle que soit sa demande il sera toujours aidé.

L'expérience que j'ai vécue, que ce soit avec les membres actives d'*Alma Mater*, ou avec celles moins engagées, essentiellement aux bains turcs, m'a donné très envie de participer de façon plus active à leurs activités.

Conclusion

Rencontrer ces gens, étudier à Turin, me documenter et réfléchir sur l'immigration des femmes, ont été des expériences variées, belles et profondes.

Les femmes étrangères que j'ai rencontrées étaient relativement bien insérées dans la vie italienne. C'était souvent moi qui étais interrogée sur les raisons de ma présence en Italie.

Je n'ai pas compris tout de suite l'importance de telles associations ou organisations d'accueil pour les étrangers, parce que je n'ai vu que des femmes qui vivaient en Italie depuis longtemps. Puis, en lisant des livres et des témoignages, je me suis rendu compte de la réalité, souvent très dure pour ces femmes marquées par la guerre, la pauvreté, les souffrances vécues, j'ai mieux compris tout ce que j'avais vu auparavant, pourquoi ces femmes, même très jeunes, acceptent n'importe quel travail pour survivre, pourquoi il y avait autant de gens immigrés dans la ville de Turin...

Maintenant j'ai l'impression de regarder avec des yeux nouveaux, des yeux d'enfant, les gens qui vivent autour de nous.

Alors, informer sur les causes, sur les motifs d'immigration, me semble important pour comprendre la situation. Mais également, connaître les problèmes des familles étrangères, face à une société qui souvent ne désire pas l'autre, et chercher à les aider à trouver un travail, ou à insérer les enfants à l'école, est nécessaire.

(traduit de l'italien par l'auteur)

Marie Garcin

Licence LEA 1998-1999

Bibliographie

- Eramo P.P., *Per voce sola . Ritratti di donne immigrate*, Associazioni Genti e Città, Torino, 1998.
- Favaro G., Omenetto C. , *Donne filippine in Italia*, Guerini e Associati, Milano, 1993.
- Favaro G., Tognetti M., *Donne dal mondo*, Guerini, Milano, 1991.
- Lonni A., *Balìe italiane e colf straniere, Migrazioni al femminile nella storia della società italiana*, Il calendario del popolo, Teti editore, Milano, 1997.
- Lonni A., *Histoire des migrations et identité nationale en Italie*, in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Vol. 9 (I), 1993, p. 29-45.
- Lonni A., *I diritti di chi non ha diritti, Migrazioni di ieri e di oggi*, Edizioni dell'Orso, Alessandria 1995.
- Lonni A., *I diritti di Odisseo, Appunti sparsi in materia di immigrazione*, Edizioni dell'Orso, Alessandria 1998.
- Pugliese E., Maciotti M.I., *Gli immigrati in Italia*, Laterza, Bari 1991.
- Ziglio L., *Le donne del terzo mondo a Milano*, in *Terzo Mondo*, n° 57-58, 1988.

Albanais en Italie : **À la recherche de solutions**

Le choix du thème de mon mémoire de maîtrise surprit de nombreuses personnes. J'ai commencé à m'intéresser aux Albanais d'Italie quand j'avais seize ans, en 1991, date de la première vague d'immigration albanaise. Je me rappelle encore les photos « choc » de ces bateaux bondés mais j'étais trop jeune et trop ignorante en politique pour comprendre l'exode.

Dix ans après, pendant l'année de maîtrise LEA, nous avons abordé de façon générale le thème de l'immigration en Italie. J'ai donc pensé qu'il serait intéressant de développer un sujet qui m'avait toujours intriguée et pour lequel j'étais prête à entreprendre de sérieuses recherches. Quelles sont les intentions des Albanais qui émigrent en Italie ? Cette immigration est-elle un problème pour l'Italie ? Quelles solutions se présentent à eux pour commencer une autre vie et pour vivre démocratiquement dans un pays qui n'est pas le leur ?

J'ai décidé d'entreprendre mes recherches de façon concrète. Ainsi, je me suis rendue à deux reprises en Italie, à Rome exactement, cœur de décision de toutes lois et de tous projets. J'ai eu la chance de rencontrer des personnes toujours prêtes à m'aider et à me donner des contacts intéressants pour approfondir et enrichir mes recherches.

Le but de ce mémoire était de donner la documentation la plus riche sur l'immigration albanaise en Italie. D'une façon pratique et théorique, j'ai expliqué l'exode sans fin des Albanais, j'ai dénoncé le manque de préparation d'un pays réputé riche et l'influence négative des mass media. J'ai tenté de présenter une communauté qui est mal connue et j'ai tenu aussi à reconnaître et encourager le dévouement des différentes associations.

Les premiers débarquements de mars 1991 furent à mon sens, une sirène d'alarme que les pouvoirs publics italiens ont peut-être sous-estimée. Après analyse et réflexion, il était prévisible, à cette date, que l'arrivée des réfugiés albanais se serait intensifiée de manière considérable. L'Italie aurait dû se préparer à affronter le problème. Le temps de réaction fut court certes mais les conditions d'accueil déplorables de ces primo-arrivants, assimilables aux *boat people* restent gravés à tout jamais dans les esprits.

L'absence de décision et la non adoption d'une politique adéquate ont créé un malaise social tant au niveau des émigrés qu'au niveau de la population locale. Cela a induit les immigrés à pratiquer diverses sortes d'activités illégales. Privés de cadre de référence et peu soutenus dans leur démarche, ces immigrés ont cherché à survivre dans un pays qui n'était pas le leur, initiative tout à fait légitime et pourtant dénoncée, décriée et même parfois exagérée par la presse et les médias. Ainsi, tous les Albanais d'Italie devinrent voleurs, trafiquants, brigands, violeurs. Un manque de dialogue ? Une incompréhension interculturelle ? Ou tout simplement un manque de moyens ? Il est plus facile de juger que de chercher des solutions. Très vite, les Albanais deviennent le cauchemar d'une Italie dépassée par le flux massif.

En état d'urgence, une politique régulée, avec un nombre précis de personnes à accueillir fixé selon les besoins du pays en terme de main d'oeuvre aurait pu être la solution la plus adaptée pour l'Italie comme pour l'Albanie. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de limiter les arrivées mais d'intégrer à la population locale cette population nouvelle et brimée. De nombreuses associations caritatives accompagnées et soutenues par l'OIM mettent en place des projets d'intégration en organisant des stages linguistiques et culturels pour ces immigrés mais le bénévolat a ses limites et arrive difficilement à satisfaire la demande sans cesse en surplus.

L'Albanie n'est pas encore reconstruite, les exodes, bien que moins massifs et surtout moins médiatisés, sont toujours présents et parfois dans des conditions encore plus dramatiques où la moindre tentative de liberté est synonyme d'exécution ou de noyade.

Comment se résoudra le « cas albanais », il est difficile de le prévoir. L'Italie par sa position géographique et par son engagement depuis 1991 reste le pays le plus impliqué dans une politique de soutien et d'aide à l'égard de l'Albanie et des Albanais.

Il faut tirer leçon de l'expérience albanaise en Italie car l'Europe s'agrandit et s'enrichit de jour en jour, mais elle passe sous silence tous les maux et les difficultés sociales qu'un tel rassemblement engendre. Le problème des réfugiés, c'est-à-dire des personnes poussées par la faim, ou motivées par des choix politiques ou économiques, prêtes à tout sacrifier pour la liberté est un des plus graves problèmes de notre temps.

Il est important et urgent de le prendre en considération car il faut s'attendre, en dépit des restrictions et des interdictions mises en place par les gouvernements, à ce que de nombreuses masses de personnes en provenance des pays de l'Est affluent en quête de liberté, de pain et de travail.

Rachèle Buttigieg
Maîtrise LEA 2000-2001

Carmelo Manta et les enfants de Serradifalco à Toulon

Cet appel à communication destiné à ceux qui ont des origines italiennes et qui souhaitent les raconter m'a interpellé. Ne me connaissant aucune origine italienne, je me suis toujours senti un peu italien « de cœur ». La communauté italienne évoque des valeurs de solidarité, d'honneur, de travail et d'hospitalité et je suis persuadé que ces valeurs ont beaucoup pesé dans l'ascension sociale des Italiens venus s'installer dans le sud de la France. Le parcours de Carmelo Manta et de la communauté italienne de Serradifalco illustre particulièrement bien ces propos. L'université du Sud Toulon-Var s'est particulièrement enrichie de ce métissage méditerranéen. En effet, nombreux sont les « enfants » et « petits enfants » de Serradifalco que l'on retrouve sur les bancs de nos amphithéâtres¹, dans nos conseils de direction²....et même derrière nos fourneaux³.

Ainsi, en 1939, le jeune Carmelo vit paisiblement dans la campagne de Serradifalco, village de 12 000 habitants et se destine à la carrière d'ouvrier agricole. Il n'a pas vingt ans quand la guerre bouleverse ses projets. Mobilisé dans les *bersaglieri* de l'armée italienne, il est envoyé sur le front tunisien et se retrouve confronté aux atrocités d'une guerre qui n'est pas la sienne. Les

1. Notamment Carmelo Manta (petit-fils) ancien étudiant de la faculté de Sciences économiques et de gestion ; Fabio Manta (petit-fils) ancien étudiant en Droit...

2. Carmelo Manta (petit-fils), élu au CEVU pour les années 2003-2004.

3. Philippe Canizzato (Filleul de Carmelo Manta) Brasserie L'escarpe de la faculté de Droit de Toulon / CROUS.

bombardements déciment son régiment et il échappe de justesse au peloton d'exécution. Au mois de mai 1943, il est fait prisonnier. Le jeune soldat est alors privé de tout, affamé et surtout séparé des siens, sans nouvelles pendant des mois. Le calvaire s'achève le 3 septembre 1943, de la main-même du Maréchal Badoglio, qui signe l'armistice. Carmelo rejoint alors les forces alliées, pour venir en soutien aux débarquements de Provence et de Normandie.

En 1946, démobilisé, il rentre enfin au village et découvre une désolation : le désastre des années de rationnement et d'occupation allemande. Comme d'autres enfants du pays il décide de partir. Certains partent pour la Belgique, d'autres vers les États Unis... lui choisit Marseille.

Dès son arrivée, à Gardanne, il est recueilli par une famille de son village. Le hasard a voulu que son chemin rencontre celui d'une amie d'enfance de sa mère. Nourri et logé, on lui trouve rapidement du travail à la mine. Il évolue alors aux côtés des nombreux autres Italiens, Polonais, Espagnols, Arméniens... dans le tréfonds. Après quatre années passées dans les galeries, usé par la guerre et par le charbon, le jeune mineur tombe gravement malade : une pleurésie qui l'empêche de redescendre. Après une longue convalescence, il est employé dans une fabrique d'aluminium, chez Péchiney, et parallèlement, ouvre avec son épouse une première pizzeria à Gardanne. Au bout de quelques mois, cette nouvelle activité lui prend tout son temps. Deux années plus tard, c'est un second établissement situé à Aix qui l'occupe, ainsi que toute sa famille. Devant le succès rencontré dans ces entreprises, famille et amis de Serradifalco rejoignent « la terre promise » avec le soutien de l'« ouvrier agricole devenu patron ».

L'année 1954 est l'année de l'obtention de la nationalité française. Carmelo s'installe à Toulon et ouvre des établissements, notamment avec son ami d'enfance, Gaetano Insalaco. Les premières pizzerias sont situées dans le quartier de l'opéra, rue de Pomet, avenue Colbert et place de l'intendance. Leurs tables voient défiler le « tout Toulon » : hauts fonctionnaires, magistrats, avocats, politiques... et une multitude de vedettes, de passage à l'opéra de Toulon¹.

Quelques années plus tard, en 1973, la solidarité informelle se structure, l'« Amicale des enfants de Serradifalco » est créée. Elle élit domicile à la *Casa d'Italia*, dans les locaux de la mission catholique italienne, représentée par

1. Dalida, Gilbert Bécaud, le mime Marceau, Sacha Distel...

le père Ugo Miliaccio. L'objet qui lui est assigné est de concrétiser les liens entre Serradifalco et Toulon et surtout de venir en aide aux migrants italiens. L'association atteint bientôt les quatre cents membres. Lieu de retrouvailles, d'hospitalité et de solidarité, chaque manifestation est un succès. Ensuite, en 1978, c'est l'association des anciens combattants d'Italie (cent soixante membres) qui est créée et présidée jusqu'à ce jour par Carmelo Manta.

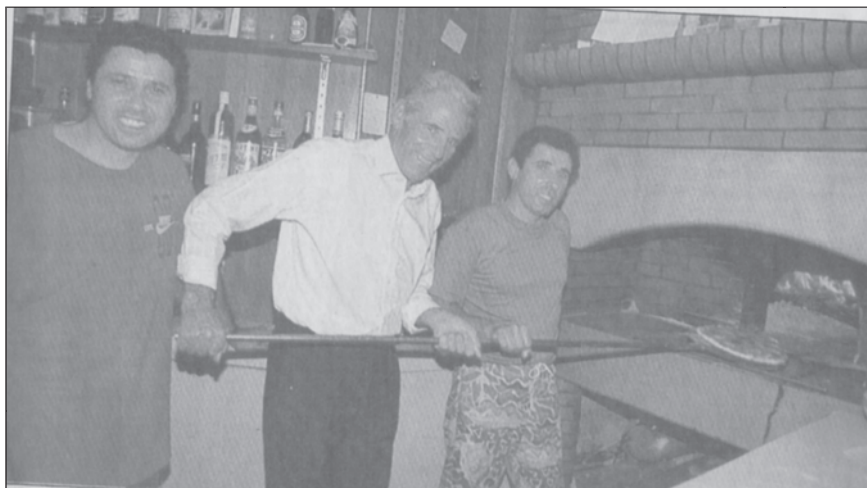
La solidarité, organisée, permet des opérations d'envergure. En 1987 François Trucy, Maire de Toulon, accompagné d'une délégation, se rend dans le village sicilien. Un contrat d'amitié est signé entre les deux contrées méditerranéennes, qui initient notamment des échanges d'étudiants.

En 1988, après s'être structurée, la solidarité s'institutionnalise. Ces années d'entraide et de solidarité, fondées sur une appartenance commune, sont récompensées : une agence consulaire est créée à Toulon sous la direction de Carmelo Manta.

Aujourd'hui, ce sont une quarantaine de pizzerias qui doivent quelque chose au cousin du village et on retrouve des enfants de Serradifalco dans toutes les institutions toulonnaises et varoises.

Ce parcours démontre à quel point l'appartenance peut être une force surtout lorsqu'elle s'organise, se structure, s'institutionnalise et se transmet. L'appartenance apparaît alors comme un véritable atout, générateur d'intégration, de lien social et même de réussite sociale.

Arnaud Lucien



Carmelo Manta et ses deux fils, à gauche Mariano, à droite Joseph.
Pizzeria Colbert à Toulon



Réunion de l'Amicale des enfants de Serradifalco à la mission catholique
italienne, avec au centre : Carmelo Manta et, à sa droite, le père Ugo Miliaccio

Un ambidextre culturel

Mon nom est Daniel Bilous, et j'enseigne comme professeur de langue et littérature françaises à l'UFR de Lettres et Sciences Humaines de l'Université du Sud Toulon-Var, en qualité de spécialiste du XX^e siècle et des approches formelles de l'écriture.

Je suis né à Nice, le 27 novembre 1949, troisième et dernier enfant d'un couple mixte : yougoslave par mon père, italien par ma mère (et français par le sol).

Mon père, Théodore Bilous, était né à Brékol (orthographe probablement mal transcrite, sur ses papiers d'identité, pour Brjko), petite bourgade aux environs de Sarajevo, en Bosnie Herzégovine, en 1919. Son père, qui devait être d'ascendance (sinon lui-même) russe, se prénomrait Alexandre ; d'après d'obscures sources, le nom de la famille a dû être plutôt Bilouski, et il aurait été tronqué, comme tant d'autres patronymes d'Europe centrale. Ils étaient de religion orthodoxe, et mes parents se sont mariés à l'église russe (ma mère portait l'alliance à la main droite). D'après son nom : Barbara Szalai, ma grand-mère paternelle, était, elle, sûrement d'origine hongroise, et peut-être originaire de la Vojvodina, une région limitrophe de sa lointaine patrie d'origine.

Ils avaient aussi une fille cadette, ma tante Militza. Elle et mon oncle Vittorio vivaient à Bologne avec leur fille unique, plus âgée que nous de quelques années, Marinella. Ils nous ont fait de très rares visites – j'ai dû les voir une ou deux fois durant mon enfance, dont une à la gare de Vintimille, où la famille s'était retrouvée dans les années cinquante à l'occasion de Noël, puis à la maison de mon grand-père maternel, à Diano Marina. De cette visite, je

conserve deux souvenirs, de Marinella : infiniment douée pour le dessin, elle avait fait au crayon un portrait de chacun de ses cousins, très ressemblant ; par ailleurs férue de musique, elle était venue avec son accordéon, qu'elle nous a laissé en repartant.

Ma mère, née Luisa Tomatis, que j'ai perdue en décembre 2003, était née en 1916, à Diano Marina (province d'Imperia, Ligurie), qui se trouve à une heure d'autoroute de Nice, comme sa sœur, ma tante Stefania, en 1920, et leur mère (ma grand-mère maternelle, 1891), Maria Ardoino, elle aussi née à Diano Marina. Mon grand-père maternel, Giovanni Tomatis, était originaire du Piémont (Mondovì, 1888) et avait été à Caporetto pendant la Première Guerre mondiale. Le berceau de sa fratrie était Carrù, une petite ville plutôt campagnarde. Il avait un frère aîné qui fut *podestà* (maire) de son village durant le fascisme, et un frère plus jeune, Matteo, qui avait été gazé à l'ypérite dans les tranchées italiennes de la Grande Guerre ; je n'ai jamais vu ce grand-oncle (on dit en patois ligure *Barba Matteo*), que couché, soigné par ma grand-tante, *Magna* (le nom piémontais pour « tante ») Teresina, une femme adorable. Dans ma jeunesse et jusqu'après la mort de Matteo, nous sommes souvent allés à Carrù : ils habitaient une assez grande ferme ceinte de hauts murs, avec une grange, une basse cour, un verger (avec les toilettes à l'extérieur, à la mode ancienne, dans une cabine en bois). Mon grand-père avait encore deux sœurs : *Magna* Angiolina et *Magna* Antonietta, laquelle avait un fils unique, Eraldo Zonta, qui coule aujourd'hui à Cuneo (Piémont) et Framura (près de Gênes) une paisible retraite d'oto-rhino-laryngologiste (il a quatre-vingt-huit ans, et toute sa tête).

Giovanni et Matteo exerçaient le métier de bouchers, et je ne me souviens pas avoir mangé de viande médiocre, dans ma jeunesse. Giovanni s'est marié en 1911, et j'ai hérité de la montre de gousset, une *Longines* en argent, qu'il avait acquise pour l'occasion. Il avait fait dans les années Vingt un voyage en Amérique, comme boucher sur un paquebot. Vers 1936, fuyant le fascisme, il s'installa à Nice, dans un quartier de forte immigration italienne (Pessicart), où il avait acheté une petite boucherie. Ma grand-mère tenait la caisse ; nous avions toujours dans le grand frigo une bouteille de limonade pour quand nous rentrions de l'école (l'épicier d'à côté, autre Italien, s'appelait M. Serra ; et les fils de l'entreprise de travaux publics, toute petite à l'époque, les Nicoletti, habitaient un peu plus haut).

Ma sœur, Tamara, est née à Milan (Lombardie) en 1945, tandis que la ville était bombardée par les Alliés ; (ma mère se souvenait s'être trouvée sur la grand place lorsque les partisans italiens ont exposé le corps de Mussolini et de sa maîtresse Clara Petacci, pendus par les pieds). Mon frère, prénommé Alexandre comme son grand-père, est né en 1946 à San Remo (province d'Imperia, Ligurie). Mon prénom, Daniel, a été choisi par ma mère. Ma sœur a comme deuxième et troisième prénoms ceux de ses grands-mères : Barbara Maria, et nous les garçons, celui de notre grand-père maternel, Jean.

Mon père et ma mère s'étaient rencontrés, paraît-il, sur la plage de Diano, pendant la guerre, et ç'avait été le coup de foudre. Lui, comme sujet yougoslave, était engagé dans la fameuse « armée Anders », un corps de troupes cosmopolite (qui comprenait aussi des Polonais, Tchécoslovaques, Hongrois, Roumains) que ce général polonais avait levé pour dresser, dans les pays de l'Est, un front antinazi. D'après des photos que j'ai de lui en uniforme, il devait être sous-officier, et travaillait dans la résistance comme agent de liaison en Italie (il faisait passer clandestinement des partisans d'une rive à l'autre du Pô). Pris par les nazis et/ou la milice italienne, il avait été torturé, et en garda toute sa vie – courte : il mourut à trente-trois ans – des séquelles (il boitait d'une jambe). Il fut enfermé à la forteresse de Volterra au secret, et ma mère se souvenait qu'enceinte de Mara, elle avait essayé d'intercéder en sa faveur auprès d'une Italienne amante d'un officier allemand. Je ne sais s'il a été libéré ou a pu s'échapper. Ma petite famille s'est trouvée réunie. Mon père, que Maman appelait affectueusement « Stacha », ne voulait pas retourner dans son pays. Ce furent de difficiles années d'errance à travers la France (Touraine, Bretagne, Nice). Il avait été ingénieur (ou technicien) dans les caoutchoucs avant guerre (il avait travaillé pour Bata, la firme tchécoslovaque), et il chercha désespérément du travail sans grand succès. Il était « apatride » (sa carte d'identité formulée en italien portait la mention *apolide*), parlait plusieurs langues de l'Est, et assez bien l'italien, mais pas le français, et il ne trouva jamais que des emplois subalternes, mal payés, et éphémères. Sa marge de manœuvre était réduite par un autre drame : à la fin de la guerre, ma grand-mère Barbara s'était vu enlever son mari par une milice (qui l'a probablement exécuté ; on n'a jamais su ce qu'il était devenu), et, fortement déprimée, elle avait quitté la Yougoslavie pour se joindre à ma petite famille et accompagner mon père (elle ne parlait que très mal italien) dans ses pérégrinations. Cela dura jusqu'en 1953, où n'en pouvant plus de

n'aboutir à rien, mon père et sa mère se sont donné la mort, à Saint-Brévin les Pins, du côté de Saint-Nazaire. Ils y sont enterrés.

Cette triste histoire paternelle, je la raconte de seconde main : j'avais trois ans et demi, et je n'ai aucun souvenir physique ni de l'une, ni de l'autre : rien que des photos et quelques lettres, dont la dernière où il regrette de ne pouvoir m'embrasser avant d'en finir. (Mon tout premier souvenir remonte seulement aux premiers mois du deuil, une amie de ma tante nous ayant prêté un minuscule chalet à Thorenc dans l'arrière-pays niçois, pour que nous supportions le premier choc ; avant, le brouillard est complet). C'est dire qu'au plan culturel, je suis slave pour ainsi dire ; dans mes gènes, sans doute, mais rien de plus. De plus, il faut se reporter à la mentalité de l'époque, et dans un milieu italien : le sujet de mes origines paternelles était d'emblée devenu tabou, et je n'ai rien appris que par bribes, nos parents croyant nous protéger en n'en parlant jamais. C'était une erreur, mais je ne peux leur en vouloir.

À partir de 1953, ma mère rejoignit le cadre de sa famille, et nous fûmes sept à la maison, à deux pas de la boucherie, avenue de Pessicart à Nice, au rez-de-chaussée d'une maison de trois étages, ma mère et ses trois petits dans une minuscule chambre qui avait une petite fenêtre donnant sur un lavoir, et trois lits dont un en travers de la cheminée, où nous dormions à plusieurs. Ensuite, nous avons déménagé pour un appartement plus vaste en centre ville, et vers 1963, mes grands-parents et ma tante se sont retirés en Italie.

À la mort de mon père, ma mère avait décidé que nous prendrions tous quatre la nationalité française : par naturalisation classique pour elle et mes deux aînés, natifs d'Italie, par « déclaration » pour moi, qui ai vu le jour à la clinique Sainte-Croix de Nice. Inutile de dire que je me garde bien de préciser ce mode de naturalisation, qui requiert de le justifier par d'ennuyeuses paperasses. Pour tout le monde, je suis « français » tout court.

Ce parcours un peu spécial (mais que partagent beaucoup de familles ballotées par l'Histoire) explique que, sur un plan culturel, je suis quasiment bilingue et à peu près autant français (bien que le seul de toute ma famille) qu'italien. Jusqu'à mes dix-neuf ans (en 1968), j'ai à peu près passé toutes mes vacances (soit trois mois par an) à Diano Marina, allant à la pêche et jouant aux échecs avec des copains italiens de familles amies que je retrouvais chaque été à la plage. Mes compétences en italien allaient assez loin à l'époque pour me permettre de faire les mots croisés de *La Settimana Enigmistica* ou *Quiz* (des hebdomadaires de jeux, énigmes et blagues dans la tradition

italienne, autour des joies du mariage, principalement), d'aller voir des films à La Pergola (un cinéma en plein air) et de tout suivre à la télévision. J'ai un peu perdu depuis, mais guère. Pour l'argent de poche, bénéficiant d'une formation en Lettres Classiques, j'ai même enseigné (en italien) le latin et le grec à des élèves italiens qui devaient *ripassare le materie*, puisqu'ils avaient été *rimandati* (recalés) en juin.

Une autre singularité piquante était chez nous une manière de pluriglossisme : nos parents, mère, tante, grands-parents, nous parlaient en français, puisque nous vivions ici, hors des vacances scolaires. Entre eux, ils ne parlaient pas italien, mais *u dialettu de Dian*, le dialecte ligure, une variante locale du *zenese* (le génois). Cela fait qu'en Italie, il nous arrivait parfois, selon ce qu'il y avait à exprimer, de passer du français au patois et à l'italien, pour tel mot ou une phrase. J'adorais cela et je le fais encore, maintenant que je n'ai plus que ma tante Stefania et mon oncle Marcello Ardoino (pour l'anecdote, ma tante a épousé vers l'âge de soixante-dix ans un flirt de ses vingt ans, qui était veuf d'un premier mariage et s'était retiré à Diano, berceau de sa famille, après une carrière dans la marine marchande à Gênes ; le drôle de l'affaire, c'est qu'elle a demandé, à nous les enfants, notre avis avant de sauter le pas). À la maison familiale, désormais, nous parlons eux, moi, et la sœur de Marcello, Maria (qui a quatre-vingt-dix-neuf ans et se porte comme un charme) assez souvent le dialecte, et cela nous amuse beaucoup. Et comme j'ai commencé de l'apprendre par la pratique et le « bain linguistique » il y a quelque cinquante ans, *zio Marcello* (en dialecte : *u mè barba Marcello*) s'étonne et se réjouit d'entendre chez son neveu « le vrai dianais » (*u veu dianese de Dian*). Je souris à penser qu'en marge de cela, j'enseigne le patrimoine littéraire français à des générations d'étudiants que je mène au CAPES de Lettres. De ces deux côtés, lequel est la marge de l'autre ? Je ne le sais pas trop moi-même, et j'ai l'impression plutôt d'être comme un « ambidextre culturel ».

Italienne d'origine, ma fratrie, paradoxalement, pratique moins. Mara, vers ses quatre ans, a passé une année en Italie et, de retour en France, avait dû réapprendre le français. Depuis, elle comprend tout en italien mais, étant assez sauvage de caractère, n'a jamais voulu le parler que contrainte et forcée ; elle vient de prendre cette année sa retraite de puéricultrice (après quarante ans d'exercice dans une crèche du quartier Saint-Roch à Nice). Alex, après des études chaotiques et vite interrompues de philosophie puis de médecine à Aix en Provence, est monté à Paris autour de 1968, et les « événements » ont

un peu décidé de son parcours ; s'il est aujourd'hui cadre de l'EDF dans le secteur de la communication, c'est après une carrière dans la gauche politique, journaliste (pour *Charlie* et *Politique Hebdo*, correspondant français d'*Il Manifesto*, l'organe d'extrême-gauche italienne, où il traduisait des articles parus en français), puis syndicale (plusieurs années cadre à la CFDT du temps d'Edmond Maire), enfin en free lance.

Nous nous retrouvons plus ou moins régulièrement à l'occasion de Noël à la maison familiale, un grand appartement dans une bâtisse qui avait entièrement appartenu à mon grand-père Giovanni (tous les gens ont des surnoms, et on l'appelait *u riccu*, le riche), et dont les murs sont assez épais (un mètre) pour avoir résisté (seuls avec ceux de l'église en face) au grand tremblement de terre qui a ravagé Diano Marina au début du XX^e siècle. La famille s'est augmentée de trois unités qui ont à présent vingt-sept, trente, et un ans : Gérard, le fils de Mara et Max, et Serge, le fils d'Alex et Marie-Noëlle.

Le petit dernier est le fils de Serge et de Jennifer, sa compagne, prénommé Vladimir, sans doute pour renouer le fil russe de la famille.

Avec lui, la vie continue, et le nom...

Daniel Bilous

Saveurs d'enfance

Naples. Je n'ai fait que la voir de loin, pour me rendre ailleurs, à Pompéi ou à Sorrente, et pourtant j'ai l'impression de la porter en moi depuis toujours. Lorsqu'il m'arrive de voir des reportages sur cette ville, de feuilleter une revue, il me semble que je retrouve les rues de mon quartier, les odeurs de mon enfance. Marseille n'est pas une ville comme toutes les autres, elle est une mosaïque de quartiers, de villages. Je suis des « Vieux Quartiers » comme d'autres sont de la Belle de Mai ou des Chutes Lavies ! Tout autour du Vieux Port, dans ces rues aux noms pittoresques de vieux métiers (rue Coutellerie, rue Bonneterie...), on n'avait pas vraiment l'impression de vivre dans une « Little Italy » car, là, se côtoyaient les descendants de ceux qui étaient venus de tous les rivages de la Méditerranée : Grecs, Arméniens, Napolitains, Lombards, Corses, Arabes... Moi-même, avec mon nom algérien hérité de mon père (j'ai acquis par mariage un nom italien) et mes ancêtres italiens et espagnols du côté de ma mère, je devais (sans en avoir conscience) être un exemple vivant de ce cosmopolitisme.

Et pourtant, même si autour de moi on ne parlait pas italien, tout au plus quelques expressions, injures ou imprécations en dialecte, mon quartier était bien une petite Naples : dans les rues se succédaient les magasins d'alimentation où l'on pouvait acheter ces produits qui sembleraient exotiques aujourd'hui et qui étaient alors notre « pain quotidien » : le *baccalà* mis à dessaler dans un lavoir, sur le trottoir, les *spaghetti* qui séchaient sur des manches à balai dans la boutique, la saucisse italienne (dite « saucisse du *tcheugade* » car l'épicier était mal voyant ! transcription phonétique de l'italien *cecato*), la pizza à la scarole (mon goûter préféré), le *casadieie* qui ornait les vitrines des boulangeries à l'époque pascal. Sans oublier le poisson frais

des pêcheurs et des poissonnières du Vieux Port, qui résidaient au Panier et étaient pour la plupart originaires de l'île de Procida (comme ma grand-mère maternelle), de Naples et de sa région.

Je vivais là sans avoir conscience de vivre autrement que n'importe quelle autre petite Française habitant Paris, Lyon ou une autre grande ville. C'était mon quotidien et je ne me posais pas de questions. Ma grand-mère, qui bien sûr vivait avec nous, cuisinait napolitain, nous éduquait napolitain, vivait napolitain sans jamais parler autre chose que « marseillais ». C'est peut-être pour cela que moi-même, je me suis toujours sentie marseillaise avant tout, ni provençale, ni ritale, ni autre chose, non, marseillaise tout simplement.

Donc, ce ne sont pas mes origines italiennes qui ont influencé mes choix et mon parcours. Mon « italianité » est venue beaucoup plus tard, avec mes études, mes voyages, mon travail, ma connaissance de la langue et de la culture italienne. Aujourd'hui je suis plus italienne qu'alors !

Mais aujourd'hui, dans les rues de mon quartier, à la sortie de l'école, les enfants ont plus de chance de se restaurer d'un hamburger, d'une barquette de frites ou d'un *doner kebab*, et sûrement pas d'une portion de pizza à la scarole !

Oui, vraiment. Si je veux retrouver les saveurs de mon enfance, il est bien temps : c'est à Naples que je dois aller !

Nicole Giacomuzzo

Mestre ?
Ma allora, lei è italiano !
No, sono francese, ma...

Scène 1

Il y a bien vingt-cinq ans de cela, sur l'autoroute Milan-Venise, au mois de juillet, non loin de Venise, en direction de l'ex-Yougoslavie. Nous sommes un petit groupe de Français, à la recherche de chambres d'hôtel pour la nuit. Au bord de l'autoroute se présente un bâtiment de l'office de tourisme, avec, écrit sur la façade :

Réservez vos chambres d'hôtel.

C'est exactement ce qu'il nous faut. Et, en plus, la jeune femme de l'accueil parle un excellent français. Nous expliquons ce que nous voulons : pas de problème et elle téléphone pour réserver nos chambres. Combien de temps ? Une nuit. Combien de personnes ? Six adultes, deux enfants. *Tutto bene*. À quel nom fait-on la réservation ?

Et je réponds : Mestre.

Sourire de l'hôtesse :

– Non, Mestre, c'est la ville où se trouve votre hôtel, mais votre nom, à vous ?

– Mestre. (Que puis-je dire d'autre ?)

Petit sourire condescendant, petite pointe d'agacement aussi.

– Je veux simplement connaître votre nom.

– Mestre, dis-je pour la troisième fois et, comprenant la situation, je sors ma carte d'identité.

– Regardez, là, c'est écrit : non nom est bien Mestre. M.E.S.T.R.E, C'est comme ça.

Alors, grand éclat de rire de l'hôtesse et, conversation désormais très détendue avec la voix à l'autre bout du fil :

– *Sì, sì, te lo dico, il signore se chiama Mestre, sì, è vero, come la città... etc.*

Une demi-heure plus tard, à l'hôtel, tout le monde sait qu'il y a un Français avec un nom plutôt amusant, puisqu'il se nomme Mestre, « comme la ville ». Imaginez un peu un monsieur Marseille, Lille, Lyon, etc.

Scène 2

Fin de la scène, mais début d'un nouvel épisode. Pendant longtemps, je ne me suis pas du tout préoccupé de « mes origines » : là j'en prends conscience, et en même temps, du paradoxe.

Mes grands-parents maternels sont tous deux originaires du Piémont, venus en France vers 1895, tous deux à Marseille. Elle, Cristina Dalmasso, vient de Chiusa di Pesio, petit village au débouché du val Pesio, au nord des Alpes maritimes, tout proche de l'actuel Parc national du Mercantour. Lui, Antonio Viale, est originaire de Venasca, à l'est du Queyras. Adolescents, ils quittent leurs villages respectifs, viennent à Marseille : il devient maçon, elle travaille aux emballages, chez Rivoire et Carré, une grosse usine de fabrication de pâtes (atavisme ?). Ils habitent Les Caillols, s'y rencontrent, se plaisent. Il paraît qu'Antonio (désormais Antoine) valse comme un Dieu et qu'il est assez joli garçon. D'après quelques photos de l'époque, ce n'est pas faux. En tous cas, ils se marient et, en 1912, naît Simone Viale, ma mère.

1915 : l'Italie entre en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche et Antonio, qui est toujours Italien, doit aller se battre contre les Autrichiens, dans ces Dolomites que je découvrirai plus tard. Il n'en a pas très envie, déserte, quitte la France pour l'Espagne, puis Cuba et les États-Unis. À New York, il est accueilli au sein de la communauté italienne émigrée, trouve facilement du travail, voyage (va jusqu'au Canada) veut faire venir sa femme : elle refuse. Il rentre à la fin de la guerre.

À dix-huit ans, Simone Viale épouse Antonin (décidément, c'est un prénom qui plaît aux femmes de la famille) et devient Simone Mestre. Après une sœur, née en 1941, je viens au monde en 1947, moi, désormais Michel Mestre. Mais Mestre, c'est le nom de mon père, et il n'est pas du tout d'origine italienne, lui, plutôt du sud-ouest à ce que l'on dit. Il reste que le patronyme Mestre est perçu, en Italie, comme un patronyme tout à fait « local », alors que mon ascendance italienne vient de mes grands-parents maternels.

Scène 3

Bien des années plus tard, je suis allé des dizaines de fois en Italie, partout, ou presque, beaucoup dans les Dolomites, où je parle parfois italien, souvent allemand, où les germanophones croient que je suis italien, les italophones considérant que je suis allemand (parce qu'ils voient tout de suite à mon accent que je ne suis pas italien : et dans la région, qui n'est pas italien, est allemand, voire autrichien).

J'aime bien le sud, également, où on a tendance, là aussi, à me prendre pour un Allemand : je fais alors le méchant et je dis avec le plus de naturel possible : « *Per favore, parla italiano. Io, non sono tedesco, ma francese, e non capisco il tedesco* ».

Moi qui suis enseignant d'allemand !

Je connais presque toutes les grandes villes, j'aime de plus en plus ce pays qu'étudiant j'abhorrais, pour une sombre histoire (pourquoi sombre, elle est plutôt lumineuse) de baiser volé en pleine rue à ma future femme et qui m'avait attiré les foudres d'une matrone florentine : on ne plaisantait pas avec le sexe (?) dans les années soixante, en Italie.

J'aime les paysages de l'Italie, ses montagnes (et pas seulement les Dolomites), ses richesses artistiques, j'adore la cuisine italienne : les Italiens me plaisent, je me sens bien chez eux. Petit à petit, après avoir appris, sur le tas, un italien basique qui ferait se dresser les cheveux sur la tête du premier italianiste venu, j'ai amélioré (un peu) mon italien en prenant des cours. Maintenant, quand on me le demande, j'ai un discours très au point.

– *Mi chiamo Mestre. Sì, sì, come la città vicina di Venezia.*

– *Ma allora, lei è italiano ?*

– *No, no, francese, ma, lo sa, in fatto Mestre, e il nome di mio padre, lui è francese, normale (?). Ma sono un poco piemontese, perché il mio nonno si*

*chiamava Viale e lui era italiano. E per la nonna era Dalmasso il suo nome...
Tutti due sono del Piemonte e... etc.*

Cette histoire, j'ai dû la répéter quelques dizaines de fois : elle peut durer deux minutes, ou beaucoup plus avec des variantes, selon les gens avec qui je parle, le lieu, l'heure, la quantité de *rosso* ou de *bianco* que j'ai avalée. Je dois même pouvoir la dire sans fautes, ou presque.

Alors, vous savez, Mestre, Viale, Dalmasso, comment je m'appelle, si je suis français, italien ou autre, puisque j'aurais pu être américain, cela n'a pas beaucoup d'importance. Comme le disait souvent mon père, en patois provençal, cette fois :

– *Ieu, siou lou mestre ! Et basta.*

Michel Mestre

Siamo in Italia !

Chaque fois que je franchis la frontière qui conduit en Italie, une vague d'émotion m'envahit qui me renvoie aux premiers voyages que j'effectuais lorsque j'étais enfant.

Je me souviens qu'au moment précis où nous franchissions la frontière notre père prononçait cette phrase, somme toute banale et pourtant magique, ce « Sésame, ouvre-toi » qui nous projetait dans l'univers de nos racines : *Siamo in Italia !*

Le paysage changeait, les façades des maisons se coloraient d'un camaïeu de tons chauds allant du rose de Ligurie à l'ocre profond de Toscane.

De nouveaux parfums chatouillaient nos narines, mélanges insolites, odeur du café omniprésent, des *bomboloni* que nous convoitions et du basilic dont les pots trônaient un peu partout.

Nous écoutions les nouvelles mélodies d'une langue chantante que nous ne comprenions pas, mais dont nous arrivions quelquefois à décoder quelques bribes.

Mille et une nouvelles formes de pâtes avec leurs sauces insolites nous surprenaient et faisaient nos délices. Nous savourions avec délectation les glaces dont le choix était difficile tant était grande la kyrielle de parfums proposés.

Ce retour aux sources nous plongeait dans l'univers du cinéma, celui du petit monde de Don Camillo lorsque nous allions en Vénétie visiter le grand-oncle de notre mère archi-prêtre, notable respecté de San Vito di Leguzzano et celui de Peppone lorsque nous allions en Toscane chez les cousins de notre

père, résistants communistes qui entretenaient des polémiques sans fin avec leurs voisins anarchistes.

Ce « Sésame ouvre-toi » nous transportait dans un monde de culture et de raffinement, des villas du Palladio de Vicence à la sérénissime Venise, des carrières de marbre de Carrare où Michel Ange choisissait avec soin les blocs, à Pise et à Florence que nous découvriions avec émerveillement.

Ce retour aux sources n'était pas seulement un retour aux racines familiales mais un retour au berceau de la civilisation occidentale comme se plaisait à le rappeler notre père. Ces racines, bien sûr, nous ne les avions pas choisies, mais nous devons néanmoins les porter en nous et en être fiers.

Odile Papini

La Marina : Castel di Tusa

Mon histoire a commencé bien avant moi le jour où un beau pêcheur a lâché ses filets et sa barque, son jardin, son soleil, sa culture, pour arriver à Paris et vivre avec la jeune institutrice qui portait leur premier enfant. Mon père est venu en France pour une bonne raison, mais son cœur resté là-bas, à son insu, a insufflé des plumes dont je me suis parée en catimini. Là-bas, c'est « La Marina », très belle demeure familiale du début du siècle, pardon, du siècle précédent...

J'imagine qu'autrefois, trônant au pied du château comme un contrepoint, elle a dû faire bien des envieux. Une entrée, dont la porte en bois à double battant, s'ouvre sur un vestibule pavé de noir et blanc, dont la fraîcheur saisit dès qu'on passe la porte. La hauteur des plafonds aspire le regard vers le haut pour mieux en apprécier la plénitude. On en oublierait presque l'envergure des ailes, joyeux assemblage de pièces à vivre, réparties des deux côtés. Puis se découvre un escalier de marbre montant au premier étage. En haut un nombre incroyable de chambres et salons ; je crois bien ne jamais avoir traversé toutes ces pièces. Des balcons à l'italienne où, le soir venu, il faisait bon s'accouder pour profiter du calme enfin revenu et tendre l'oreille pour guetter les premières barques partant au son des moteurs souffreteux. Au fond, derrière ce qui se veut être un cabinet de toilette, « la pièce noire », sans ouverture, prévue pour s'abriter les jours où le sirocco est si violent que le sable s'imisce dans les moindres recoins. Jamais je n'ai connu ces jours-là, ni le sirocco, ni le temps de la splendeur passée. Mais, aujourd'hui encore, fendue de toutes parts, « la Marina » attise plus d'une convoitise. Magie d'un

lieu où mes vacances d'enfant ont semé une petite graine italienne dans un coin de ma tête.

Qui étaient les parents qui ont habité là ? De part et d'autre, deux appartements ont été construits pour y loger les deux branches de la famille. Les Francesco-Rosario et les Castrenze-Vincenzo, de père en fils. Deux lignées reconnaissables par la transmission du prénom des garçons. Et même cela a été abandonné pour la version française de la famille. Difficile à porter ce prénom qui marque la provenance ; ce n'est pas un label de qualité dont on peut s'enorgueillir dans le XIII^e arrondissement de Paris. C'est pourtant un NOC, Nom d'Origine Contrôlée, là-bas, sur l'île. Mais du passé rien n'est passé. Jamais je n'ai entendu parler l'italien à la maison... L'intégration totale était de mise, le parler français sans accent : de rigueur !... Mais *mezza voce* un *due mille sessenta tre* filtrait à travers les cloisons du bureau comme un ruban soyeux et prometteur : qui pourra m'expliquer l'alchimie du cerveau qui obligeait mon père à faire ses comptes dans sa langue maternelle ?

Surplombant la mer, séparée d'elle par un jardin en restanques, la bâtisse règne, au pied du vieux château en ruines. Jardins d'orangers et de quelques légumes que la terre aride arrive à nourrir à grand renfort d'amour, de travail, de sueur et d'abnégation. Et les très nombreux figuiers de barbarie dont on se demande, à bien y réfléchir, comment on peut se délecter de leurs fruits. Et pourtant... Mes racines poussent dans ce jardin, à côté du jasmin dont la fragrance, à nulle autre pareille, est la clef de mes songes.

La mer, longtemps source de survie, transfigurée les mois d'été en villégiature de luxe des Palermitains, s'étend en contrebas : Castel di Tusa, village de pêcheurs. Juste à mes pieds, la conserverie d'anchois qui a fait la prospérité de la famille. Le poisson, la chaleur, le sel et la saumure ruissellent entre les pavés, les nuées de mouches... Il faut mériter d'aller se baigner au pied du Scoglio Grande. Sans oublier les cailloux blanchis par le soleil, brûlant les pieds et si inconfortables... Quand je remonte, vers une heure, la touffeur me fatigue, l'escalier semble cent fois plus long qu'à la descente... Tout à coup, au coin d'une marche plus ample que les autres, une verveine donne toute la puissance de son arôme sous le soleil de plomb, coup de pouce de la nature pour me dire : « Courage t'es bientôt arrivée. » Puis, après un petit effort, la douche sur la terrasse, c'est la traditionnelle *anice* qui ressuscite... les trois petites gouttes transparentes que l'on ajoute au grand verre d'eau très fraîche... pour qu'un léger nuage se forme à la surface, qui déjà rafraîchit intensément,

que l'on boit avec précaution, lentement, langueur comme pour préserver cette infime pellicule de surface, de peur de la perdre et que le goût ne se dissipe trop vite, alors que les effluves de cuisine sont déjà là, *salsa di pomodoro*, alchimie savante, tous les jours réinventée pour accompagner *la pasta* obligatoire qui ouvre le bal des papilles du repas de midi, jouissance du palais.

Images et souvenirs d'un passé révolu, où l'eau courante n'était pas de mise... alors que secrètement plus haut dans le village, une source pourvoyait les jours de robinets muets à nos besoins réduits à l'atomique. Une époque où le beurre était une denrée si rare et incongrue que les tartines de beurre rance laissaient un goût de revenez-y. Parce qu'à côté de tout ça, il y a le reste... les merveilles culinaires qui sont les seules transpositions du passé que j'ai pu emporter avec moi, les surprenants échanges d'un balcon à l'autre, au creux d'un panier... quand ce ne sont pas des chamailleries qui sont envoyées plus vite encore d'une terrasse à l'autre, l'étrange mélodie de la langue où même un Italien bon teint s'y perd... là-bas où toute agitation cesse séance tenante à 14h30, pour laisser l'ardeur du soleil s'épanouir solitaire.

C'est seulement alors que je perçois l'*Ave Maria* qui s'égrène toutes les heures, au son d'une cloche en bronze qui sonne un peu faux, la chaleur doit y être pour quelque chose..., ponctué aux quarts et aux demies d'un « dong » tellement commun qu'on pourrait le croire désagréable. Mais c'est sans compter sur le train... Imaginez la voie ferrée reliant Palerme à Messine. Imaginez le train qui crapahute sur cette ligne. Un vieux train à l'ancienne qui circule une vingtaine de fois par jour... dans un sens ou dans l'autre pour rythmer les heures qui s'effilochent. Ce train que j'entends arriver de loin par sonorités saccadées que la mer porte à qui veut l'entendre. Oui mais nous, on ne l'entendait que trop bien. Ou plutôt, on le sentait à ne plus pouvoir le sentir, ce train qui passe sous la salle à manger et fait trembler les vitres. Mais sans lui, notre Marina ne serait pas ce qu'elle est.

Villégiature d'enfance, elle a bâti souvenirs et identité. Imaginaire et inconscient sont au moins aussi forts que les mots. Miracle et mystère, alchimie du sang, filigrane des sentiments, mes racines ont poussé en souterrain et en douce. Elles m'ont donné le goût si particulier des fruits croisés. Je suis une transgénique des âmes, funambule des pensées, mélange intime des cultures, italo-française ou franco-italienne, pas de primeur ni de faveur, je suis de là-bas et d'ici, fléau d'une balance dont la verticalité est soumise aux assauts intimes de ma vie.

Voilà comment je suis devenue italienne. Par le sacrifice d'une part d'identité, parce qu'un Francesco est devenu François, le goût pulpeux de l'Italie m'est parvenu, a macéré dans ma marmite intime et a fait naître mon Italie à moi, mon Italie du grand écart et du paradoxe. Celle des beautés ancestrales et fragrances jouissives qui ancrent à la terre. Celle des chansons traditionnelles qui déversent leur pur jus d'émotions et des embrassades étouffantes jusqu'à l'insupportable. Celle du clinquant chic de l'apparence et du fortissimo du geste qui vous fait reconnaître un Italien sans risque d'erreur. Celle des sentiments, amour et respect, fierté et pudeur, fidélité et sincérité, cachés sous le voile éthéré du démonstratif plein de promesses pour qui saura le soulever. Des profondeurs insoupçonnées aux légèretés les plus factices, voilà mon Italie, celle que j'aime et qui m'habite.

Emmanuelle Nigrelli

Du beau et du bonheur plein les yeux !

Parler de l'Italie et de mes racines est un moment d'émotion où, très rapidement, des foules d'images, de parfums et de sons remontent du fond de ma mémoire et se bousculent : tout est important, voire prioritaire, et je ne sais plus par où commencer.

De mère italienne, je n'ai jamais vécu en Italie et paradoxalement, je n'y ai plus de famille ; mais mon attirance pour ce pays est inconditionnelle.

J'ai d'abord fait des études italiennes .

Parce que cette langue me plaît, ses intonations, sa musique.

Cette civilisation me plaît, son histoire, ses arts .

Ce peuple me plaît, son caractère, sa façon de vivre, sa philosophie.

J'y ai fait de nombreux voyages, du nord au sud, de Turin à Catane en passant par Florence, Rome, Naples... je ne peux pas tout énumérer !

Toutes les régions ont leur charme, douceur pour l'une, aridité pour l'autre, sécheresse, verdure.

Comment ne pas être transporté par le spectacle de Venise sous le givre d'un mois de janvier, donnant toute sa mesure à la rigueur des palais de marbre blanc de la Place Saint Marc ou au dôme de l'église de la Salute dans la lumière pâle de l'hiver .

Ou, à l'opposé, comment ne pas ressentir très fort au fond de soi, l'ambiance particulière et quasiment mystique que dégage, près de Palerme, le temple de Segesta, par un matin de juillet, où le soleil écrase les couleurs des champs grillés par la sécheresse et où la chaleur accablante fait vibrer l'air alentour, comme dans un mirage .

Tous les paysages d'Italie, je les ressens avec autant de force et d'émotion, chacun ayant sa puissance d'évocation particulière et chaque lieu, chaque ville, son histoire qui nous fait passer d'une époque à l'autre : des temples grecs aux palais de la Renaissance, des forteresses médiévales massives aux échangeurs aériens des autoroutes : ce sont des œuvres d'art et je crois que c'est en cela que l'Italie me subjugué, avec sa civilisation, son histoire, ses arts : son fil conducteur est l'esthétique à travers les différentes régions et les différentes époques.

L'Italie est le pays de l'art : l'Empire Romain et ses monuments, ses statues majestueuses, fortes et pourtant si élégantes ; les palais, les sculptures, les peintures de la Renaissance, et , aujourd'hui , les objets de design contemporain : le mobilier, les luminaires, le prêt-à-porter, les voitures et pourquoi pas telle cafetière en acier inox, mondialement connue et exposée au Musée d'Art Moderne de New York !

Ce sens de l'esthétique dans tous les domaines, c'est ce que je ressens le plus fort quand je pense à l'Italie, ce sens du beau dans le moindre détail, si minime soit-il et pourtant omniprésent : l'harmonie des couleurs et des matières dans la décoration, la présentation des plats dans la restauration où la moindre assiette d'*antipasti* devient un tableau impressionniste rehaussé des parfums de cette cuisine qui nous évoque tant le sud, le soleil, sans oublier bien sûr le vin italien, sans lequel il n'y a point de fête et pour compléter le tout, un fond de musique, un morceau de Verdi ou Vivaldi, et pourquoi pas, un air napolitain de mandoline, qu'importe ! « L'Italie, le pays du goût. D'un monument à la simple nappe qui recouvre la table, tout est beau » (Louis de Funès).

Mes racines dans tout cela ?

Pour moi, c'est à travers ma mère, me sentir appartenir à ce peuple, à cette civilisation, à ce pays et me sentir bien, comme chez moi, quand je m'y trouve.

C'est essayer de vivre, prendre des décisions et faire des choix en fonction de repères qui ont baigné mon enfance et que j'ai fait miens, des repères forts mais élégants, solides mais esthétiques, rationnels mais beaux...

Disons-le en deux mots, des repères... italiens !

Marie-Magdeleine Dauthier

Cher grand-père Antonio

La dernière fois que je t'ai écrit, nous devions nous retrouver dans un musée. Cette fois-ci nous finirons dans un livre. C'est que nos petites histoires intéressent beaucoup de monde, même si parfois les projets n'aboutissent pas. En tout cas, c'est grâce à ce projet pour le musée de l'émigration, qui s'est créé dans ta région natale, l'Ombrie, que j'ai eu envie d'en savoir plus sur toi, sur ton départ d'Italie, sur ton installation en France.

Ce musée de l'émigration a été créé à Gualdo Tadino, une ville dont sont originaires de nombreux Italiens d'Audun-le-Tiche, Moselle, la ville minière et sidérurgique où tu t'es installé avec ta famille en 1922. Tu étais déjà venu plusieurs fois dans la même ville avant cette date, en 1908, 1912 et 1913, pour des séjours de quatre à dix mois. Les mines et les usines employaient de préférence des ouvriers célibataires dont elles se libéraient, en fonction des besoins de la production, plus facilement que des hommes mariés qui avaient charge de famille. Toi, c'est à la mine que tu as travaillé, peut-être parce qu'on y gagnait un peu plus d'argent qu'à l'usine. À l'époque où tu es venu pour la première fois, la ville d'Audun-le-Tiche s'appelait Deutsch-Oth et était rattachée à l'Allemagne. J'ai lu le récit d'un témoin, Armando Borghi (*Mezzo secolo di anarchia*, Naples, 1954), venu visiter les régions minières d'Alsace-Lorraine à l'époque où tu t'y trouvais, en 1912 : il dit que passer du territoire français au territoire allemand était comme sortir de l'enfer. Il brosse un portrait terrible, qu'il juge bien pâle par rapport à la réalité, des conditions d'exploitation et d'abandon des ouvriers et mineurs du côté français, de l'hygiène déplorable, des mutilés du travail qu'on croisait, abandonnés à eux-mêmes, à tous les coins de rue... Sur le territoire allemand, s'ils étaient

« exploités comme partout ailleurs », les hommes vivaient dans un environnement plus propre, étaient protégés en cas d'accident, s'approvisionnaient dans des magasins où l'on pratiquait un crédit raisonnable, bénéficiaient de bains publics, de soins accessibles à tous, et de davantage de liberté en matière syndicale et politique...

Mais malgré tout cela, les conditions de travail étaient très dures, et on peut en avoir une petite idée, maintenant que les mines ont fermé, en visitant celles qu'on a transformées en musées, à Neufchef par exemple. À Audun-le-Tiche, on a apposé une plaque commémorative près des escaliers de l'ancienne mine : des centaines de marches à remonter à pied, avec, sur le dos, la musette et un morceau de bois que les mineurs emportaient en repartant et qui alimentait le fourneau familial. On m'a raconté que quand tu as eu un certain âge, tu devais t'arrêter plusieurs fois et t'asseoir sur les marches, pendant que les plus jeunes grimpaient les escaliers quatre à quatre.

À la mine, les accidents étaient fréquents et avaient souvent les mêmes causes : éboulements, explosions, accrochages avec les wagonnets qui transportaient le minerai de fer, sans parler des conséquences sur la santé. Tu as d'ailleurs perdu un fils à la mine, en 1933, Guerrino, il avait dix-sept ans. On m'a raconté qu'il avait eu la tête écrasée entre deux wagonnets : il était « accrocheur » c'est-à-dire qu'il devait relier les wagonnets avant qu'ils ne soient remontés, chargés de minerai. Personne ne connaissait les détails dans la famille ; c'est un ami d'enfance de cet oncle qui me les a rapportés. Il m'a raconté aussi qu'on l'avait engagé à la mine avant l'âge minimum : c'était une entrée d'argent supplémentaire pour la famille en cette période de crise du début des années 30. La grand-mère ne s'est jamais remise de cet accident et a refusé que ses plus jeunes fils, dont mon père qui avait un an au moment de l'accident, prennent à leur tour le chemin de la mine.

La grand-mère a eu aussi sa part d'aventure dans cette histoire d'émigration. Tu es revenu à Audun-le-Tiche en octobre 1922 (le 10 exactement, dit le document officiel) mais ta femme, Bernardina, ne t'a rejoint qu'un mois plus tard. J'imagine qu'elle a dû faire le voyage en train, seule avec ses trois enfants, Guerrino (sept ans), Ugo (trois ans) et Piombina (onze mois). Peut-être avais-tu tout arrangé pour qu'elle soit accompagnée ? Elle n'a pas dû regretter sa maison de Spolète ; en fait ce n'était pas une maison, juste une pièce dans une grande bâtisse où logeaient trois autres familles, construite en surplomb d'un joli vallon plein de verdure, dans lequel il fallait descendre pour aller chercher l'eau, et où, m'a

dit une voisine, l'électricité n'est arrivée que dans les années 1930... Elle a dû laisser aussi des souvenirs bien tristes : une cousine de la branche familiale qui est restée en Italie m'a rapporté que Bernardina aurait été fiancée avant la première guerre avec un jeune homme qui serait mort au front.

Vous vous êtes mariés en juillet et que Guerrino est né en décembre de la même année mais tu ne l'as sûrement pas vu naître puisque tu as été mobilisé en novembre 1915. Tu as été envoyé au front en mai 1916, avec le grade de caporal ; à la fin de l'année 1917, tu as été fait prisonnier et libéré le 11 novembre de l'année suivante.

C'est ton livret militaire qui me donne ces informations, car tu n'as jamais raconté en famille tes souvenirs de guerre. Tu n'as jamais parlé non plus de ton jeune frère mort à la guerre et dont personne dans la famille ne connaissait l'existence. Il a eu moins de chance que toi puisqu'il a tiré, au moment du service militaire, un numéro qui a fait de lui un soldat de « première catégorie ». Dès la fin de son service militaire, en septembre 1914, il a été mobilisé, envoyé au front dès le mois de mai 1915. Il a suivi quatre campagnes de guerre (de 1915 à 1918), avant de mourir en juin 1918, à quelques mois de la fin de la guerre, sur le Montello. Il allait avoir vingt-quatre ans et s'appelait Ugo, comme le fils que tu as eu en 1919.

La famille installée à Audun-le-Tiche n'a plus bougé (à part quelques mois passés à Boulange, à une dizaine de kilomètres, entre 1923 et 1925). Elle a d'abord été logée dans des baraques, au « chemin des Dames », avant de trouver des logements plus dignes, le dernier rue Sainte-Barbe, dans les maisons de la mine. L'histoire de la famille pendant la deuxième guerre mondiale se confond avec celle de la population audunoise. Audun-le-Tiche étant situé en deçà de la ligne Maginot, la population a été évacuée à Loudun (Vienne) en septembre 1939 jusqu'à la fin de la « drôle de guerre ». Puis beaucoup d'Audunois sont revenus en octobre 1940, sauf les Français non-Lorrains qui n'ont pas été autorisés à rejoindre un territoire redevenu allemand. La



situation des Italiens d’Audun-le-Tiche (et d’Alsace-Moselle en général) est différente de celle des Italiens en France. Sur le territoire allemand, les représentants des autorités fascistes ont pris entièrement en main le sort de leurs compatriotes. Inscrits ou non au parti fasciste, les Italiens devaient obligatoirement envoyer leurs enfants à l’école italienne. Beaucoup d’enfants audunois nés en 1931-32 peuvent se reconnaître sur une photographie prise lors de la fête de la *Befana* à la *Casa d’Italia* en 1942, y compris les enfants des antifascistes arrêtés l’année suivante, et déportés dans les camps allemands. L’école italienne d’Audun-le-Tiche était dirigée par le « Tenente Mario », Ezio Mario, un fonctionnaire de la *Pubblica Istruzione* détaché au Ministère des Affaires Étrangères. Son dossier administratif, consultable aux Archives de ce ministère, montre comment il s’est acharné, à grands renforts de courriers, à faire valoir ses services à l’étranger (à Berlin puis à Audun-le-Tiche à partir de 1941) pour son avancement et sa retraite. Les Audunois qui se souviennent de lui en parlent comme d’un fonctionnaire zélé, ne ménageant pas ses efforts pour enrichir les listes des adhérents au Parti fasciste et pour convaincre les jeunes hommes en âge de partir au front d’aller s’engager dans l’armée italienne, ou, comme il le dit lui-même dans un courrier qu’il envoie au ministère en 1960, « dépensant toutes [ses] énergies pour la défense de l’italianité en terre étrangère »...

Il est certain que toi, grand-père Antonio, tu as été peu sensible à ce genre de propagande. Tu n’étais pas un militant politique, mais tu as rapporté de ton Ombrie natale un certain idéal. Beaucoup de tes amis étaient actifs dans les milieux antifascistes à Audun-le-Tiche, où ont été créées, dans les années trente, des sections de la LIDU (*Lega Internazionale dei Diritti dell’Uomo*) et de l’UPI (*Union Popolare Italiana*). En tout cas, tu as fait une coupure nette avec l’Italie puisque tu ne parlais pas italien avec tes enfants et que tu as choisi la nationalité française après la deuxième guerre.

Ton Italie, tu l’as recréée dans la rue Sainte Barbe à Audun-le-Tiche, où les Italiens étaient très nombreux, mais côtoyaient aussi des Lorrains, des Yougoslaves, des Polonais... Je sais par la fille d’une voisine lorraine que la grand-mère apprenait à faire la sauce tomate, et sans doute les pâtes, à ses amies françaises. C’était un moyen de communiquer, car la grand-mère ne parlait pas très bien le français, contrairement à toi, et à mes autres grands-parents italiens. Mais là c’est une autre histoire...

Isabelle Felici

Lointaine ascendance

Des noms sur des livrets officiels : Erasmo Monte et sa femme Celeste Lubrano, mes arrière-grands-parents du côté paternel.

Une île au large de Naples, un quartier de Marseille dans l'entre deux guerres où des tantes aux prénoms désuets – Juliette, Ernestine – hébergeaient mon père alors étudiant, des oranges flottant dans le port et récupérées par des gamins avides, quelques bribes de passé familial sans épaisseur.

L'enracinement primordial était ailleurs, dans la Provence inscrite dans l'accent et magnifiée dans sa langue, sa cuisine et son soleil, face à la Bourgogne lointaine que la mort de ma mère privait définitivement de toute grâce et surtout face aux prétentions hégémoniques d'une France d'oïl pour laquelle mon père n'avait que dédain. Mon enfance était bercée de ses jugements qui furent longtemps parole d'évangile : les Méridionaux amoureux du loisir et champions de l'art de vivre en remontraient aux Nordiques besogneux, les Cathares rejoignaient les Indiens et les Noirs dans la cohorte des peuples injustement opprimés, le provençal, dans lequel Dante avait failli écrire la *Divine Comédie*, était bien plus imagé et riche en vocables que le trop sobre français de Malherbe.

L'Italie somme toute jouait plutôt sa partition pour illustrer le rôle émancipateur de l'instruction faisant de mon grand-père, fils de docker, entouré de sœurs parlant mal le français, un directeur d'école honoré, un peintre estimable et un savant autodidacte dont je découvrais avec étonnement la bibliothèque.

Ce grand-père trop tôt disparu qui lisait Heisenberg, Freud et Bergson, je n'aurai pas pu l'interroger sur son rapport au pays de ses parents. Et d'ailleurs,

s'y serait-il prêté, lui qui n'eut jamais la curiosité de se rendre à Procida, lui préférant la Florence des Uffizi, les peintres toscans et vénitiens ?

Les sœurs célibataires mortes sans enfants, la filiation Monte se réduisait à ce qu'en disait mon père. Le pays resta ainsi à la fois familier et distant, le latin et le provençal permettant d'en comprendre la langue sans vraiment la parler. En quatrième, j'appris le castillan, en vertu d'un raisonnement paternel qui rallia mes suffrages : une langue romane par fidélité aux origines et l'espagnol en raison du nombre élevé de ses locuteurs. D'emblée fascinée au plus profond par cette langue à la fois âpre et chantante, passionnée d'autre part par le latin, je ne me sentais aucun lien particulier avec l'Italie d'Erasmus et Celeste. Elle demeura obstinément à l'arrière-plan, comme une évidence distraite jamais interrogée.

Si elle ressurgit plus tard, ce fut à cause de la poussée de rhétorique raciste qui opposa les Français de souche aux bronzés d'outremer. Dans ce concert, les descendants d'Italiens hurlaient souvent avec les loups et des médias complaisants recréaient l'histoire imaginaire d'une intégration harmonieuse. Mon père y opposa ses souvenirs : les courses contre les *Babi* dans les rues de Marseille, le microcosme de la rue Longue. Je me documentai sur l'immigration de la fin du XIX^e siècle et m'identifiai intellectuellement à ces lointaines origines. Mais plus que tel pays spécifique, c'est toujours le vaste ensemble des langues de la romanité qui nourrit mon sentiment d'appartenance et, au-delà, les cultures où sur une terre sèche pousse l'olivier et où des fontaines dispensent une eau rare et précieuse.

Michèle Monte

Dôme

Les lions fragiles
Du Dôme de Parme
Rugissent l'enfance
Exaspérée

Félins sublimes,
Ils gardent
Solides,
Sans sourciller,
Les tendres fleurs d'un autre
temps ;

Piliers tranquilles de nos souri-
res,
Montures dociles
Aux doux bambins
S'agrippant faiblement
À ces crinières de pierre,
D'où ils dominent
Tout l'Univers ;

RACINES ITALIENNES

Anges passagers
Des façades romanes,
C'est sur leurs joues
Que se reflète
Le frais rosé
De tant de siècles,
Si vite passés,
Et résistant.

J'y fus,
J'y reste,
J'y resterai
Tout l'âge adulte
 En chevauchée

Béatrice Fracchiolla

Litanies de l'Italie

... et des Italiennes.

A. Rimbaud

Italia Celeste... Comme j'aimerais, comme je voudrais... *Ma chi è questo ?
Uno nuovo ?*

Je ne sais pas, ce ne sont pas des choses que l'on dit. Oui, c'est ça, ça ne se dit pas. Enfin ça ne se dit plus... mais peut-être... peut-être qu'en les chantant... « je suis rital et je le reste »... *Che cosa strana !*

Je rêve.

Je rêve de soleil, de Sicile. D'un *estate italiana*. Je rêve de Côme, des grottes bleues, la via Chiaia, Santa Maradona et l'Isola Verde, Trapani, Trapattoni et Cesare Mori...

Entra Entra

Revoir la terre originelle près de Cefalù et la lagune, la cité des chats. Le Tintoret, Dante, et plus encore, tous les balcons de Vérone... revenir, juste un peu, ma famille et ma forza Italia, San Gennaro, Santa Lucia... Un plat de Penne all'Arrabbiata dans la strada...

Cosa Nostra

L'Honorable Société, Camorra, N'drangheta, Sacra Corona Unita, dans les environs de Syracuse et Caltanissetta... J.F.K., La vita è bella, Antonio

Montana... La Cosca de Salvo et tous les latifondo... *Da noi non si chiani i genitori i vecchi.*

Di polipo

Bagheria, les vendettas, l'Ucciardone, Don Corleone, tout ça sur fond de méditerranée et du grand Milan AC... Ah, l'Italie, mon Italie, soupir du pont des soupirs... Oui, plus le mont Palatin que tous les petits Liré, et plus mon Tibre latin... heureux qui comme un Italien...

Roberto, mio palmo

Felix qui comme Benigni au JT de 20 heures ! « Écoutez Poivre, jé né rien compris dé cé qué vous avez dite ma jé souis d'accordé !! ». Et Viva Italia ! Costume Prada, opera aperta, Giacomo Balla... et la Cicciolina !

Solo tu

La symphonie. Direction Pizzeria Brandi, en Ducatti, Moto Guzzi, Lamborghini, sourire armani et Monica Belluci... Cléopâtre, Messaline, Messine, Mélusine... au son de la Callas et des Matias... Bazar

Più bella cosa

Capulet, Montaigne, *sempre di più*... Panzani, Pantani, Inzaghi, les rosso neri... Vois où je vis... et les westerns spaghettis. La bomba, Tomba, faire du ski sur l'Etna ! Retourner à Pompéi, dans mon pays, finir en gondole, près des Doges, Ponte de le tete, lever la tête...

O Sole mio

... Les Italiennes...

Mais je rêve, je rêve...

Tu vuo fa' l'italiano ?

Je suis né sous le signe de l'hexagone comme disait l'autre.

Je suis tristement français.

Si tristement français.

François Péchin

Col bacio ultimo

MCMIX

I

Les Adelaide, les Simona, les Carlotta et Giuseppina, les Ada et Argia et Chiara, Ester aussi et Esterina, et même une Faustine – et *la infelice moglie di Oscar Wilde* (dans le cimetière protestant)

– et le panthéon d’Agrippa là-bas et son bosquet régulier semé de mausolées réguliers – et les bosquets irréguliers à chapelles romaines régulières visibles, hors verdure à mi-colline, d’une bretelle est d’autoroute Aurelia – et ces listes de soldats de vingt guerres (on s’y perd) et ces tankistes italiens tombés d’un mauvais côté, noirâtre et plâtreux, d’oasis à El Alamein – et le monument néoclassique à Mazzini – et le Silence étrécissant ses lèvres nues d’un doigt furtif – et cette Pitié énergique appuyée d’une ancre haute – et cette façon, bedonnante, d’orateur du Risorgimento à barbichette et redingote qui eut pourtant lui aussi ses hontes, ses palinodies, comme nous tous, et même ses amours

– et les tumulus de glaise, et les carrés de concessions trentenaires échus en cours d’exhumation – et cette Iris (1920-2002), cette Iris épouse Vaccina à permanente bouclée de buraliste – et ces vieillards réalistes sculptées, quasi photographiquement, par le ciseau hellénistique et renfrogné d’Orengo – et ces allégories mamelues à longueur de portiques inférieurs, supérieurs, au ponant, au levant, couverts comme des galeries de musée, où coulisent de hautes échelles de bibliothèque (on se demande bien pourquoi, sinon pour

rafraîchir l'inscription d'un ultime tombeau entassé là-haut, sur une dizaine d'autres, sous la voûte) – et le solécisme d'une épitaphe de bronze sur l'amour plus fort que la mort – et cette Mélancolie éplorée de la tombe Ammirato, pliée, assise, tête dans les mains et chevelure infinie coulant depuis la nuque à revers comme une fine cataracte – et le nocher bien empenné, arqué sur les voiles de l'esquif qu'il cargue, presque plus haut qu'elles, pour conduire de tout son poids de muscle nos vies jusqu'au havre ultime avec notre ultime poids de cendre – et cet éphèbe alexandrin à cithare biblique de bois prise de dos (une moitié de joug) et dont une lanière fine sépare la chevelure d'albâtre en deux étages – et cet Ange-femme à crinière, très larges hanches et poitrine mi-nue ressuscitée du bris très rythmique d'un reste de croix au sol (telle cette Pâque noir funèbre, gris funèbre et blanc défroissé du peintre Celesti l'autre jour, à Desenzano, dont un Archange musculeux, parmi d'autres à l'écart et comme pour les en protéger, contrait à mi-chute la dalle de haut marbre du Sauveur, invisible, en train d'éclater)



– ah et toi, enfin nue, sans croix, avec tes seins nus de marbre noir (à galbe lisse et dur comme du fer sous mes doigts et pointe ronde sous mon doigt),

abandonnée, presque cambrée, hors d'une houle noire, sous ton pœcile, dans les bras d'un dieu puissamment inachevé et, de dos, presque infernal, comme l'amour, lequel

COL BACIO ULTIMO
QUI LA SALMA DEPOSE
Di

MARIA FRANCESCA DELMAS

MCMIX

– puis le sombre jardinet juif, à palmier désert, derrière sa mastaba, sans allégorie ni statue mais, sous leur dalle hébraïque, la nommée Venise avec son David (ou le nommé David Venise) – puis l'allée évangélique (un mail en courbe à premier nom allemand) – puis, à l'autre bout, le terrain à ciel toujours ouvert des sépultures imprévues avec son cent de tas de glaise neufs, sa pelleteuse jaune Komatsu et ses traces de chenilles sur le l'emblavure meuble – puis la chapelle ardente, à la sortie du cimetière, sans personne, que neuf cercueils blonds à roulettes chargés de gerbes (neuf d'un côté et sept en face), poussés jusques ici depuis quelques jeunes hôpitaux dans une bise brune de crésyl et leur senteur âpre de branchages cassés à sève mortuaire et macérée – puis, devant la sortie monumentale, l'étal aux fleurs avec cette autre odeur (hors saison) de chrysanthèmes sans chrysanthèmes – de mimosa sans mimosa – de muguet sans hampe ni clochette – de roses peintes d'une flamme de rose – et de vrais tournesols (astre, noir, d'où s'irradie à l'infini la blancheur grenue d'un jeune feu)

– et puis moi, enfin, là, passée la sortie, dans l'étroitissime baraquement d'un bar, devant mon cappuccino que j'ai laissé refroidir, le temps de ce poème.

II

Les Adriana, les Erminia, Violante, Vittoria et, là-haut, aux limites de l'enceinte, au-dessus du haut calvaire républicain de Mazzini (grotte tronquée et gros pilastres néo-doriques surbaissés), les Gemma, Enrichetta (professeur), Giuditta (institutrice ?). Aussi les enfants Luisa Puppo (1894-1900) et Franco Puppo (1935-1936), dans le même jouet d'un tombeau, à 36 années de dis-

tance, comme tante et neveu (tante de six ans, neveu de quelques mois) ; morts à une enfance, rieuse, qu'ils n'ont pas connue mais que d'autres, pour eux, auront éternelle rerêvée. Et l'autre Giuditta, de la tombe Varni, jeune morte un peu académique, avec son chien d'albâtre vivant, museau rond, œil vide et pensif (la faute au marbre) posé sur sa cuisse, presque au ras du sol.

C'est fou les milliers de mortes et de morts (les morts, il est vrai, sont infiniment plus nombreux que les vivants) que l'on peut entasser sur un hectare, entre cendre verte, ifs, cyprès endimanchés, chapelles néo-gothiques dentelées, columbarium récent pendu sur une galerie quasi thermale à vasistas, et les kilomètres qu'il faut entre tout cela déplier, replier, à nouveau déplier à mi-coteau pour retomber enfin, presque par hasard, sur le haut Maïmonide-Jérémie du haut escalier du vaste panthéon toujours fermé.

Sans compter, sous les cryptoportiques, tous ces défunts par dizaines et centaines, joint à joint, pieds à pieds, sur quoi l'on est bien forcé de marcher en faisant jouer quelques dalles entre monuments et arcades des bas-côtés ; ni le carré juif, tout là-bas, à l'écart, tombes humides et cassées, moins nombreuses cependant que tous les autres dont le nom (lévites, croyants et non-croyants) figure au fronton du ghetto-mastaba et qui ne sont pas revenus.

Mais toi, toujours toi, à nouveau aujourd'hui, presque nue : tes seins nus, un peu évasés, de marbre obscur, lisses comme du bronze ; leur pointe dure et évasée sous ma caresse ; ton visage classique, un peu large de statue (foncée par l'usure de l'air) que soutient et replie l'amant puissant, inachevé parce qu'en vie (ce jour où il te vit nue pour la première fois et dont le galbe persiste à jamais au-delà du jour noir) ; qui te baise à l'angle de la tête, à travers ta forte chevelure, belle forme inclinée, bien mieux qu'un poème, sur la forme physique d'une vie, et

AVEC CE BAISER ULTIME
ICI LA DÉPOUILLE A DÉPOSÉ
DE
MARIA FRANCESCA DELMAS

MCMIX

III

Riomaggiore (Cinque Terre), le lendemain. Village-précipice rose bâti dans le basalte quasi verticalement strié d'un torrent, au fond d'un amphithéâtre infini de restanques grises à olivettes,

où l'on ne cesse de monter et de descendre, à tâtons, de remonter et, périlleusement, de redescendre en entendant la mer de dos, sans jamais la voir, par d'immenses marches coupantes et serrées, et cent brefs culs-de-sac autour d'un boyau surélevé presque central à 1000 chats, que je mettrai du temps à retrouver, barré d'échelles sur grenier et même d'un oratoire sur le vide,

mais où l'on finit par vous allouer un repli de chambre aveugle (ni serviette ni savon, mais un frigidaire, un peu d'alcool de myrte dans un verre et une table très bancale, parce que c'est le sol qui l'est), avec un coin de porte-fenêtre sur le feu matériel de l'infini qu'on n'avait pas d'abord vu,

et que dessert même une gare souterraine dans sa lueur suintante de grotte et, d'heure en heure, son bruit sismique et lointain de chenilles sur roulettes ;

et là, moi, voisin d'une Elda et d'une Andreina, pensant encore à toi, avec cette vide saveur de temps à l'esprit, dans une salive d'âme :

un alliage effacé de cannelle jaunie et *zabaglione* jaune paille dans la paille d'un cornet à glace

et, à l'instant ici, une poire oblongue et dure, fanée de vieux cuivre, son pâle caramel végétal à goût grenu de chair blanche

tandis que, là-bas, au fond de son canyon d'ardoise, l'épars cliquetis rythmique d'une noire chanson de Shadeh, voilée d'indifférence, *King of sorrow*, qu'il faudra réentendre de nuit, lutte avec un proche cliquetis de tables

(et que demain, quand nous ne serons plus là, aussi bien il pleuvra sur la mer obscure et sur cette unique lumière, là-bas, au cœur des flots, étoile polaire inverse et fixe).

IV

Quatrième jour. Achat d'un élixir des Cinque Terre, d'un litre (rouge-noir) de luna, à bouchon poli en marbre gris de Carrare, et d'un peu de miel d'acacia de Levanto, clair comme l'air quand on le laisse couler d'une cuiller sur un bout de mie.

Puis retour vers Gênes ; via la mer, grise et fine, de Rapallo.

Où tu es peut-être venue, toi dont j'ignore tout, transporter ta lassitude à jeunes cernes d'un soir le long de l'étroite corniche tropicale de Santa Margherita Ligure, en écoutant *Les Roses blanches de l'oubli*, entre les gemmes éparses et lointaines, là-bas, d'une valse inattendue et regoûter, déjà de l'âme, sur ta langue l'hostie mauve d'un sorbet à vague violette 1909, attiédi de claire mûre fondue, sous de faibles flammes de l'Ourse et la garde distraite d'une quasi-aînée (œil profond, tailleur blanc, foulard d'infirmière amidonné) du nom d'Edera, à l'entrée de la presqu'île-péninsule de Portofino, dans l'allée botanique d'un palace-fortin Valery Larbaud (eucalyptus, liquidambar, rose gravier britannique) et l'oraison, là-bas, à jamais dérobée et perpétuelle des distances.

Oui, les Edera, les Rosanna, les Perpetua, les...

puis Gênes, à nouveau, soudain ; Gênes, banlieue provisoire d'un cimetière immense, fixe et vert ;

entrée, à nouveau, de l'enceinte ; kiosque aux fleuristes ; et ce bouquet, ton bouquet, serré contre son étui de cellophane, sous une brise vernissée de pinède-cyprès (ah et enfin cette odeur qui me poursuit depuis hier, où mettre enfin un nom funéraire d'enfance : cœur rougi, juste violâtre et macéré, de très vieux œillets) ;

puis la pelleuse Komatsu, son cercueil gris-bleu abandonné, grosse huche à brancards sur deux roues de bicyclette pour porter d'autres cercueils à travers la terre meuble où pourrait rester prise une voiture à pneus ;

le petit chien d'albâtre noirci de la tombe Varni, qu'une lampe rasante à phosphore pourrait rendre à nouveau translucide pour la photographie ; puisque tout cela commença par être neuf et neigeux comme un régiment de formes neuves, plus neuf que l'antique même restauré (ainsi nous enseigne Mark Twain, passant par ici, dans ses *Innocents Abroad* de 1869) ;

la statue réaliste, énergique et néo-hellénistique, toujours très fleurie 125 ans après, de la vendeuse de noisettines, fièrement tressées en un immense rosaire de main à main, noué de deux tourtes à celle de droite, fier commerce qui lui permit, sou après sou, pluie après pluie, midi après midi, de se payer en l'absence d'héritiers pour une autre vie, éternelle celle-là, ce chef-d'œuvre d'Orengo et une épitaphe en langue ligure (un peu étrusque) du poète dialectal G.B. Vigo, vantant sa ténacité ;

puis toi, soudain, ici, qui as beaucoup moins de succès, toi :

une dernière fois, la pointe froide et presque arrondie de tes seins noirs dans les bras de l'amant païen à cheveux ras, épaules immenses, mal taillées, comme la vie noire encore en vie

(tes seins, de vrais seins, uniques, les tiens, pris sur le motif, non point des seins académiques de déité, du temps où, immortelle, tu posas pour eux, superbe et close, les yeux clos, dans la très-papale Italie de MCMIX,

sans jamais penser qu'on en ferait pour un siècle, et sans nul trait de croix, ce sombre et pour toi et sur toi à jamais vivant tombeau) ;

puis, enfin, à la sortie, tout là-bas,

ce visage classique et sain de jeune brune, à longs cils et grands yeux effilés, classiques et sages, à la Laura Pausini, et penché, et clair et légèrement ombré dans le mystère obscur d'une baraque de fleuriste (quelle voix de brune cette grande adolescente brune peut-elle donc bien avoir ?), dont l'âge fera peut-être une mégère

mais dont la beauté, pour l'heure, échappe à la beauté et à la vie, même, qui la porte et que je baptise, sur-le-champ, Silvana.

*

N'être revenu à Gênes que pour ça.

Daniel Aranja

Ma ville invisible

– *D’una città non godi le sette o le settantasette meraviglie,
ma la risposta che dà a una tua domanda.
– O la domanda che ti pone obbligandoti a rispondere.*

Italo Calvino

*Sortilège !
Que suis-je et où vais-je ?
Sortirai-je
Vif de cette terre ?*

Marina Tsvetaieva

Au début de la deuxième partie des *Villes invisibles*, Kubilay Khan demande à Marco Polo : « avances-tu avec le regard tourné toujours en arrière ? ne vois-tu donc que ce qui est toujours derrière toi ? » Marco dit : « le passé du voyageur se transforme selon l’itinéraire suivi ».

Les Villes invisibles sont, en un sens, la plus belle œuvre d’Italo Calvino, un hymne à la géographie intérieure, une feuille de route à l’intention de tous les désorientés, de ceux qui doutent de la solidité de l’espace et n’ont de mémoire et d’affection que pour le temps et ses cadences. Vingt ans à Naples. Neuf ans à Dijon. Deux à Lyon. Deux à Toulon. Deux étapes à Londres et à New York. *Avanzo col capo voltato sempre all’indietro* et je suis de ceux qui tapissent leur

appartement de cartes géographiques pour tenter de savoir où ils se trouvent. Je déteste l'exténuant métier du touriste. Je me perds même sur un sentier tout droit. J'ai beau étudier minutieusement les cartes à toutes les échelles, établir scrupuleusement les rapports de voisinage, compter les méridiens, arpenter constamment du regard ces représentations parfaites de notre planète punctiforme, admirer les proportions, calculer les distances. Mais dès que je détourne les yeux, les confins se referment à nouveau. Rares sont les images qui échappent à ces sinistres, figées et isolées dans une mémoire incapable de se souvenir du dédale des lieux – je préfère Icare à son père.

Le statut d'étranger a alors beaucoup d'avantages. Celui de mettre une fois pour toutes le réfugié à l'abri du devoir sacré de faire visiter aux amis touristes sa ville natale n'est pas le moindre. Personne n'habite une ville « visible ». À Toulon, on retrouve aisément l'agressive impatience des Napolitains, leur disgracieuse manière d'être toujours pressés et, près du port, par une étrange transposition du vécu, je crois souvent être encore à deux pas du Castel dell'Ovo. Londres est restée longtemps la ville implicite dans mes représentations urbaines et Naples ce que Venise est pour Marco dans les récits qu'il tisse pour le Khan (et dans lesquels d'ailleurs sa ville natale imperceptiblement se dilue et se perd) : le répertoire d'images à partir desquelles il forge de nouveaux instruments pour parler du fruit de ses expéditions, des découvertes, des échanges et, essentiellement, de son désir de repartir, car...

*...anche a Ipazia verrà il giorno in cui il solo mio desiderio sarà partire.
So che non dovrò scendere al porto ma salire sul pinnacolo più alto
della rocca ed aspettare che una nave passi lassù. Ma passerà mai?
Non c'è linguaggio senza inganno. (Italo Calvino)*

Valeria Emi Mara Sgueglia

Les silences de Guizèpe

Jusqu'en 1922, il s'était appelé Giuseppe, mais une fois installé en France, le phénomène est banal, il deviendrait pour la plupart Guizèpe, ou – pour ceux qui feraient maladroitement l'effort de tenir compte de son origine, pour lui marquer sans doute du respect – Guizépé. Et pour l'état civil, quand il prendrait la nationalité française, Guiseppe. *Scripta manent.*

Il avait sept frères et sœurs : deux sœurs plus âgées que lui, il était l'aîné des garçons. Aussi, quand ses parents, ne pouvant plus faire face à la pauvreté ordinaire – exacerbée, j'imagine, par le désastre du Premier Grand Carnage – d'une famille vénète de paysans sans terre, décidèrent d'envoyer ou de laisser partir la moitié de leurs huit enfants vers une terre promise, c'est lui, l'aîné mâle, qui prit le commandement de l'expédition. Enfant, sans rien savoir encore, j'ai toujours senti que Maria, la sœur aînée, et Vittorio, le frère cadet, avait pour Giuseppe un respect craintif, que je devinais excessif, et je présume qu'il en allait de même pour Agnese, l'autre sœur, morte avant ma naissance.

Giuseppe était né à Montebello, province de Vicence, en 1900 tout rond. Il avait donc 22 ans quand Mussolini prit le pouvoir, et qu'avec ses deux sœurs et son frère, et baluchons respectifs, lui-même prit la route pour la France. L'épos familial y gagnerait en lustre, mais, hélas non, il n'en est rien : les raisons qui le poussèrent hors d'Italie n'étaient décidément *pas* politiques. Ce que je sais de lui me porterait même à supposer que, comme tant d'autres émigrés italiens, il se sentit fier que son pays gonflât le torse pendant les années que dura le fascisme. Et fier d'autant plus qu'il y avait une revanche à prendre, et chaque jour à reprendre : sur sa terre d'élection, celle des droits

de l'homme, de l'égalité, de la liberté, de la fraternité, il se découvrait, comme tant d'autres émigrés, citoyen de troisième rang : prolétaire, mais pauvre rital ou sale macaroni.

C'était, je crois, un homme très orgueilleux, terriblement orgueilleux, on verra bientôt à quel point. En France, il cessa vite de parler italien, apprit le français, un français soutenu, nourri de lectures nombreuses, qu'il écrivait sans fautes et qu'il parlait, quand je l'ai connu, pratiquement sans que rien dans son accent le trahisse ; contrairement à son frère Vittorio-Victor, qui roulait bellement les r et disait imperturbablement chevaux pour cheveux, et à sa sœur Maria qui, n'ayant jamais travaillé en dehors de chez elle, n'ayant pas eu de véritable vie sociale, s'était forgé une langue unique (mêlant en des proportions mystérieuses quatre ingrédients : le dialecte de son village natal, l'italien, le français, et un zeste de patois jeumontois), une langue que seuls ses proches entendaient, et qui est morte avec elle. C'est par orgueil aussi, peut-être ou en partie, que Giuseppe épousa Aline, une institutrice de la ville de Jeumont, Nord, où son frère et lui avaient trouvé du travail dans le grand laminoir des forges de Schneider, Jeumont-Schneider comme on peut lire encore sur certaines plaques d'égout en fonte. Aline, qui avait perdu son premier mari dans la tourmente de la Première Grande Boucherie, heureuse d'en trouver un second, plus jeune qu'elle de neuf ans et bien beau gosse, comme j'ai pu constater sur des photos de ce temps-là. Et pour lui, l'immigré, l'ouvrier et ancien *bracciante*, une promotion sociale indéniable : institutrice, maîtresse d'école, c'est que ça n'était pas rien ; et Aline deviendrait bientôt la directrice de son école, autant dire, à l'époque et dans une petite ville, une notable. Avoir conquis une prêtresse de l'école laïque et républicaine, c'était un peu comme *posséder* le savoir et la France.

En somme, Giuseppe ne demandait pas mieux que de devenir Guizèpe, que de racheter des origines dont, en France, il devait avoir honte (quitte à aller, quand il pouvait, jouer les grands seigneurs dans son village, avec sa paie d'ouvrier valorisée par le taux de change) : ses deux enfants, son fils Daniel et sa fille Lucie, ne l'entendirent qu'exceptionnellement parler l'italien (ou le dialecte de son pays), et durent l'apprendre par eux-mêmes, une fois adultes. Et c'est pour cette raison encore, certainement, qu'il réagit si mal quand sa fille, institutrice à son tour, lui annonça qu'elle était amoureuse de Peppe le soudeur à l'arc : accepter dans la famille un autre Giuseppe, moins enclin à se franciser, un autre ouvrier, un autre immigré, c'eût été déjà demander

beaucoup ; mais accepter qu'il fût napolitain, c'était demander trop. C'était comme annuler d'un coup les efforts de toute une vie. Pire : c'était voir sa descendance descendre un cran plus bas que celui dont lui, Giuseppe, était parti, pour devenir Guizèpe. La Lega Nord n'existe politiquement que depuis quelques années, mais ses racines sont bien plus anciennes. Guizèpe cracha son mépris au visage de sa fille (ce verbe, d'après ce qu'elle m'a raconté, n'est pas ici par pure métaphore), la traita de putain, et la renia. Guizèpe était un homme très orgueilleux, monstrueusement orgueilleux : de ce jour, jamais il ne revit sa fille, il ne connut aucun des trois enfants qu'elle eut avec son Peppe, et personne ne l'entendit jamais plus prononcer le nom de Lucie. Aline rencontra désormais sa fille en secret, et, mon père s'étant conformé à la loi paternelle jusqu'à l'absurde, je ne connus Lucie, ma tante, qu'à l'enterrement de Giuseppe ; et quelques temps plus tard David, Manuela et Valérie, mes cousins, et un peu plus tard encore, leur père, Peppe, qui fut toujours à mon égard d'une courtoisie remarquable. Il faut dire (mais je l'avais ignoré) que ma mère, Nelly, avait elle aussi fréquenté Lucie en cachette, bravant avec Aline le diktat mâle.

Giuseppe mourut en 1973, la gorge trouée par le cancer, mangée par les mots qui depuis tant d'années tournaient comme des oiseaux fous dans la cage de son larynx. Certainement, le paquet quotidien de gauloises et les vapeurs méphitiques du métal en fusion y furent aussi pour quelque chose, mais il ne faudrait pas tenir pour rien la puissance ravageuse du silence : c'est elle qui sut mobiliser du côté des causes objectives d'efficaces complicités rongeuses.

Quoi qu'il en soit, je me représente aujourd'hui la fin misérable de Giuseppe comme un retour en force du refoulé : refoulé familial (sa fille privée du droit de cité, et d'être citée, parce que tombée aux mains d'un *terrone*), refoulé ethnique (ses origines escamotées ou masquées en France), refoulé linguistique (sa langue qu'il se refusait à parler) et refoulé social (sa condition d'ouvrier transcendé par un mariage avantageux). Et je vois donc Giuseppe, qui fut pourtant (mais je devrais dire, car il y a une logique : qui fut *donc*) une sorte de bourreau dans son foyer, comme une victime de l'immigration, de ses violences symboliques et réelles. Si dans mon jeune âge, dans les années soixante, on m'appelait encore (sale) macaroni, que n'entendit-il pas, lui, pendant les cinquante ans qu'il vécut en France ? Que ne dut-il pas *aval*er ? Que d'insultes et d'humiliations – subies et infligées – qui lui restèrent *en travers de la gorge* ?

On ne peut juger excessif de considérer son cancer comme symptôme d'une intégration trop bien réussie, c'est-à-dire payée du prix de trop de sacrifices de soi, qu'à considérer qu'il y a une réalité matérielle certaine et connue, une physiologie dont s'occupe par exemple la médecine occidentale, tandis que le reste n'existe que dans l'imaginaire. Mais la ligne de partage entre ceci et cela ne tient guère. Autant et davantage que les cigarettes qu'il fuma, les silences de Giuseppe furent des faits et des causes matérielles.

Giuseppe, on l'aura compris, était mon grand-père paternel. Je l'appelais nonò. Je n'avais pas beaucoup d'affection pour lui, que je n'ai guère connu qu'emmuré dans son mutisme colérique, qui me faisait peur. J'avais 12 ans lorsqu'il est mort, et depuis six ans déjà, un voile de gaze blanche occultait le puits affreux par où il respirait désormais, autant qu'il en signalait l'emplacement. Je me souviens de son énervement lorsqu'il tentait, avec ses mots soufflés, de me dire quelque chose que je ne comprenais pas à l'instant. Je me souviens de sa souffrance, dont les raisons n'avaient pas encore commencé à m'intéresser vraiment, qui se manifestait souvent dans des gestes méchants qu'il lançait à mon frère, des mots cruels susurrés à ma mère. Je crois qu'il m'épargnait parce que j'étais l'aîné de ses descendants reconnus (des trois cousins que je me découvrirais après sa mort, ses petits-enfants eux aussi, deux seraient plus âgés que moi). Il m'épargnait mais je n'avais pas beaucoup d'affection pour lui. Il était injuste, et les enfants savent reconnaître l'injustice et l'abhorrent. Je me souviens n'avoir ressenti aucune tristesse face à son lit de mort, mais une sorte de soulagement, pour lui, pour moi, pour tous. Tandis que je pleurerai longuement, deux ans plus tard, quand mourrait Vittorio, zìò Victor, aussi chaleureux et aimant que son aîné avait été froid et dur.

Mais à travers mon père, Giuseppe m'avait transmis un nom, mon nom, qu'il avait préservé dans sa prononciation d'origine : enfant déjà, je reprenais les enseignants qui, en début d'année, m'appelaient Miléchi : « on dit Mileski, m'dame », « ça s'prononce Mileski, m'sieur ».

Et par un bel effet du hasard objectif, après avoir voulu opter pour le grec ancien en quatrième (mais faute d'un nombre suffisant d'hellénistes en herbe, le cours ne serait pas ouvert), c'est l'année même de sa mort que je devais commencer à apprendre, à défaut du grec, l'italien. Et à aimer aussitôt l'italien. À retenir sans peine listes de mots, conjugaisons et règles de grammaire italiennes. À très vite parler couramment cette langue étrangement intime, à la surprise enthousiaste de mon enseignante. Par ma voix d'enfant, est-ce

la voix étouffée de Giuseppe qui voulait parler ? Dire dans sa langue à lui ce que dans sa vie d'homme il avait été contraint de taire, de ravalier, ou de dire dans une langue aliénée, aliénante ? Certainement. Ce qui nous fait n'est pas tout entier contenu dans le périmètre de notre existence personnelle. Nos racines sont plus anciennes, et nos raisons plus mystérieuses. Et la voix qui nous porte.

Christophe Mileschi

Notice biographique

Marie Garcin (Licence LEA 1998-1999) a poursuivi ses études à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université du Sud Toulon-Var, en maîtrise puis DESS LEA. Elle est depuis 2002 directrice de l'Office municipal de tourisme de Roquebrune-sur-Argens. *Kristina Berg-Bernasconi*, qui est de la même promotion, a elle aussi obtenu sa maîtrise LEA ; puis elle a travaillé comme traductrice en *free-lance* et s'occupe actuellement de son bébé. *Rachèle Buttigieg* (Maîtrise LEA 2000-2001) est également maman. Depuis 2003, elle est professeur des écoles et enseigne l'italien à ses élèves de CE1. *Murielle Mazzocchi* (Licence LEA 2001-2002) est elle aussi professeur des écoles. *Mathilde Pascuttini* (Licence LEA 2002-2003), après un an passé en Italie, est actuellement à la recherche d'un emploi. *Laurence Pavia* (Licence LEA 2002-2003), après sa maîtrise LEA obtenue dans notre Université, s'est inscrite à l'Université de Nice où elle est en train de terminer un Master de Gestion et Aménagements Touristiques et Hôtelières. Elle cherche elle-aussi un emploi dans la région ou à Paris. *Emmanuelle Magliano* (Licence LEA 2002-2003) termine un Master de communication à Lyon. L'entreprise qui l'a employée en alternance, un hôtel quatre étoiles, l'a d'ores et déjà engagée comme attachée de presse. *Claudia Estellon* (Licence LEA 2002-2003) a choisi d'entrer dans la vie active après sa maîtrise LEA et a trouvé un emploi de secrétaire trilingue près de son domicile. *Sabrina Urbani* (Licence LEA 2004-2005) est en train de préparer le concours de professeur des écoles et *Julie Robert* (Licence LEA 2004-2005) est inscrite en première année de Master professionnel Gestion du tourisme et Relations internationales dans notre faculté des Lettres. Tous les autres auteurs sont, à divers titres, membres de la communauté universitaire toulonnaise, à l'exception de Christophe Mileschi qui enseigne au département d'italien de l'Université de Grenoble 3.

Sommaire

Avertissement - <i>Isabelle Felici</i>	5
Ici-ailleurs, même - <i>Jean-Charles Vegliante</i>	7
Le chemin de vie de deux expatriés - <i>Sabrina Urbani</i>	11
L'Italie : une histoire de femmes - <i>Julie Robert</i>	17
Histoire d'une famille d'immigrés italiens - <i>Emmanuelle Magliano</i>	23
Une famille frioulane - <i>Mathilde Pascuttini</i>	31
Enfance d'une immigrée toscane - <i>Claudia Estellon</i>	37
Émigrer à quatorze ans - <i>Laurence Pavia</i>	43
Sillio. Histoire d'un émigré - <i>Murielle Mazzocchi</i>	53
L'immigration italienne en Suède - <i>Kristina Berg-Bernasconi</i>	61
L'immigration des femmes en Italie - <i>Marie Garcin</i>	71
Albanais en Italie : à la recherche de solutions- <i>Rachèle Buttigieg</i>	89
Carmelo Manta et les enfants de Serradifalco à Toulon - <i>Arnaud Lucien</i> ...	93
Un ambidextre culturel - <i>Daniel Bilous</i>	97
Saveurs d'enfance - <i>Nicole Giacomuzzo</i>	103
<i>Mestre ? Ma allora, lei è italiano !</i>	
<i>No, sono francese, ma... - Michel Mestre</i>	105
<i>Siamo in Italia - Odile Papini</i>	109
La Marina : Castel di Tusa - <i>Emmanuelle Nigrelli</i>	111
Du beau et du bonheur plein les yeux ! - <i>Marie-Magdeleine Dauthier</i>	115
Cher grand-père Antonio - <i>Isabelle Felici</i>	117
Lointaine ascendance - <i>Michèle Monte</i>	121
Dôme - <i>Béatrice Fracchiolla</i>	123
Litanies d'Italie - <i>François Péchin</i>	125
<i>Col bacio ultimo MCMIX - Daniel Aranjo</i>	127
Ma ville invisible - <i>Valeria Emi Mara Sgueglia</i>	135
Les silences de Guizèpe - <i>Christophe Mileschi</i>	137
Notice biographique.....	142

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'ATELIER 26
26270 Loriol - France

- Septembre 2006 -